National Library of Canada
Bibliothèque nationale du Canada
Reserve

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE LA
PUISSANCE NAVALE
DE
L'ANGLETERRE.

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE LA
PUISSANCE NAVALE
DE
L'ANGLETERRE,

Suivie d'Observations sur l'Acte de Navigation, & de Pieces justificatives.

G. E. J. G. de C-L. Sainte Croix

TOME II.

YVERDON.

MDCC. LXXXIII.

HISTOIRE
DES PROGRÈS
DE LA
PUISSANCE NAVALE
DE
L'ANGLETERRE.

LIVRE IV.

APRÈS tant de pertes que l'Angleterre avoit essuyées pour détrôner son roi légitime & pour mettre à sa place Guillaume, elle sembloit respirer : mais ce ne fut pas pour long-temps ; ce dernier prince la fit bientôt entrer dans la qua-

druple alliance. S'il en prévit le ſuccès, il n'eut pas du moins le plaiſir de jouir de l'humiliation de la France; ſa mort, arrivée au commencement de l'année 1702, l'en empêcha. Il laiſſa la marine de ſon royaume dans un état très-floriſſant. Elle conſiſtoit en deux cents quatre-vingt-deux bâtimens, dont cent trente étoient des vaiſſeaux de ligne, depuis le premier rang juſques au quatrieme incluſivement. Pour les armer tous, il falloit 10469 pieces d'artillerie & 61119 hommes d'équipages, ou de troupes. Ces forces devenoient néceſſaires à ſes vues hoſtiles, qui furent adoptées par Anne Stuard, ſur la tête de laquelle la couronne paſſa. Elle fit partir une eſcadre de vingt-cinq vaiſſeaux de ligne aux ordres de l'amiral Rooke, pour s'emparer de Cadix. Cette premiere ex-

pédition ne réuſſit point ; mais on ne tarda pas à s'en dédommager.

L'amiral retournoit en Angleterre, lorſqu'il apprit que la flotte des galions s'étoit retirée à Vigo. Il réſolut auſſitôt de l'y attaquer, quoiqu'elle fût défendue par une eſcadre de quinze vaiſſeaux de ligne, qui l'avoit eſcortée. Châteaurenaud les commandoit, & n'avoit rien oublié pour engager les Eſpagnols à mettre leur tréſor en ſûreté. Ne pouvant y réuſſir, il fit toutes les diſpoſitions qu'on devoit attendre d'un général habile & expérimenté, pour recevoir les ennemis. Ses vaiſſeaux de guerre, rangés près de l'embouchure du port, étoient protégés par un château & par deux plates-formes, ſur leſquelles il avoit placé une partie de ſes canons. A cette même paſſe il établit une chaîne, ou eſtacade faite de mâts, de ver-

gues, de cables & de tonneaux liés enſemble. Des hanſieres & autres cordages étoient aſſujettis par des ancres qu'on avoit jetées aux deux côtés de cette chaîne, dont l'extrémité ſe trouvoit attachée à un bâtiment de 70 canons. Cinq autres de la même force, amarrés en dedans, préſentoient le côté, de maniere qu'ils pouvoient aiſément foudroyer tout ce qui s'approcheroit de l'eſtacade. Malheureuſement elle ne fut pas entiérement finie lorſque les Anglois parurent, & l'attaquerent par mer & par terre.

Le duc d'Ormond s'empara, avec les troupes de débarquement, des forts qui protégeoient le port; & l'eſtacade qui étoit à ſon entrée fut forcée par l'amiral Rooke, après un combat violent. Des quinze vaiſſeaux François de l'eſcorte (1), dix

(1) Trois n'étoient que de 42 à 46

furent pris & cinq brûlés avec trois des principaux de la marine Eſpagnole. Tous auroient eu ce dernier ſort, ſi les ordres de Châteaurenaud euſſent été promptement exécutés. Ils ne purent l'être aſſez tôt pour empêcher que neuf galions ne tombaſſent au pouvoir des Anglois & des Hollandois. On eut ſeulement le temps d'en brûler ou couler bas quatre avec deux frégates & pluſieurs petits bâtimens. Cette flotte étoit une des plus riches qui fût encore venue du Nouveau-Monde; l'Eſpagne, dont les finances étoient alors épuiſées, en attendoit l'arrivée avec impatience; c'étoit ſa principale reſſource pour ſoutenir la guerre. Vingt millions de pieces de huit en eſpeces & autant en mar-

canons; c'eſt pourquoi nous ne les avons pas compris dans le nombre des vaiſſeaux de ligne.

chandiſes auroient été une perte immenſe, ſi la prévoyance de Châteaurenaud & l'habileté du chevalier Renau n'euſſent pas trouvé le moyen de ſauver une partie de ces richeſſes. Ce dernier, abandonné des milices du pays, & à la tête ſeulement de 400 hommes de cavalerie, manœuvra ſi bien, qu'il ne perdit pas un ſeul des chariots qui tranſporterent à Lugo, dans l'intérieur des terres, quatorze millions de pieces de huit. Une diſgrace fut la récompenſe d'un ſervice auſſi ſignalé. Les miniſtres pardonnent rarement à ceux qui les ont convaincus de leurs fautes. Celle du conſeil de Madrid étoit ſans excuſe. On l'avoit averti du danger qu'il s'opiniâtra à ne point prévoir. Il ne voulut même pas ſouffrir que les galions entraſſent dans un port de France, où ils auroient été en ſûreté. A tous les expédiens

qu'on se hâtoit d'autant plus de lui proposer que le péril étoit imminent, il répondit toujours par ces fatales paroles : *Rien ne presse encore.*

Malgré le succès de cette expédition, Burnet prétend qu'elle fut aussi mal exécutée que mal concertée. Il est certain que les Anglois donnerent aux Espagnols le temps de se remettre du désordre que la premiere surprise leur avoit causé, & de pourvoir à la sûreté de la plus grande partie de l'or & de l'argent. Six millions tomberent seulement entre les mains de leurs ennemis, qui ne profiterent que du quart des marchandises, le reste ayant été brûlé, jeté à l'eau ou avarié. Des particuliers détournerent à leur profit des sommes considérables. Un galion richement chargé coula à fond dans la traversée. L'état ne s'enri-

chit pas beaucoup de ces priſes, qui lui furent moins utiles que préjudiciables aux intérêts de l'Eſpagne.

Cette derniere puiſſance dut alors ſe convaincre du danger qu'il y a pour elle de faire venir tout à la fois les tréſors du Mexique & du Pérou. De grands convois courent toujours de grands riſques, quelque eſcorte qu'on leur donne. Annoncés avec éclat, ils attirent l'attention des ennemis, qui dirigent tous leurs efforts vers un objet, celui de les intercepter. Il faut toujours naviguer dans des parages connus, attérir aux mêmes endroits & entrer dans les mêmes ports. On eſt attendu; on eſt ſuivi: l'attaque eſt aiſée & la défenſe difficile. Les périls ſe multiplient, deviennent plus ou moins urgens, ſuivant le nombre des vaiſſeaux marchands que l'on conduit. Il faut donc chercher à le

diminuer, & n'avoir que de petits convois dont la perte ne peut être ni totale ni ruineuſe. C'eſt le parti que l'Eſpagne prit conſtamment dans la ſuite de cette guerre.

L'habile Ducaſſe conduiſit dans les ports de cette monarchie un de ſes convois, dont la valeur montoit à pluſieurs millions. Il montoit le vaiſſeau *l'Heureux*, dont il conſerva long-temps le commandement pendant cette guerre, où il eut toujours le bonheur de ramener les galions confiés à ſes ſoins, ſans en perdre aucun; ce qui donna lieu à cette eſpece de proverbe: *L'heureux Ducaſſe.* En effet, la fortune ne ceſſa preſque jamais de le favoriſer, ou plutôt ne fit que céder à ſa prudence & à ſa valeur. C'étoit à l'une & à l'autre que la France avoit dû la priſe de Carthagene, dont Pointis eut injuſtement tout l'honneur. La colonie de Saint-Do-

mingue eſt redevable à Ducaſſe de la proſpérité dont elle jouit. Ce fut lui qui en jeta les premiers fondemens. Il étoit devenu la terreur des établiſſemens Anglois dans l'Amérique, & la Jamaïque ſe rappelle encore de ſes deſcentes. Aux ſentimens de crainte qu'il avoit auparavant inſpirés à l'Eſpagne, ſuccéderent ceux de la reconnoiſſance. Non-ſeulement il ſauva leurs richeſſes, mais encore il leur en aſſura la poſſeſſion, en protégeant leurs colonies ou en les ravitaillant. Trois fois il repouſſa les efforts de l'amiral Bembow qui vouloit l'en empêcher; & avec des forces inférieures il mit en fuite ſon eſcadre, dont il maltraita pluſieurs bâtimens. Les Anglois furent ſi ſenſibles à cet échec, qu'ils l'attribuerent à la lâcheté de leurs capitaines. Deux eurent la tête caſſée, un fut condamné à une priſon perpétuelle,

on en interdit deux autres, & le ſixieme mourut avant que d'être jugé. Ces exemples ſont ſalutaires au commencement d'une guerre. C'étoit la premiere année de celle de la ſucceſſion, que ce combat ſe donna. Nous l'avons rapporté ici, pour ne pas interrompre le fil des principaux événemens.

Nous n'entrerons dans aucun détail ſur les actions particulieres, comme celles du chevalier Cœtlogon & de Saint-Paul; le premier attaqua une flotte eſcortée par cinq vaiſſeaux dont il en prit quatre, ſans pouvoir entamer le convoi; le ſecond eut un ſuccès à peu près pareil. Il ſuffit de les remarquer, pour montrer que les Anglois n'étoient pas encore entiérement maîtres de la mer, malgré le grand nombre de leurs vaiſſeaux. Quoiqu'ils vinſſent d'en perdre treize par un

terrible coup de vent (1), qui leur maltraita plusieurs autres bâtimens & dans lequel il périt plus de 1500 matelots, ils furent néanmoins en état d'employer quarante-huit bâtimens de différentes grandeurs à croiser depuis les Sorlingues jusqu'au Cap Finisterre, pour protéger le commerce. Une escadre sous les ordres de l'Amiral Showel, composée de vingt-cinq vaisseaux de ligne, tint la mer, afin d'empêcher que l'armement du comte de Toulouse ne sortît des ports François de l'Océan. Mais avant qu'elle parût sur les côtes de Bretagne, ce prince avoit déjà appareillé, & se rendit dans la Méditerranée.

Ses vaisseaux s'y réunirent avec vingt-deux du département de

(1) La nuit du 5 au 6 décembre 1703.

Toulon, qui avoient été radoubés & armés avec tant de célérité, qu'au bout de quatre mois ils furent prêts de mettre à la voile le jour précis où l'on avoit fixé le départ de la flotte. Sans compter les frégates, les brûlots, & quelques galeres assez inutiles, elle se trouvoit forte de quarante-neuf voiles. Celle des alliés en avoit cinquante-cinq. Dans ce nombre les brûlots & dix-huit bâtimens légers n'étoient pas compris. L'amiral Rooke qui la commandoit vint après la prise de Gibraltar, chercher le comte de Toulouse, qu'il rencontra à onze lieues Nord & Sud de Malaga. C'étoit le 24 août 1704, & les alliés firent leurs efforts pour engager ce jour-là l'action, parce qu'ils craignoient le lendemain, fête de Saint-Louis, où, suivant l'opinion vulgaire de toute l'Europe, ils s'imaginoient

ne devoir rien arriver que d'heureux aux François.

Loin de refuſer le combat, ceux-ci chercherent d'abord à gagner l'avantage du vent, enſuite firent leurs efforts pour couper, d'avec le reſte de la flotte, l'avant-garde ennemie. Showel qui la commandoit, prévit leur deſſein & en évita le funeſte effet. L'action devint alors très-vive, & dura dix heures avec un égal acharnement. Champmelin aborda trois fois le vaiſſeau du capitaine Mills & s'en ſeroit enfin emparé, ſi le feu qui s'y manifeſta ne l'eût pas obligé de l'abandonner. Showel s'attacha au vaiſſeau du brave Ducaſſe & eut bientôt lieu de s'en repentir. Après avoir été fort maltraité, il ſe vit forcé à la retraite. Le marquis de Villette, commandant l'avant-garde Françoiſe, fut encore plus malheureux; tout l'arriere de ſon bâti-

ment ayant ſauté en l'air par l'explo-ſion d'une bombe, il quitta la ligne. Quelques autres capitaines (1) ſe trouverent réduits à l'imiter à cauſe des galiotes dont le calme facilitoit l'uſage aux ennemis. Malgré les dommages qu'elles cauſerent à l'armée du comte de Toulouſe, ce prince parvint à faire plier le centre de la ligne Angloiſe, dont pluſieurs vaiſſeaux s'étoient déjà retirés faute de munitions. Le déclin du jour ſépara les combattans, mais le feu ne ceſſa pas tout à la fois; celui de l'avant-garde finit à cinq heures, le corps de bataille ne tira plus à ſept heures, & l'arriere-garde à nuit fermante.

L'amiral François aſſembla ſes officiers généraux, pour délibérer

(1) MM. de Belliſle, de Grancey, d'Oſmont, de Rouvroy, de Pontac, & de la Roche-Alard.

ſur le parti qu'on devoit alors prendre. De Relingue, un des meilleurs, & qui venoit d'être bleſſé à mort, fut d'avis qu'on recommençât le lendemain à ſe battre. Les hommes ſont toujours timides par réflexion ; jamais un ſentiment de vigueur n'eſt celui du grand nombre ; en ſe conſultant, on perd toujours les plus belles occaſions. Un général ne réuſſit, dans des conjonctures délicates, qu'en prenant une réſolution d'après ſon courage & ſa propre expérience. Le comte de Toulouſe ne manquoit pas de l'un, mais il n'avoit pu encore acquérir l'autre. Cédant malgré lui à la pluralité des voix, il ne profita pas de la cruelle poſition où ſe trouvoient les ennemis, & qu'il ignoroit vraiſemblablement. Ils étoient partis de Gibraltar, chacun de leurs vaiſſeaux n'ayant de boulets que pour vingt-cinq décharges : la

plupart les avoient déjà faites, & ſi le combat eût recommencé, ils ſe voyoient forcés de ſe rendre ou de ſe brûler. L'amiral Rooke étoit réſolu à ce dernier parti & avoit même donné ordre à vingt-cinq capitaines de ſa flotte d'abandonner leurs vaiſſeaux après y avoir mis le feu. Les François leur épargnerent cette peine en ſe retirant à Toulon. Ils s'y déterminerent à cauſe de la quantité de leurs bleſſés (1). On remarqua que tous ceux qui l'avoient été griévement, moururent avec des convulſions (2).

» Cette action ne ſervit, dit » le maréchal de Berwick, qu'à

(1) Leur nombre monta avec celui des morts à 1500 hommes.

(2) *Lettre* de Mad. de Maintenon au Cardinal de Noailles, du 20 octobre 1704.

» retenir cette année les Catalans » dans leur devoir, & à donner » de la réputation au comte de » Toulouſe (1) «. Ce prince eut la généroſité d'écrire au roi qu'on devoit tout ce qui s'étoit paſſé au comte d'Eſtrées, connu alors ſous le nom de maréchal de Cœuvres. Il étoit ſur le bord de l'amiral de France, dont il guidoit la jeuneſſe par ſa longue expérience. On eût déſiré qu'avec les talens de ſon pere, le vainqueur de Tabago, il en eût montré toute la hardieſſe après l'action. Dans la chaleur de cette journée, ſon intrépidité & ſa préſence d'eſprit ne l'abandonnerent jamais. Pendant qu'il expliquoit une manœuvre au maître d'équipage, celui-ci eut la tête emportée d'un coup de canon. Le maréchal ne s'en apper-

(1) *Mém.* tom. I, p. 255.

çut que parce qu'il ne répondoit pas, & ſans s'émouvoir, il en appela deux autres, qui l'entendirent & exécuterent ſes ordres.

Après le combat, les deux flottes s'éloignerent l'une de l'autre, & furent occupées à réparer leurs dommages. Les Anglois eurent à peine aſſez de mâts de rechange pour remplacer ceux qu'ils avoient perdus. Leurs fidelles alliés, les Hollandois, n'eſſuyerent pas moins d'avaries, & eurent de plus leur vice-amiral, qui ſauta en l'air. La perte en hommes fut proportionnée au nombre des bâtimens que les deux nations avoient dans ce combat (1). A la premiere nou-

(1) Les Anglois en avoient quarante-cinq, & les Hollandois vingt aux ordres de Calembourg; les premiers eurent, ſuivant leur relation, 695 hommes tués, & 663 bleſſés. On

velle qu'on en reçut à Londres, on s'imagina d'avoir remporté une victoire ſignalée ; mais on ne fut pas long-temps à revenir de cette erreur. Milord Haversham dit à cette occaſion, dans la chambre des Pairs, qu'il pouvoit ſeulement féliciter l'amiral Rooke ſur *ſon heureuſe délivrance* (1). Ce général ne tarda point à quitter la Méditerranée. Il laiſſa une forte eſcadre au contre-amiral Leake, qui après s'être radoubé à Liſbonne, devoit veiller à la conſervation de Gibraltar.

Philippe V vouloit reprendre cette ville à quelque prix que ce fût ; mais la lenteur des Eſpagnols rendoit inutile l'habileté du chevalier Renau, qui en conduiſoit le

---

compta parmi les derniers, plus de 600 hommes tués ou bleſſés.

(1) *Diſc.* du 4 décembre 1704.

siege. On n'étoit encore qu'à 150 toises de la contreſcarpe au bout de trois mois de tranchée ouverte ; cependant on eſpéroit toujours de réduire bientôt cette place. On avoit fait venir de Cadix une grande quantité de chaloupes pour y donner l'aſſaut du côté du nouveau mole, par où les alliés s'étoient auparavant introduits. Dans cette conjoncture, Leake profita de la négligence de Pointis qui commandoit l'eſcadre Françoiſe, mouillée dans la rade, & compoſée de quatorze vaiſſeaux de guerre, pour porter du ſecours aux aſſiégés. Renforcé par quelques vaiſſeaux Hollandois & Portugais, cet amiral Anglois ſortit une ſeconde fois du Tage avec vingt-trois vaiſſeaux de ligne, & vint ſe préſenter à l'entrée de la baie de Gibraltar, où il n'apperçut que cinq bâtimens ennemis, les autres ayant chaſſé

ſur leurs ancres, avoient été forcés de les abandonner & de gagner le large.

Léake approcha juſqu'à une certaine diſtance, favoriſé d'un brouillard ſi épais, qu'il n'avoit pu être découvert par les tours des ſignaux depuis Cadix juſqu'au détroit. A ſa vue inopinée, Pointis, qui étoit mouillé près du cap Carnero, coupa auſſitôt ſes cables, appareilla & parvint à doubler la pointe d'Europe. Mais comme ſes vaiſſeaux n'étoient pas carenés de frais, ils furent bientôt joints par les alliés qui ſortoient preſque tous de leurs ports. Ils s'emparerent d'abord d'un des bâtimens François, qui fit peu de réſiſtance, parce que ſon équipage étoit fort affoibli par les maladies. Les quatre autres ſe battirent avec vigueur; ceux que commandoient Patoulet & de Mons repouſſerent trois fois l'ennemi à l'abordage

& ne se rendirent qu'à la quatrieme. Pointis, accompagné de Lauthier, réussit à se faire jour à travers la flotte Angloise. Ils allerent l'un & l'autre s'échouer près de Marbella, à l'Oueſt de Malaga, où ils brûlerent eux-mêmes leurs vaisseaux, après en avoir retiré les équipages.

Ce désastre n'arriva que par l'entêtement du conseil de Madrid auquel Pointis n'avoit cessé de représenter que ses vaisseaux n'étoient point en sûreté dans la rade de Gibraltar, & qu'infailliblement on viendroit les y brûler. Cela auroit dû l'engager lui-même à avoir toujours hors de la baie & principalement à la hauteur du Cap Saint-Vincent, quelques bâtimens légers qui l'auroient averti des mouvemens ou de l'arrivée des ennemis. Mais ce général n'avoit déjà que trop montré à la

priſe de Carthagene, qu'il étoit moins doué de vrais talens que rempli d'une aveugle préſomption. Sa défaite fut un terrible coup pour la marine Françoiſe déjà expirante. » Depuis ce jour, dit un célebre » écrivain, on ne vit plus de gran- » des flottes Françoiſes ni ſur l'O- » céan, ni ſur la Méditerranée. La » marine rentra preſque dans l'état » dont Louis XIV l'avoit tirée, » ainſi que tant d'autres choſes écla- » tantes, qui ont eu ſous lui leur » orient & leur couchant (1).

Le jeune roi d'Eſpagne fut vivement touché de l'événement de Gibraltar, dont la premiere cauſe étoit ſon obſtination invincible à ne pas lever le ſiege de cette place, devant laquelle périſſoit

(1) *Voltaire*, Eſſai ſur l'hiſt. génér. chap. CLXXXII.

ſoit inutilement une partie de ſes troupes. Il écrivit à cette occaſion à ſon grand-pere : *Comment pourrai-je vous payer de toutes les pertes que vous avez faites pour moi?* Elles réduiſirent bientôt Louis XIV à craindre pour ſes propres Etats. Ses ennemis embarquerent à Portsmouth un corps de 10000 hommes commandés par le comte de Rivers. La flotte qui les conduiſoit ſous les ordres de Showel, devoit les débarquer entre Blaye & l'embouchure de la Charente. On diſoit que les refugiés qu'elle avoit à bord, étoient deſtinés à faire ſoulever le Quercy & les Cevenes, tandis que l'armée Angloiſe, après s'être emparée de Saintes, tenteroit de s'établir en Guienne. Si elle ne pouvoit y réuſſir, l'incendie du port & des chantiers de Rochefort devenoit le dernier objet de cette

expédition (1), que les vents d'Oueſt & les délais des Hollandois pour ſe joindre à leur allié (2) firent manquer. Celle qu'ils tentèrent conjointement l'année ſuivante 1707, quoique malheureuſe, ne laiſſa pas que de cauſer de nouvelles pertes à la marine de France.

On s'imagine bien que nous voulons parler ici du ſiege de Toulon, où toutes les forces des alliés vinrent échouer. Pendant que le duc de Savoie attaquoit par terre cette importante place, l'amiral Showel, avec une flotte de quarante-ſix vaiſſeaux de ligne, depuis 100 juſqu'à 50 canons, & de vingt-neuf frégates galiſtes, brûlots, &c. la reſſerroit par mer, & faiſoit ſes efforts pour péné-

(1) *Mém.* de Berwick, tom. I, pag. 376, 377.

(2) *Lediard*, hiſt. nav. liv. V. chap. IX.

trer dans ſon port. On n'oublia rien de ce qui pouvoit l'en empêcher; pluſieurs vaiſſeaux furent coulés bas à ſon entrée, & ſur d'autres on établit des batteries. Après la levée du ſiege, tous ne purent être relevés, ou mis à flot, & quelques-uns n'ont été depuis d'aucun ſervice. Les bombes des ennemis en incendierent deux (1), près de l'arſenal. Afin de réparer de ſemblables pertes, il falloit avoir recours à de nouvelles conſtructions, ſur-tout à de grands radoubs, dont la France n'étoit pas en état de ſupporter la dépenſe. Il lui reſtoit ſeulement aſſez de vaiſſeaux à la mer pour y troubler le commerce de la Hollande & de l'Angleterre (2).

(1) Le *Sage* & le *Modéré*

(2) *Rapin Thoiras*, hiſt. d'Angl. tom. XII, pag. 256.

A tant de ſuccès ſe mêlerent quelques revers. Pour continuer à ſe rendre la fortune propice, il faut lui faire quelques ſacrifices propitiatoires. L'Amiral Showel en fut la premiere victime. Après le ſiege de Toulon, il retournoit en Angleterre avec une partie de ſon eſcadre qui, en attériſſant, ſe jeta ſur les rochers de Scilly (1). Cinq de ſes vaiſſeaux de ligne & un brûlot y périrent avec lui. Une fauſſe eſtime fut la cauſe de ſon naufrage. Il croyoit être encore loin de la terre, lorſqu'ayant reſté à l'ancre toute la journée, & mis enſuite à la voile ſur les ſix heures du ſoir, il apperçut les feux de cette iſle dangereuſe, ſur laquelle les courans l'entraînerent.

Ce ne fut pas la ſeule perte

(1) Le 22 octobre 1707.

que les Anglois eſſuyerent dans la Manche. Une de leurs flottes, chargée de munitions & d'approviſionnemens pour l'armée de l'archiduc en Eſpagne, & eſcortée par cinq gros vaiſſeaux de ligne, ſous les ordres du contre-amiral Richards Edwards, rencontra malheureuſement Dugay-Trouin déjà célebre par une foule d'exploits. Celui-ci accrut ſa réputation, & mériteroit d'être raconté en détail, s'il n'en avoit pas parlé lui-même dans ſes mémoires, chef-d'œuvre dans ſon genre qu'il ne nous eſt pas permis de mutiler. Il ſuffira ſeulement de rappeler à nos lecteurs que des cinq vaiſſeaux Anglois, trois furent pris, un ſauta en l'air, & le cinquieme s'échappa. Une partie du convoi devint la proie du vainqueur, & tout le reſte ayant été diſſipé, il n'en arriva que très-peu à ſa deſ-

tination. On remarqua que cet événement avoit fait autant de tort aux affaires de l'archiduc que la défaite d'Almanza. Les François, en rentrant avec leur priſe, dans le port de Breſt, s'amuſerent à crier, en conduiſant des Anglois: *Place aux maîtres de la mer.* Ces paroles offenſerent les Anglois dont elles découvroient les ridicules prétentions. L'art de ſaiſir les ridicules a toujours appartenu à leurs rivaux. On ne devroit pas leur en ſavoir mauvais gré, puiſqu'ils ne s'épargnent pas eux-mêmes dans l'occaſion.

Toutes les pertes dont nous venons de parler, n'empêcherent pas néanmoins la marine Angloiſe d'être à la fin de cette année 1707 ſur un pied reſpectable. Elle ſe trouva encore compoſée de cent vaiſſeaux de ligne, depuis le premier juſqu'au quatrieme rang, de

ſoixante-ſix du cinquieme & du ſixieme rang, & de quatre-vingt-huit autres bâtimens de différentes grandeurs. On remarquoit à la tête de cette liſte pluſieurs navires à trois ponts, les plus grands & les plus forts qui euſſent été conſtruits en Europe. Exécutés ſur les plans d'Harding, de Lea, &c. ils donnerent de la réputation à ces habiles conſtructeurs, qui ſe diſtinguoient dans un art épineux & compliqué, lequel avoit déjà fait de grands progrès en France, par les ſoins du chevalier Renau, ſans toutefois pouvoir atteindre à ſa perfection. Oſerions-nous nous flatter aujourd'hui qu'il y ſoit arrivé? Combien n'eſt-il pas encore difficile de donner à un vaiſſeau une certaine qualité ſans préjudicier aux autres, de les raſſembler toutes, & les ſubordonner de maniere qu'elles tendent également au même

but, & faſſent le même effet ?

Ces forces navales de l'Angleterre ne furent pas toutes employées en Europe. L'Amérique commençoit alors à fixer l'attention de la cour de Londres, quoique ſon deſſein ne fût pas encore de s'en aſſurer la poſſeſſion. Y protéger ſon commerce, ou y détruire celui de ſes ennemis, telles étoient dans cette conjoncture ſes principales vues. Pour les remplir, le commodore Wager croiſoit avec une eſcadre dans le Golfe du Mexique. Il y rencontra (1), à la hauteur de Carthagene, la flotte des galions que le brave Ducaſſe n'eſcortoit pas ; auſſi fut-elle vivement pourſuivie. Après un engagement de quelques heures, l'amiral Eſpagnol ſauta en l'air, & les autres vaiſſeaux n'échapperent qu'à

(2) Le 13 mai 1709.

la faveur des ténebres de la nuit, à l'exception d'un ſeul qui tomba entre les mains du commodore.

En Europe, les Anglois s'occuperent d'expéditions plus importantes, & formerent de nouveaux projets de deſcente. On débitoit que les refugiés François ne ceſſoient de leur en ſuggérer & obſédoient le miniſtere Britannique, qui ſe prêta à leurs vues inquietes & vindicatives. Il fit armer une eſcadre de vingt-quatre vaiſſeaux, ſous les ordres du chevalier Jean Norris, qui débarqua à Cette des troupes deſtinées à ſecourir les révoltés des Cevenes. L'entrepriſe étoit bien concertée, mais elle échoua par l'activité de Noailles & l'incroyable rapidité de ſa marche. Les ennemis repouſſés avec perte renoncerent déſormais à de ſemblables deſſeins, auſſi vains que ruineux.

La prise de quelques bateaux de pêcheurs, sur les côtes de Terre-Neuve, & la reddition de l'Acadie, ne dédommagerent pas les Anglois, du naufrage d'une partie de la flotte (1) aux ordres du contre-amiral Walker, qui étoit destinée à s'emparer du Canada, ni des ravages que le brave Cassart fit dans plusieurs de leurs isles à sucre. Enfin, l'expédition lucrative de Rio-Janeiro, où Dugay-Trouin montra toutes les ressources & l'activité de son génie, consola la France de ses désastres maritimes, & auroit fourni de nouveaux moyens à ses armateurs, qui en

(1) Huit bâtimens de transport & 884 hommes périrent aux sept isles, dans le fleuve Saint-Laurent. A son retour le vaisseau amiral sauta en l'air avec tout son équipage, dans la rade de Spithead.

avoient fait les frais, pour troubler le commerce de l'Angleterre, ſi la paix n'eût pas été bientôt conclue.

Leur nombre avoit cependant diminué, ce qu'on doit rapporter à pluſieurs cauſes. La premiere eſt le défaut de protection ; quand il n'y a ni eſcadres, ni diviſions de vaiſſeaux de ligne à la mer, les armateurs peuvent bien faire quelques courſes heureuſes ; mais tombant tôt ou tard entre les mains des ennemis, ils ſe dégoûtent bientôt, & finiſſent par ne vouloir plus ſe haſarder. La ſeconde vient des nouveaux droits qui mirent des entraves à une profeſſion qui naturellement doit en être exempte ; les profits ne ſauroient y être trop grands, puiſque les dangers en ſont ſi multipliés. Pourquoi l'Etat envieroit-il des richeſſes auſſi bien acquiſes ? Loin de les partager,

il ne doit chercher qu'à récompenſer des efforts toujours funeſtes à ſes ennemis. La troiſieme & la principale cauſe, eſt la liberté du commerce avec le Mexique & le Pérou. Quoique les Eſpagnols la viſſent avec chagrin & que les François ſe nuiſiſſent à eux-mêmes par une trop grande importation dans ces pays ; néanmoins ces derniers arriverent ſouvent dans leurs ports, chargés d'or & d'argent, ſans que les alliés puſſent intercepter leurs vaiſſeaux. Les avances que de pareilles entrepriſes exigeoient, abſorboient ſouvent les fonds des négocians de France, & ne leur permirent pas toujours de les employer à l'armement de bâtimens corſaires.

Cependant, il y eut des actionnaires qui firent encore des efforts. Ils équiperent des vaiſſeaux que

le roi ne pouvoit plus que prêter. Le ſuccès les récompenſa de leur zele, ſur-tout lorſque la tête de Dugay-Trouin dirigeoit leurs entrepriſes, & que ſon bras en aſſuroit l'exécution. Jean Bart n'étoit plus. Forbin lui avoit ſuccédé & ne ſe rendit guere moins redoutable, dans les mers du Nord. Avant lui, Saint-Pauly avoit remporté de grands avantages, en prenant, ou diſſipant des flottes entieres. C'étoit du port de Dunkerque que ſortoient les eſcadres de ces habiles marins. Cette ville en arma même deux à ſes dépens, les deux dernieres années de la guerre contre les Anglois. Elle en confia le commandement au brave Saüs qui prit ou diſperſa deux flottes conſidérables, l'une venant de la Virginie & l'autre de Hollande. Les Dunkerquois ne s'en tinrent pas à ces ſeuls armemens;

ils mirent à la mer dans le cours de cette guerre, jusqu'à sept cents quatre-vingt-douze bâtimens corsaires, dont plusieurs firent trois & quatre courses dans la même année (1). Ils avoient tellement désolé le commerce de la Grande-Bretagne, que son parlement demanda à la reine Anne qu'elle n'oubliât rien pour obtenir à la paix la démolition d'un port si nuisible aux intérêts de son Royaume.

Combien de banqueroutes, toutes ces prises ne causerent-elles pas à Londres ? Que de riches négocians n'y furent-ils pas réduits à la mendicité ? Les salles de Westminster retentirent souvent de leurs plaintes. Admis en grand nombre dans la chambre des Communes, ils y avoient présenté dès l'an

(1) Voyez-en le détail dans l'histoire de Dunkerque, par *Faulconnier.*

1707, des adreſſes très-vives, qui donnerent lieu à des recherches dont le réſultat ne dut pas être fort agréable au gouvernement. Il avoit ſouvent refuſé des eſcortes aux flottes marchandes, ou ne leur avoit donné ordre de les protéger qu'au moment où elles étoient ſur le point de tomber au pouvoir des ennemis. On n'avoit pas envoyé des bâtimens pour croiſer dans les endroits eſſentiels de la Manche. L'Amirauté ayant reçu pluſieurs fois des avis importans, non-ſeulement les avoit négligés, mais encore maltraité ceux qui les donnoient (1). Enfin, le célebre Burnet ne craint pas d'avancer que la cauſe de toutes les grandes pertes qu'avoit eſſuyées la nation, fut imputée à la foibleſſe

(1) *Lediard*, hiſt. nav. liv. V, chap. XI.

& à la mauvaise volonté des ministres de la reine.

Cette princesse n'ignoroit pas que le commerce de sa nation dépérissoit tous les jours, que ses finances s'épuisoient, que les dettes de l'Etat augmentoient, & que bientôt les taxes ne seroient plus payées (1). Elle ne devoit pas se dissimuler que si elle avoit terminé la guerre en 1706, comme il étoit en son pouvoir, elle auroit évité bien des pertes à son Royaume, & épargné beaucoup de sang à l'Europe. Que d'avantages solides ne se seroit-elle pas alors procurés dans un traité que ses ennemis acceptoient avec reconnoissance? Mais l'Angleterre enflée de ses succès, agitée par sa haine, troublée par les passions de ses alliés, ne savoit pas propor-

(1) *Mém.* de Torcy, tom. III, p. 18.

tionner les fins qu'elle ſe propoſoit, à ſon intérêt ou à ſes forces. La reine n'étoit pas elle-même aſſez éclairée pour ſentir cette grande vérité : *Des victoires qui font honneur aux armées d'une nation, peuvent faire la honte de ſon conſeil.* Les nouveaux trophées que les Anglois durent aux talens ſupérieurs de Malborough, & les progrès que leurs armes firent depuis la rupture des négociations de 1706 juſqu'en 1711, leur coûterent plus de trente millions ſterlings. Ils couroient à une ruine totale pour ſoutenir une confédération dont les membres n'avoient ni la même énergie, ni les mêmes moyens qu'eux. Les Hollandois, qui paroiſſoient ſi zélés pour la cauſe commune, ne mirent jamais à la mer durant le cours de la guerre, le nombre de vaiſſeaux qu'ils étoient obligés

de fournir ; & au lieu de cent quatorze, ils n'en armerent, les trois dernieres années, que trente-cinq. Tout retomboit ſur l'Angleterre. » Il étoit donc bien temps, » dit le célebre Bolingbroke, de » la ſauver de l'inſolvabilité totale » & d'une banqueroute, en aban- » donnant un plan de conduite » qui n'étoit ſoutenu que par les » préjugés d'un parti, par le ca- » price de quelques particuliers, » l'intérêt perſonnel de pluſieurs, » par l'ambition & l'avarice de » nos alliés (1) «.

La reine Anne ouvrit enfin les yeux, n'écouta plus les conſeils de la ducheſſe de Malborough, & conſentit à la ſignature des préliminaires. Ils furent ſuivis du traité de paix, dans lequel l'Angleterre

(1) *Lettre* huitieme, ſur l'hiſtoire.

acquit des poſſeſſions ſi funeſtes à ſon repos, & dont elle vouloit augmenter le prix, en interdiſant ſur leurs côtes, la pêche de la morue aux François. Ménager, plénipotentiaire de Louis XIV, déclara au miniſtere Britannique qu'à cette condition la France ne conſentiroit jamais à la paix, & qu'elle continueroit la guerre *plutôt que de céder ſur un point auſſi capital* (1). La perte de ſes claſſes de matelots en auroit été la ſuite, & le monarque François étoit aſſez inſtruit pour prévoir que leur diminution entraîneroit la ruine de ſa marine, en affermiſſant l'Angleterre dans ſa prépondérance maritime.

Dunkerque ne l'avoit point redoutée, pendant le cours de cette

(1) *Mém.* de Torcy, tom. III, p. 127, 129.

guerre, & on vouloit faire expier à cette ville ſes ſuccès, par une deſtruction totale de ſon port, le chef-d'œuvre de Vauban. Les Hollandois, qui ſatisfaiſoient une animoſité paſſagere aux dépens d'un intérêt durable, & cherchoient à humilier la France pour mieux s'aſſervir aux Anglois, propoſerent d'abord de céder à ceux-ci cette place importante (1) qui nuiſoit tant à leur commerce. Cette demande n'étoit qu'une inſulte; elle annonçoit toutes celles que Louis ne tarda pas à eſſuyer à Gertruidenberg, dans ces fameuſes conférences, où l'orgueil de ſes ennemis lui devint ſi ſalutaire. On s'y contentoit néanmoins d'exiger que les fortifications de Dunkerque fuſſent démolies, & que l'on

(2) *Id.* tom. I, pag. 236.

comblât ſon port (1). Quoique ce prince conſentît alors à tout, il lui reſta cependant aſſez de courage pour mettre quelques reſtrictions à cet article. La reine Anne ne put s'en départir, à cauſe des repréſentations de ſon parlement, lorſqu'elle réſolut de traiter ſéparément avec la France. Malgré des efforts réitérés de la part de Louis XIV, & toute l'habileté de ſes négociateurs, il fallut enfin ſe réſoudre à ratifier cette triſte condition, dit un grand Miniſtre, ſans laquelle il étoit impoſſible de détacher l'Angleterre de ſes alliés (2) : ſeul moyen qu'on avoit pour terminer le grand ouvrage d'une paix néceſſaire.

En vain les Dunkerquois dépu-

(1) Art. XVII.
(2) *Torcy*, Mém. tom. III, p. 437.

terent-ils à Londres pour obtenir quelque adouciſſement à leur ſort ; en vain repréſenterent-ils que leur port étoit avantageux au commerce d'Angleterre, la reine ne voulut rien écouter. Son inflexibilité fit ouvrir les yeux ſur les avantages que la ſituation de Mardick offroit (1). Ils frapperent Louis XIV, qui crut y trouver de quoi ſe dédommager du ſacrifice qu'il venoit de faire. On tra-

(1) La rade de Mardick, couverte du banc Brac, & de ſix autres bancs, a deux ou trois lieues de longueur, & on peut y mouiller par neuf ou dix braſſes d'eau, également à l'abri des orages & des attaques des ennemis, qui, obligés d'arriver par deux paſſes aſſez étroites, ſe trouveroient foudroyées par le canon de la tête des jetées, & en danger de périr ſur les bas-fonds. Par le moyen d'une écluſe & d'un nouveau canal, des bâtimens

vailla par ſes ordres à des écluſes & aux autres ouvrages qu'exigeoit la conſtruction de ce nouveau port. L'activité qu'on y mit, & le ſuccès qu'ils eurent, alarmerent bientôt la cour de Londres: ſon ambaſſadeur en France, le célebre Prior, que ſon goût pour les lettres n'avoit pas rendu inutile à ſa patrie, préſenta un mémoire, dans lequel il avança que tous ces travaux étoient autant d'infractions au traité d'Utrecht. On répondit qu'ils étoient néceſ-

---

conſidérables ſeroient entrés dans ce port, devenu, pendant la paix, le centre du commerce du Nord, & dans la guerre, l'aſile aſſuré des armateurs, qui, n'y étant qu'à quatorze lieues du cap du Nort-Forland, s'y rendroient en deux heures, & intercepteroient avec autant de certitude que peu de danger, toutes les flottes deſtinées pour la Grande-Bretagne.

ſaires pour garantir le pays d'une inondation. Mylord Stairs, ſon ſucceſſeur, inſiſta encore ſur le même objet, & prétendit qu'on pourroit ſe délivrer du danger des eaux, en les faiſant écouler par les rivieres d'Aas & d'Iperlec (1). Ce moyen fut trouvé impraticable par des raiſons que la politique ſavoit faire valoir d'autant mieux, qu'il contrarioit l'exécution de ſon véritable projet. Cependant on répliquoit toujours de part & d'autre, lorſque la diſpute fut ſuſpendue par ces paroles ſi connues de Louis XIV, à Stairs qui le preſſoit de s'expliquer : *Monſieur l'ambaſſadeur, j'ai toujours été maître chez moi, quelquefois chez les autres, ne m'en faites pas ſouvenir.*

Après la mort de ce grand Prince,

(1) *Mém.* du 5 Février 1713.

prince, le régent devint l'allié des Anglois; le traité qu'il conclut avec eux, & la conduite qu'il tint à leur égard, assurerent leur prépondérance maritime. Il en ressentit les premiers effets, en se voyant forcé de détruire les travaux de Mardick. Il ne put même obtenir aucune modification à cet article humiliant. Sa condescendance auroit dû étouffer toutes les semences de division; mais la force n'obtient rien de la foiblesse que pour chercher à lui nuire davantage. Les prétentions de l'Angleterre sur l'Amérique septentrionale commencerent dès-lors à se manifester. Déjà elle pensoit à pousser jusqu'au bord du fleuve Saint-Laurent, les limites de l'Acadie, & de resserrer celles de la pêche, sur les bancs de Terre-Neuve, fixées par le traité d'Utrecht. Elle autorisa le capitaine Smart à s'emparer de l'isle

de Canceau & de deux cents bâtimens pêcheurs refugiés dans ſon port. Il fut impoſé des droits arbitraires ſur les navires François qui venoient pêcher près d'Yarmouth ; on tâcha même de les éloigner des côtes voiſines. Les vaiſſeaux de guerre Anglois protégerent ouvertement la contrebande avec les iſles Françoiſes du Golfe du Mexique (1). Le miniſtere de Verſailles preſque ſans marine, étoit réſolu à tout diſſimuler, il fallut donc qu'il ſouffrît tout. S'il réclama quelquefois ſes droits, ce fut moins pour y rentrer que pour en empêcher la preſcription.

L'Eſpagne eut auſſi à ſupporter le poids onéreux de la puiſ-

(1) *Voyez* les inſtructions données au comte de Broglio, ambaſſadeur extraordinaire de France à Londres, du 11 avril & du 18 mai 1724.

ſance des Anglois. Non-contens d'avoir obtenu la ceſſion de Gibraltar & de Minorque, ils demanderent encore à Utrecht dans le cours des négociations, des places de ſûreté pour leur commerce, dans l'Amérique (1). Trop heureux de n'être pas forcé à ce nouveau ſacrifice, Philippe V s'applaudiſſoit d'en être quitte pour la traite excluſive des Negres, pendant 30 ans : condition la plus étrange que le deſpotiſme maritime ait imaginée, & dont l'Eſpagne reconnut bientôt les funeſtes inconvéniens. Les liaiſons que l'Angleterre forma avec les colonies Eſpagnoles, & l'abus qu'elle fit de ſon privilege, menaçoient leur métropole d'être bientôt privée de leur commerce, ou peut-être d'une révolution dans ſes vaſtes terri-

(1) *Mém.* de Torcy, tom. III, p. 96.

toires du Nouveau-Monde. Du moins on devoit la craindre, quand on vit des déprédations & des pirateries fréquentes preſqu'autoriſées, du moins tolérées par le miniſtere Britannique. Il venoit d'accorder la permiſſion de retirer de la mer, indiſtinctement tous les effets naufragés. En conſéquence de cela, on équipa à la Jamaïque deux bâtimens qui en partirent avec une commiſſion du gouverneur, pour aller recueillir les riches débris des vaiſſeaux Eſpagnols, échoués ſur la côte de la Floride. Les Anglois chaſſerent d'abord à force ouverte ceux qui pêchoient, enſuite ayant appris que d'autres avoient dreſſé des tentes à terre, pour y ramaſſer leur tréſor, ils attaquerent cette eſpece de camp, s'emparerent de ce qui s'y trouva, & en maſſacrerent les gardes. Cette expédition conduite par le capitaine

Jennings lui valut 400000 pieces de huit, qui ne furent jamais reſtituées. Quoiqu'on la déſavouât, les auteurs n'en furent point punis. Cette conduite de la cour de Londres n'étoit propre qu'à multiplier les forbans Anglois qui infeſtoient alors toutes les mers des deux hémiſpheres.

L'Eſpagne ſentit la néceſſité de retirer ſa marine de l'état d'anéantiſſement, où l'avoit réduite la guerre de la ſucceſſion. C'étoit le projet du cardinal Albéroni; de ſon exécution dépendoit la réuſſite de tant d'autres, dont l'imagination exaltée de cet homme ambitieux ne ceſſoit de ſe repaître. Arrivé dans une cour que l'intrigue gouvernoit, il crut avec du manege & de l'audace, faire triompher ſa politique de tous les obſtacles que la France & l'Angleterre ne manqueroient pas de former.

Sous prétexte d'envoyer du ſecours aux Vénitiens, qui étoient alors en guerre avec les Turcs, Albéroni fit un armement conſidérable, dont l'objet ne tarda point à être connu : c'étoit la conquête facile de la Sardaigne, qui devoit être ſuivie de celle du royaume de Naples & de la Sicile. Le roi Georges de Brunſwick, qui avoit ſuccédé à Anne Stuard, ſe hâta d'entrer dans la quadruple alliance & de faire partir, pour arrêter les progrès des Eſpagnols dans cette derniere iſle, l'Amiral Byng (1), avec une eſcadre de vingt vaiſſeaux de ligne, parmi leſquels on en comptoit un à trois ponts, & deux ſeulement étoient de 50 canons. Dès qu'il fut arrivé à la hauteur du Cap Saint-Vincent, cet amiral dépêcha un

(1) Il appareilla de la rade de Sainte-Hélene, le 14 juin 1718.

gentilhomme de ſa ſuite à mylord Stenhope, ambaſſadeur de S. M. B. auprès de Philippe V, afin qu'il informât ce monarque de la deſtination de la flotte Angloiſe. Ce miniſtre porta la lettre même de Byng à Albéroni, qui parut s'en embarraſſer fort peu, & répondit aux propoſitions qu'on lui faiſoit de retirer de la Sicile les troupes Eſpagnoles, ou de conſentir à une ſuſpenſion d'armes : *Le roi mon maître s'expoſeroit à tout, même à être détrôné plutôt que de ſe ſoumettre à une de ces conditions.* Il ajouta : „ Les Eſpagnols ne ſont „ pas gens à ſe laiſſer effrayer. „ Je ſuis ſi convaincu que les „ équipages de la flotte feront „ leur devoir, que ſi votre amiral „ juge à propos de les attaquer, „ je ne m'inquiete pas du ſuccès “. Pour toute réponſe, Stanhope le pria de jeter les yeux ſur la liſte

des vaiſſeaux de Byng, qu'il tenoit à la main, & d'en comparer la force avec celle de l'eſcadre Eſpagnole. Le Cardinal prit cet état & le jeta à terre avec mépris.

La comparaiſon des deux flottes auroit dû cependant lui faire quelque peine. Celle d'Eſpagne ne conſiſtoit qu'en onze vaiſſeaux du troiſieme, du quatrieme & du cinquieme rang. Six du ſixieme montés de 44 à 46 pieces de canon, n'étoient guere plus propres à entrer en ligne que quelques frégates & ſept galeres inutiles. Ce qui méritoit davantage l'attention du miniſtre, étoit l'inexpérience des officiers dont la plupart n'avoient pas été, pour ainſi dire, à la mer. Albéroni le ſavoit & avoit peu de confiance aux talens de Caſtagnetta à qui le commandement étoit confié.

Mais il se fioit entiérement à Cammock, qui élevé au rang de chef d'escadre, se trouvoit à la tête d'une division. Cet homme, Irlandois d'origine, après avoir passé par tous les grades de la marine Angloise, étoit parvenu à celui de capitaine sous le regne d'Anne. Il servit avec distinction; & à la mort de cette princesse, l'attachement qu'il avoit pour la famille de Stuard le détermina à quitter l'Angleterre, & à se mettre ensuite au service de l'Espagne. Son courage parut l'abandonner dans le combat dont nous parlerons bientôt, & où il fut le premier à prendre la fuite. Avant qu'il commençât, il avoit écrit à Byng pour l'engager à trahir les intérêts de Georges I, & à épouser ceux de Jacques III, lui promettant, au nom de ce dernier, le titre de duc d'Albermale & une

pension de 100000 livres sterlings. Dans cette lettre, il offroit encore une gratification de 10000 livres sterlings à chaque capitaine, & deux mois de paye aux matelots qui suivroient le même parti. De pareilles offres ne tenterent personne ; on les écouta avec d'autant plus de mépris, qu'elles étoient chimériques de la part de Cammock, & illusoires, si elles avoient été faites de l'aveu, ou par l'instigation d'Albéroni.

Peut-être ce ministre comptoit-il trouver des Jacobites sur la flotte de Byng, leur nombre étant alors considérable dans la Grande-Bretagne. La révolte de la Marr, qui venoit d'être appaisée en Ecosse, le prouvoit assez ; & les espérances des Stuards n'étoient pas certainement encore toutes évanouies. Ils comptoient sur un armement que l'Espagne fai-

ſoit en leur faveur, & que la tempête diſſipa bientôt à la hauteur du Cap Finiſterre. Ou Albéroni s'étoit ménagé des intelligences ſur les vaiſſeaux Anglois, ou il ſe flattoit d'en avoir, dès qu'ils paroîtroient dans la Méditerranée. Sans cela, connoiſſant la ſupériorité des forces navales de l'Angleterre, & la foibleſſe de celles d'Eſpagne, comment eût-il riſqué de compromettre ces dernieres, & comment eût-il oſé répondre à Stanhope avec tant d'aſſurance & de hauteur?

A peine cet ambaſſadeur eut-il fait part à Byng de la réponſe (1) qu'Albéroni avoit miſe inſo-

(1) S. M. C. m'a fait l'honneur de „ me dire que le chevalier Byng peut „ exécuter les ordres qu'il a reçus du „ roi ſon maître. A l'Eſcurial, du 15 „ juillet 1718. *Signé* Le Cardinal Albé„ roni ".

lemment au bas de la lettre de cet amiral, que celui-ci entra dans la Méditerranée. Après avoir radoubé ſes vaiſſeaux au Port-Mahon, il en partit pour ſe rendre à Naples, & de là en Sicile. En approchant des côtes de cette iſle, il apperçut la flotte Eſpagnole, qui à ſa vue gagna auſſitôt le large & fut pourſuivie juſqu'à l'entrée de la nuit. Le lendemain, 11 ſeptembre, les deux armées ſe rencontrerent à la hauteur du Cap Paſſaro. Les Eſpagnols qui s'étoient retirés la veille en aſſez bon ordre, ne ſurent plus, ce jour-là, garder la ligne. Chacun de leurs vaiſſeaux ſe trouva ainſi forcé d'avoir affaire à pluſieurs ennemis. Ce fut plutôt une déroute qu'une bataille. Caſtagnetta ſe battit avec courage, il perdit 200 hommes & fut lui-même bleſſé. Suivant les relations Eſpa-

gnoles, D. Fernando Chacon & D. Antonio Escudero paroissent être les capitaines qui suivirent davantage l'exemple de leur général ; mais ce bel exemple ne fut suivi que du petit nombre. Sans presque faire résistance, neuf vaisseaux de ligne & trois frégates amenerent pavillon. Trois autres furent brûlées avec deux brûlots & deux galiotes à bombes. Une troisieme & plusieurs bâtimens de transport devinrent encore la proie du vainqueur. Jamais victoire navale n'a moins coûté, jamais on n'en vit une plus décisive. Le vaisseau du capitaine Haddock fut le seul maltraité, de toute la flotte Angloise, devant laquelle s'évanouirent les projet d'Albéroni sur Naples & la Sicile. (1).

(1) *Voyez* la relation de l'expédition de la flotte Angloise sur les côtes de

Cette défaite décrédita ce miniſtre, & on la regarda comme la ſienne. Il ne s'en laiſſa pas abattre ; mais craignant les murmures de la nation, il fit défendre au ſon du tambour, de parler du déſaſtre de la flotte. C'étoit un moyen efficace de le rendre l'objet de toutes les converſations & d'en conſerver plus long-temps le ſouvenir. Le ſilence ne ſe commande pas : les eſclaves le gardent, non par contrainte, mais par cette indifférence léthargique, fruit de l'aviliſſement des êtres malheureux, qu'une ſervitude longue & héréditaire a dégradés pour toujours. Avant que de permettre à ſon miniſtre cet acte de deſpotiſme, Philippe V auroit dû ſe

Sicile, dans les années 1718, 1719 & 1720, commandée par Georges Byng, &c. ... tirée des *Mémoires MSC.* de cet amiral, & publiée à Londres en 1739.

rappeler ces expreſſions remarquables d'une lettre que Louis XIV lui écrivoit autrefois. Quoiqu'elles ſoient aſſez connues, nous croyons devoir les répéter. „ Il „ eſt impoſſible, diſoit ce grand „ prince, d'ôter au public la li„ berté de parler. Il ſe l'eſt attri„ buée dans tous les temps, en „ tout pays, en France plus qu'ail„ leurs. Il faut tâcher de ne lui „ donner que des ſujets d'approu„ ver & de louer (1).

Cependant Albéroni s'embarraſſoit fort peu de l'opinion publique. Les hommes auſſi ardens que lui ne la conſultent guere, & croient toujours arriver à leur but, lorſqu'ils s'en éloignent davantage. Alors, plus ils ſont contredits, plus ils deviennent opiniâtres & entre-

(1) *Mém.* de Noailles, tom. III, p. 239.

prenans. Tel étoit ce miniſtre, qui fit bientôt eſſuyer à l'Eſpagne de nouvelles pertes. Cammock qui s'étoit échappé avec trois vaiſſeaux, du combat de Paſſaro, ayant été joint par des corſaires de Lipari, tint quelque temps la mer, pour intercepter les convois ennemis. Byng détacha contre lui une diviſion aux ordres du capitaine Mathews. Celui-ci pourſuivit avec tant de vivacité le commandant Eſpagnol, que le vaiſſeau qu'il montoit fut obligé de s'échouer, & qu'un autre ſe briſa en fuyant, à l'entrée de la Baie de Tarente. Cammock lui-même, voulant ſe ſauver en Eſpagne ſur une frégate, ſe vit forcé de l'abandonner, & n'échappa qu'avec beaucoup de peine dans une chapelle. Sa précipitation fut ſi grande, qu'il n'eut pas le temps de brûler ſes papiers, qui tomberent au pouvoir des Anglois avec ſon

bâtiment, & parmi leſquels on trouva une commiſſion d'amiral de l'eſcadre blanche, ſignée par Jacques III, preuve des deſſeins chimériques du cardinal.

Si l'Eſpagne n'eſſuya pas autant de pertes ſur l'Océan que dans la Méditerranée, c'eſt qu'elle y avoit moins de forces, & que les Anglois n'y étoient pas auſſi bien conduits. Un détachement de troupes Françoiſes qu'ils avoient embarqué, s'étant emparé du fort de Santona, ils brûlerent dans le port trois vaiſſeaux de ligne qu'on y conſtruiſoit. Ce petit avantage ne contenta point le miniſtere Britannique. Il étoit alors occupé d'un grand projet, celui d'avoir, près du Cap Finiſterre, une place d'où ſes vaiſſeaux auroient intercepté le commerce de toute l'Europe. On jeta les yeux ſur la Corogne que ſon heureuſe poſition, la ſû-

reté & l'étendue de ſon port rendoient bien plus importante que Mahon & Gibraltar. L'expédition fut confiée au lord Cobham, qui s'embarqua ſur l'eſcadre du vice-amiral Mighells. Les vents contraires l'empêcherent toujours d'arriver au lieu de ſa deſtination, & le contraignirent d'aborder à Vigo. Cette ville fut auſſitôt attaquée, & tomba, ſans faire preſqu'aucune réſiſtance, au pouvoir des Anglois, qui s'emparerent encore de Ponte-Vedra (1). Après avoir enlevé de l'une & de l'autre tout ce qu'ils purent, ils les abandonnerent. Ce foible ſuccès ne les dédommagea pas des frais conſidérables de leur armement. Si quelque choſe cependant dut conſoler

(1) Vigo fut pris le 11 octobre 1719, & Ponte-Vedra le 21.

leur roi, ce fut d'avoir pris ou détruit tous les approvisionnemens destinés à une nouvelle tentative du prétendant.

Philippe V, las d'une guerre malheureuse, & détrompé sur les vains projets de son ministre, se détermina enfin à le congédier & accéda au traité de la quadruple alliance, après avoir fait la paix. Tout lui fut restitué, & on le flatta même de le dédommager de la perte de ses vaisseaux comme ayant été attaqués sans aucune déclaration formelle de guerre (1). L'Angleterre n'en eût pas moins détruit la marine naissante des Espagnols. Voyant aussi celle de France dans l'anéantissement, elle profita de

(1) Ce dédommagement ne fut fixé que dans le traité du Pardo; mais il n'eut pas lieu.

ces conjonctures pour donner la loi aux peuples du Nord. Des escadres aux ordres de Norris & de Wager passerent le Sund & firent respecter dans la mer Baltique, le pavillon Britannique.

Cette démarche indisposa contre elle les esprits, & la Russie chercha les moyens de s'en venger, en contractant une alliance avec l'Autriche & l'Espagne. La premiere cherchoit à maintenir l'établissement de la compagnie d'Ostende, dont le commerce aux Indes Orientales avoit eu des succès qui alarmoient les compagnies d'Angleterre & de Hollande. Celle-ci prétendoit que les traités de Munster & d'Anvers, avoient dérogé en sa faveur au droit commun que toutes les nations ont de faire par-tout le commerce maritime. On lui répondit que l'Empereur n'étoit point garant des engagemens

que le roi d'Eſpagne avoit pu prendre autrefois, comme ſouverain des Pays-Bas, & que le traité de Munſter n'excluoit point les habitans de ces provinces, du commerce des Indes. Cette diſpute, dont le deſpotiſme Anglois cherchoit à ſe prévaloir, & que la jalouſie mercantille pouvoit ſeule ſuſciter, intéreſſoit cependant moins la maiſon d'Autriche que la Pragmatique-Sanction qui devoit la terminer.

Quoique cette garantie fût contraire aux vues de l'Eſpagne ſur l'Italie, Philippe V ſembloit s'en inquiéter peu, & n'être mu que par l'eſpérance de rentrer en poſſeſſion de Minorque & de Gibraltar. Le roi d'Angleterre lui avoit d'abord fait eſpérer la reſtitution de cette derniere place, dans une lettre, où ce prince s'exprimoit en ces termes: „ Je ne balance plus à

„ assurer votre majesté de ma „ promptitude à la satisfaire sur „ la démarche qui a été faite, & „ dont l'objet est la restitution de „ Gibraltar. Je lui promets de „ saisir la premiere occasion favo- „ rable pour régler cet article, „ du consentement de mon parle- „ ment (1)". En vain les ministres Espagnols avoient depuis insisté sur cette promesse ; ils se convainquirent qu'elle n'étoit qu'illusoire. Philippe déchu de son espoir, & provoqué par les instructions que le ministere Britannique avoit données à ses amiraux de s'emparer des galions, fit arrêter dans la rade de la Vera-Cruz, le vaisseau de l'Assiento, & ordonna au comte de Las Torres d'assiéger Gibraltar.

Les Anglois envoyerent au se-

(1) *Lettre* datée de Saint-James, le 1 juin 1721.

cours de cette place, une eſcadre commandée par Wager. Une ſeconde, aux ordres du contre-amiral Hoſier, fut en Amérique bloquer Porto-Bello & Carthagene. Norris reparut avec une troiſieme dans la mer Baltique. Ces diſpoſitions hoſtiles ne firent cependant pas répandre du ſang, & ces premieres étincelles ne cauſerent aucun embraſement. Tous les différens qui n'avoient pu être terminés au congrès de Soiſſons, le furent par le traité de Vienne. L'Angleterre y donna la loi à l'Europe entiere. L'octroi de la compagnie d'Oſtende fut révoqué, & la Pragmatique-Sanction garantie. L'Eſpagne ne penſa plus à la reſtitution de Gibraltar, & ſe trouva encore fort heureuſe de ſouſcrire aux arrangemens qu'on y prit relativement à la ſucceſſion des duchés de Parme & de Toſcane. Pourquoi la France

ne ſentit-elle pas alors tout ce qu'elle avoit à craindre de la prépondérance que ſa rivale devoit uniquement à l'état floriſſant de ſa marine? Mais le cardinal de Fleuri, occupé à contrarier les vues de l'Empereur, s'obſtinoit à méconnoître le véritable intérêt de ſa nation, celui de diminuer le nombre de ſes ennemis dans le continent, pour pouvoir porter ſes principales forces ſur mer (1).

Lorſque ce dernier traité ſe conclut, Georges II étoit monté ſur le trône, & le célebre Walpole continuoit à jouir auprès de lui du même crédit qu'il avoit eu ſous ſon pere. Ce miniſtre, autrefois ſi ennemi de la paix, & qui avoit tant perſécuté les auteurs de celle d'Utrecht, chercha, pendant toute la

(1) *Droit public* de l'Europe, tom. II, p. 190.

la durée de ſon adminiſtration, à maintenir le repos de l'Angleterre. Pour arriver à ſon but, il faut quelquefois ſe contredire : rarement l'ambition donne le choix des moyens. Celle de Walpole l'avoit d'abord fait ſortir de ſon caractere ; quand elle fut ſatisfaite, il parut conſulter dans la conduite pacifique autant ſon inclination naturelle, que ſon intérêt perſonnel, qui lui faiſoit regarder la guerre comme l'écueil de ſon autorité. Malheureuſement pour ſa patrie, ce fut avec l'aide de la corruption qu'il réuſſit, & l'époque de ſon gouvernement en ſera pour elle une de décadence. Cette vénalité de ſuffrages devenue dès-lors ſi commune, n'étoit cependant que l'effet de cette cupidité générale dont un peuple commerçant eſt ſans ceſſe tourmenté, & qui finit

tôt ou tard par être l'ame de toutes ſes entrepriſes.

Les Anglois nous fourniſſent eux-mêmes la preuve de cette derniere vérité, par la conduite qu'ils tinrent à l'égard de l'Eſpagne. La contrebande devint l'unique cauſe de la guerre qu'ils ne tarderent pas à lui déclarer; & toute la dépenſe qu'elle leur occaſionna fut, dit le judicieux M. Smith, une gratification accordée pour ſoutenir le monopole. Par le traité d'Utrecht, Philippe V avoit donné non-ſeulement à une compagnie Angloiſe le droit de porter des Negres aux colonies Eſpagnoles, mais encore le privilege auſſi extraordinaire, d'envoyer tous les ans à Porto-Bello, un navire de 500 tonneaux, chargé des marchandiſes d'Europe. D'abord le port de ce bâtiment doubla, enſuite pluſieurs autres l'accompa-

gnerent jusqu'à une certaine hauteur; mouillés dans quelque anse voisine, leur cargaison remplaçoit celle du premier, à mesure qu'on la débitoit. Encouragés par l'exemple de cette compagnie, des interlopes vinrent en foule sur les côtes du Mexique & de la terre-ferme. Le commerce des galions alloit passer entre leurs mains, si l'Espagne, frappée, avoue M. Robertson, de ces usurpations, & vivement touchée de leurs pernicieux effets (1), n'eût pas fait des efforts pour les réprimer. Des vaisseaux gardes-côtes établirent leur croisiere dans les parages fréquentés par les contrebandiers, dont ils arrêterent quelques déprédations : ce qui excita des plaintes & des réclamations de la part des

(1) *Hist.* de l'Amérique, tom. IV, p. 280.

négocians de la Grande-Bretagne. De quel droit, disoient-ils, le roi d'Espagne affecte-t-il l'empire maritime de l'Amérique ? Tout notre commerce ne sera-t-il que précaire ? La mer n'est-elle donc pas libre ?

La vue du capitaine Jenkins, mutilé avec barbarie par les gardes-côtes Espagnols (1), échauffa tellement les esprits, qu'on ne voulut point regarder cet acte de cruauté comme une représaille des traitemens à peu près semblables auxquels s'étoit portée la cupidité inhumaine de quelques marchands contrebandiers. Nous nous contenterons de citer l'exemple de ce capitaine Anglois, qui, après avoir invité, sous prétexte de commerce, deux gentilshommes Espagnols de

(1) *Voyez* le siecle de Louis XV, chap. XIII.

venir à ſon bord, les y laiſſa deux jours ſans nourriture, pour leur extorquer une rançon. Comme cet expédient ne lui réuſſiſſoit pas, il coupa à l'un les oreilles & le nez, enſuite le força, le couteau ſur la gorge, à les manger. Ce trait de perfidie & de barbarie ſe trouve conſigné dans un écrit (1) publié par l'ordre ſecret du miniſtere Britannique. » Si tous nos brigandages, y lit-» on, commis dans les mers de l'A-» mérique étoient connus, la na-» tion ſe trouveroit ſurpriſe d'avoir » produit tant de ſcélérats, qui ont » violé les droits les plus ſacrés des » gens. Qu'on ne ſe flatte donc » point; le peuple Anglois n'eſt » pas moins vicieux qu'un au-» tre. Le nombre de nos bâtimens

(1) *Examen des préjugés vulgaires contre le nouveau Traité* (ſigné au Pardo le 10 janvier 1739.)

» eſt cinq fois plus grand dans
» ces mers, que celui des vaiſ-
» ſeaux de toutes les autres nations
» enſemble ; auſſi le nombre d'An-
» glois qu'on a juſticiés, ou qui
» ont obtenu le pardon de leurs
» brigandages & de leurs pirate-
» ries, excede-t-il de beaucoup
» celui de quelque autre peuple
» que ce ſoit «.

Cette obſervation impartiale & ce ſage aveu auroient dû produire une ſenſation favorable aux vues du miniſtere, & déterminer la nation à accepter les offres pacifiques des Eſpagnols, qui avoient toujours procédé avec leur circonſpection ordinaire. Mais le parlement étoit trop diſpoſé à épouſer cette querelle mercantille, pour ouvrir les yeux ſur les ſuites qu'elle auroit, encore moins ſur la contradiction frappante qu'il montroit par-là dans ſa conduite. Il vouloit pa-

roître le vengeur de la liberté générale du commerce, tandis que par l'acte de navigation, il en étoit depuis long-temps l'oppresseur. Walpole négocioit cependant avec la cour de Madrid, & parvint à conclure avec elle le traité du Pardo. Les deux chambres l'eurent à peine approuvé, que quarante Pairs de la premiere s'y opposerent par une protestation, dans laquelle ils prétendirent justifier & même autoriser les entreprises des négocians Anglois, en assurant que les vents & les courans détournant leurs bâtimens de leur route, de maniere à ne pouvoir résister, il ne leur étoit pas possible de naviguer avec sûreté dans les mers de l'Amérique, sans passer près des côtes Espagnoles pour en observer les fanaux (1). Ils n'eussent alors

(1) *Art.* III. de cette protestation.

ſervi qu'à éclairer les monopoleurs, dont le parti prévalut ſi fort, qu'on étoit ſur le point de reſtreindre, par un coup d'autorité, la prérogative qui laiſſe au roi la diſpoſition de la guerre & de la paix.

Pour appaiſer cet orage, Georges II manqua aux engagemens qu'il venoit de prendre avec l'Eſpagne. Il laiſſa dans la Méditerranée l'eſcadre qu'il s'étoit engagé de rappeler, & il ſe diſpoſa à en faire paſſer d'autres en Amérique. L'état dans lequel étoit alors la marine Angloiſe prouve combien peu ce prince avoit envie de faire la guerre. Avant les premieres négociations, on ne comptoit dans tous les ports de ſes trois royaumes que quatre-vingt-dix vaiſſeaux de ligne, dont près de la moitié étoient encore ſur les chantiers, ou avoient beſoin de grandes réparations. On pouvoit à la vérité y ajou-

ter trente-quatre vaiſſeaux de 50 canons & dix-huit de 40; mais ces bâtimens, n'entrant que rarement en ligne, n'étoient preſque d'aucun ſecours ſi ce n'eſt pour les croiſieres ou les convois; encore la plupart n'auroient pas tenu la mer ſans des radoubs conſidérables. Un petit nombre de frégates très-foibles & quelques corvettes achevoient de porter la totalité de ces forces navales à 209 voiles. On travailla avec activité à réparer ces anciens vaiſſeaux, & on en conſtruiſit de nouveaux. Des ſommes conſidérables furent verſées dans la caiſſe de la marine, dont la dépenſe monta à cent quarante-deux millions tournois, les cinq premieres années de la guerre.

Dès qu'elle fut déclarée, le peuple ne put retenir les tranſports de ſa joie, & le miniſtere voyant qu'il n'y avoit plus moyen de recu-

ler, hâta ſes préparatifs. L'amiral Vernon, l'un de ſes plus fameux antagoniſtes dans la chambre des communes, y ayant propoſé de s'emparer de Porto-Bello avec ſix vaiſſeaux de ligne, ſon offre fut acceptée. Il tint parole, & l'entrepriſe réuſſit, comme il l'avoit annoncée. Mais une eſcadre de vingt-deux vaiſſeaux de ligne commandée par le marquis d'Antin, vice-amiral de France, s'étant montrée dans ces mers de l'Amérique, Vernon crut qu'il étoit prudent d'attendre des renforts, avant de pouſſer plus loin ſes conquêtes. En effet, bientôt après, ſe trouvant à la tête d'une nouvelle flotte de vingt-cinq vaiſſeaux de ligne & de pluſieurs bâtimens qui tranſportoient un corps de troupes, il parut à l'entrée de la baie de Carthagene & s'empara du fort de Boccachica qui la défendoit. Comme ce fameux Démago-

gue d'Athenes, l'impudent Cléon, auquel il mérite d'être comparé, l'amiral avoit de l'audace ſans talens, & n'avoit été heureux que par un caprice de la fortune. Dur, préſomptueux & entêté, il fut contraint de lever le ſiege après avoir vu périr par le fer des ennemis, ou par l'intempérie du climat un grand nombre de ſes troupes & une partie de ſes équipages.

La nation s'attendoit ſi peu à ce revers, qu'on avoit déjà frappé une médaille avec cette légende, *Carthagene priſe*, & ſur le revers de laquelle on voyoit l'amiral Vernon, avec ces mots : *Au vengeur de la patrie.* L'illuſion étant diſſipée, on s'en vengea par des murmures & des calomnies. Le miniſtere fut accuſé d'avoir fait manquer cette importante entrepriſe, pour juſtifier ſes négociations pacifiques

& dégoûter les Anglois de la guerre. Le plan de cette campagne montroit cependant assez, combien il en avoit à cœur le succès. Suivant ses instructions, Anson, après avoir doublé le Cap Horn, devoit s'avancer dans la mer du Sud jusqu'à l'isthme de Darien, pour y être à portée d'agir de concert avec Vernon. Les vents délivrerent les colonies méridionales de l'Espagne d'un aussi grand péril, & par l'habileté de Jean de Facedène, celles du Nord furent mises à l'abri d'une invasion. Ce général força les ennemis à lever le siege de Saint-Augustin dans la Floride, s'empara de la Georgie, & leur enleva trente-huit bâtimens marchands (1). Depuis la déclaration de guerre, il en étoit déjà tombé quatre cents sept au pouvoir des armateurs Espa-

(1) En 1742.

gnols, & la flotte des galions avoit heureuſement échappé à la vigilance du vice-amiral Haddock. Repouſſé devant Barcelone, il manqua encore par ſa lenteur Majorque. Sur ces entrefaites, une eſcadre Françoiſe aux ordres de M. de Court étant ſortie, ſe mit entre les Eſpagnols & les Anglois; dès-lors ceux-ci n'oſerent plus rien entreprendre, ſe retirerent à Mahon & laiſſerent tranſporter en Italie tous les renforts de troupes & toutes les munitions dont les armées de la maiſon de Bourbon y avoient beſoin.

Après la retraite ſi déſirée de Walpole, le commandement des forces navales de l'Angleterre dans la Méditerranée paſſa à l'amiral Mathews, qui y ſignala ſon arrivée par une action dont le ſouvenir amer n'a pu encore s'effacer. Je veux parler de l'inſulte faite au roi

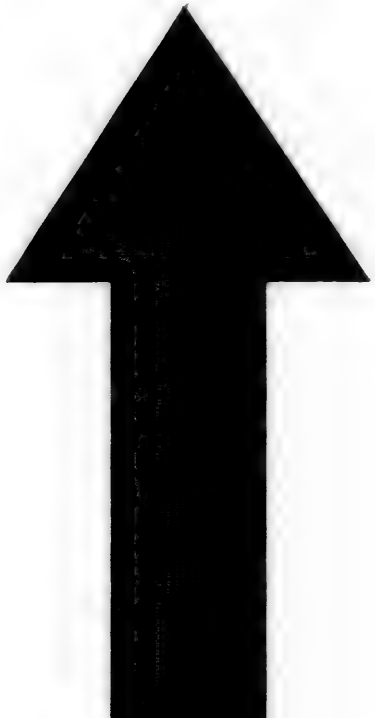
des deux Siciles. Le commodore Martin, détaché par l'amiral, vint ſommer ce prince de rappeler ſes troupes prêtes à entrer en Lombardie, & de garder une exacte neutralité. Tout étoit diſpoſé au bombardement de Naples, & on n'avoit donné qu'un court eſpace de temps, pour délibérer. Charles ſe vit donc forcé de promettre tout ce qu'on lui demandoit, & d'expédier la nuit même à ſes généraux des ordres conformes à l'engagement qu'il venoit de prendre. Le cabinet de Saint-James a eu à ſe repentir de cet acte de deſpotiſme, qui a attiré un ennemi auſſi implacable à la nation, que la famille de Jacques II l'étoit de la race régnante.

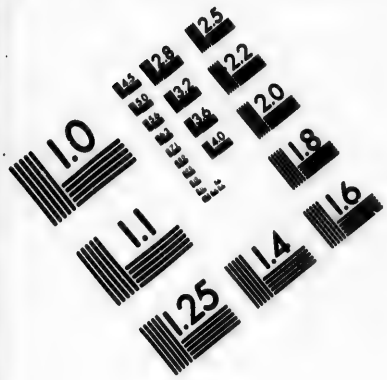
Dans l'eſpérance de la chaſſer de toute l'Angleterre & de remonter ſur le trône de ſes peres, le prince Edouard étoit venu à cette épo-

que en France, où on lui promettoit des ſecours. Des troupes étoient déjà raſſemblées, des bâtimens de tranſport préparés & une eſcadre prête à les convoyer, lorſque l'amiral Norris parut avec des forces ſupérieures, & qu'un coup de vent avaria les vaiſſeaux mouillés dans la rade de Dunkerque. Les plaintes des ar[illegible]) jointes à ce fâcheux contre-temps, empêcherent cet armement d'avoir lieu. Le jeune prince ſe vit forcé de paſſer ſur un petit bâtiment en Ecoſſe. Ses premiers ſuccès y auroient ſans doute produit une révolution, ſi la marine Françoiſe eût été en état de diſputer l'empire de la mer aux Anglois.

On ſentit alors combien avoient été fatales à la France les fauſſes

(1) *Mém.* de Noailles, tom. VI, pag. 18.





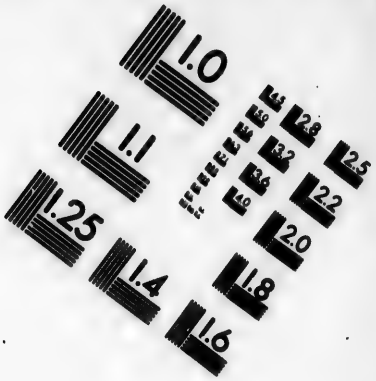
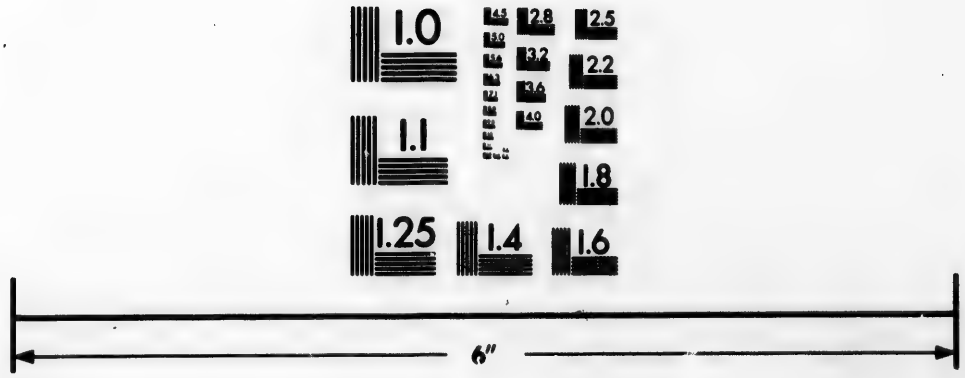
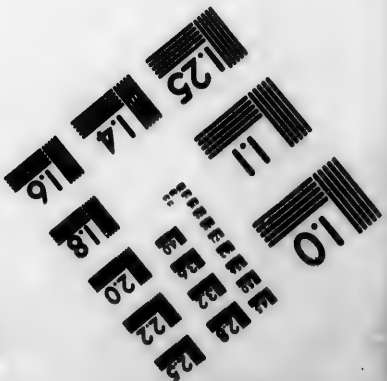


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vues du régent & la négligence préméditée du cardinal de Fleuri. Ce miniſtre qui cherchoit à jouir en gouvernant, aux yeux duquel l'avenir n'étoit rien & le préſent tout, croyoit par une économie mal-entendue, guérir les plaies du regne précédent, lorſqu'il ne faiſoit qu'en préparer de nouvelles. Il avoit laiſſé la marine dans un tel anéantiſſement que malgré tout le zele & l'activité de M. le comte de Maurepas, il étoit preſqu'impoſſible de l'en tirer. Le défaut de vaiſſeaux n'étoit pas ce qu'il y avoit de plus embarraſſant; l'argent pour en conſtruire de nouveaux, ou pour réparer les anciens, manquoit. Depuis la déclaration de guerre de l'Angleterre contre l'Eſpagne, on n'avoit accordé chaque année que quatre millions d'extraordinaire au département de la marine. Cette ſomme modique fut néanmoins ſi

bien employée, que la France eut à la mer plusieurs escadres, qui firent respecter son pavillon.

M. de l'Epinay, qui en commandoit une dans le golfe du Mexique, & le chevalier de Caylus une autre à l'entrée du détroit de Gibraltar, repoussèrent les insultes des Anglois avec autant d'éclat que de succès. M. le marquis de Roquefeuille alla plus loin; croisant dans la Manche, il obligea tous les vaisseaux de S. M. B. qu'il rencontra, de lui rendre les premiers l'honneur du salut. Tant qu'il tint la mer, les Anglois n'oserent envoyer dans la Méditerranée aucun renfort à la flotte de Mathews. Ce dernier amiral vint bloquer dans le port de Toulon l'escadre Espagnole qui s'y étoit refugiée. Après un assez long séjour qu'elle fut contrainte d'y faire, on expédia enfin des ordres à M. de Court pour protéger

avec les forces navales de France la sortie, ou plutôt l'évasion de celle de son alliée.

Les escadres Françoise & Espagnole appareillerent le 19 février 1744. Elles formoient trois divisions, l'avant-garde commandée par M. de Gabaret, le corps de bataille par M. de Court, & l'arriere-garde aux ordres de D. Navarro, Milanois de nation, & qui avoit passé du service de terre dans la marine. Cette derniere n'étoit composée que de vaisseaux Espagnols au nombre de douze, dont un à trois ponts, le *Royal-Philippe*, un du second rang, & les autres du quatrieme & du cinquieme. Les François avoient seize vaisseaux, six du troisieme rang, sept du quatrieme (1), deux du

(1) Le *Léopard* de ce rang faisoit le huitieme; mais il fut obligé par un abordage de rentrer dans le port.

cinquieme, un du ſixieme & quatre frégates. Le ſurlendemain, la flotte Angloiſe qui étoit mouillée aux iſles d'Hieres, leva l'ancre. L'amiral Mathews qui la commandoit ſe plaça au corps de bataille, Rowley conduiſit l'avant-garde, & Leſtock l'arriere-garde. Ces trois diviſions ſe trouvoient formées par trente vaiſſeaux de ligne, parmi leſquels on en comptoit ſept à trois ponts. Quinze frégates, corvettes ou brûlots faiſoient encore partie de cette armée navale.

Les Eſpagnols allant à petites voiles, ſe trouverent bientôt éloignés de leurs alliés. L'amiral Anglois qui avoit l'avantage du vent, profita de cette faute pour couper cette arriere-garde, dont les vaiſſeaux n'ayant point aſſez ſerré la ligne, furent bientôt expoſés à eſſuyer chacun le feu de pluſieurs ennemis. Le *Royal-Philippe* eut

seul affaire à trois gros bâtimens dont le premier étoit celui de Mathews. Dans ce combat, M. de Gérardin, capitaine de pavillon, fut bleſſé à mort. D. Navarro ayant reçu lui-même deux égratignures, l'une à l'oreille, l'autre au pied, & une légere contuſion à la joue, deſcendit auſſitôt à la cale, ſous prétexte de s'y faire penſer. Un ſergent de garde oſa lui en diſputer l'entrée & ne céda pas ſans peine à ſon général. Celui-ci, tranquillement aſſis ſur un cable, demeura dans cet endroit pendant le reſte de l'action (1). Ainſi l'eſcadre Eſpagnole ſe vit ſans chef, mais ſon principal vaiſſeau eut un intrépide défenſeur en la perſonne de M. de Lage, qui venoit d'en prendre le commandement.

(1) Voyez la Note n.° XII.

Quoique peu ſecondé par les autres bâtimens Eſpagnols qui, à l'exception de trois (1), dont l'un fut démâté & pris, n'eurent pas grande part à l'action, il ſoutint avec vigueur tous les efforts des ennemis. Son vaiſſeau ayant été déſemparé, il les força cependant de l'abandonner. Il n'eut pas long-temps à reſpirer, Mathews s'étant bientôt réparé, revint avec quatre ou cinq vaiſſeaux l'aſſaillir de nouveau. Le péril devint alors imminent; déjà un brûlot n'étant éloigné que de quinze pas de la poupe du *Royal-Philippe*, alloit l'embraſer, & l'équipage délibéroit de ſe rendre, quand M. de Lage releva ſon courage par ſon exemple

(1). *L'Hercule* de 60 canons, commandé par D. Coſme Alvarez; *l'Amérique* de 56, par D. Annibal Petrouchy; le *Puiſſant* ou *Poder* de 60,

& ſes diſcours (1). Il fit pointer ſes canons contre ce brûlot qui auroit été coulé à fond, ſans un événement inattendu. Tout à coup il ſauta en l'air ; & ne produiſit aucun effet. Dans cette occaſion, on admira l'intrépidité de trois officiers Anglois qui manœuvroient pour accrocher l'amiral Eſpagnol, & ne déſeſpérant pas juſqu'au dernier moment d'y réuſſir, ſe vouerent à une mort certaine, plutôt que de penſer à abandonner leur entrepriſe & ſe ſauver à la nage. On les apperçut enveloppés de flammes. Enlevés par l'exploſion des matieres combuſtibles, ils retomberent bientôt après en cendres dans la mer. Pourquoi leur nom y eſt-il reſté enſeveli ?

par D. Rodrigo Urrutia. Voyez *Mém. ou journal de la campagne navale de* 1744, par M. de Lage de Cueilly, &c.

(1) Voyez la Note XIII.

Pendant ce temps, les François furent aux prises avec Rowley & l'avant-garde qu'il commandoit. Trois vaisseaux à trois ponts attaquerent l'amiral François, qui, après un combat de trois heures (1), les obligea de se retirer avec toute leur division. M. de Court s'étant alors apperçu que les Anglois pressoient vivement les Espagnols, revira de bord pour secourir ces derniers, quoique le feu eût pris à sa galerie & qu'un boulet eût emporté la roue de son gouvernail. L'incendie du brûlot lui avoit fait connoître le danger de son arriere-garde; mais en étant éloigné d'une lieue, & le vent ne souf-

(1) Dans lequel le *Terrible* de 74, monté par cet officier; le *Ferme* de 74, par M. de Sorgues, & le *Saint-Esprit* de 74, par le chevalier de Poising, tirerent plus de 2500 coups de canon.

flant que foiblement, il ne put arriver sur elle qu'à l'entrée de la nuit.

A l'approche du général François, Mathews se retira, tâcha de rallier sa flotte & abandonna le vaisseau (le *Poder*) dont il s'étoit emparé. Après l'avoir repris à sa vue, M. de Court y fit mettre le feu & ne pensa plus qu'à secourir le *Royal-Philippe*, à bord duquel il envoya cent cinquante hommes pour le mettre en état de manœuvrer. L'escadre Espagnole se trouvoit alors réduite à sept vaisseaux, les autres ayant quitté la ligne. Cependant Mathews n'osa point recommencer l'action, quoiqu'il en eût fait le signal. Il se contenta de donner chasse à un bâtiment Espagnol (*l'Hercule*) qui, pendant la nuit ayant gouverné sur son fanal, se trouvoit parmi les ennemis. M. de Court ordonna de forcer

cer de voiles pour le dégager ; ce qu'ayant apperçu l'amiral Anglois, il fit ceſſer la pourſuite.

Après avoir demeuré deux jours en préſence des alliés, les Anglois gagnerent le Port-Mahon, où ils débarquerent 700 bleſſés & travaillerent à ſe radouber. De leur côté, les François eſcorterent l'eſcadre Eſpagnole juſque dans le port de Carthagene. La mer Méditerranée devint libre pendant quelque temps, & l'armée de D. Philippe reçut des côtes de Provence, toutes les proviſions dont elle avoit beſoin. L'avantage du combat de Toulon ne pouvoit donc être diſputé aux flottes unies. D. Navarro s'en attribua ſeul toute la gloire, & l'Eſpagne rétentit d'invectives contre les François. On les accuſa que loin de ſecourir leur allié, ils n'avoient pas craint de le ſacrifier. On alla juſqu'à aſſurer qu'ils avoient tiré

ſur ſes vaiſſeaux & s'étoient battus avec les Anglois ſans boulets. Toujours la calomnie ſe prévaut de notre crédulité, pour exercer ſes fureurs. Les François ſe virent inſultés dans quelques villes d'Eſpagne, & furent même au point de craindre d'être brûlés dans leurs propres maiſons (1).

Non-ſeulement la lâcheté triompha, mais encore elle fut récompenſée (2). D. Navarro promu au

(1) » En effet, dit M. de Lage, il y » eut du bois ramaſſé à ce deſſein à » la porte de quelques maiſons Françoiſes, & pendant que l'eſcadre Françoiſe fut à Carthagene, le commandant de cette place fit publier par » toute la ville une défenſe d'inſulter » les François : défenſe auſſi injurieuſe » qu'inutile : car les François étoient » en trop grand nombre dans Carthagene, pour y être inſultés impuné» ment «.

(2) *Mém.* p. 95, 96.

grade de lieutenant-général, & décoré du titre de Castille, avec la qualité de marquis, reçut par-tout les plus grands applaudissemens. Les prédicateurs monterent en chaire & y changerent son nom en celui de la *Vittoria*. Au contraire, M. de Court arrivé dans sa patrie n'y trouva que des désapprobateurs(1), perdit son commandement & fut obligé de se retirer dans sa terre de Gournay. Le sort des amiraux Anglois, Mathews & Lestock, eut assez de ressemblance avec celui de leurs ennemis, c'est-à-dire qu'il fut à peu-près aussi injuste. Ce dernier qui n'avoit point pris de part à l'action, fut justifié & parut à la tête d'une nouvelle flotte, tandis que son général se trouva réduit à perdre son état, après

(1) Voyez la Note XIV.

avoir été jugé incapable de ſervir. Il s'étoit néanmoins conduit avec une extrême valeur, & à la fin du combat il avoit été forcé de changer de vaiſſeau. Parmi tous les reproches peu fondés qu'on lui fit, on n'oublia pas celui de n'avoir pas étendu ſa ligne. L'eſpoir de ſéparer les Eſpagnols d'avec les François l'en empêcha. D'ailleurs auroit-il pu exécuter cette premiere manœuvre, Leſtock, ſon vice-amiral, étant plus de cinq mille en arriere, lorſque la bataille commença ?

Les François & les Anglois ſe faiſoient déjà la guerre ſur terre avant cette derniere action, qui entraîna une déclaration & rendit les hoſtilités généraies. La mer devint alors un nouveau théâtre, où ces deux peuples rivaux exercerent leur animoſité. Le miniſtere de Verſailles, trop occu-

pé des armées de terre, pensa plutôt à protéger son commerce, qu'à troubler celui de ses ennemis par des expéditions maritimes. Les commencemens répondirent à ses vœux, ses flottes marchandes étant arrivées à leur destination sans être interceptées. M. Dubois de la Motte montant un vaisseau du troisieme rang, & accompagné d'une seule frégate, en défendit avec succès une de quatre-vingts voiles contre une escadre entiere. M. de Macnémara, avec cinq vaisseaux & deux frégates, mit en fuite des ennemis supérieurs & protégea efficacement contre eux le commerce de sa nation, dans le golfe du Méxique.

Les Bostoniens firent éprouver à la France le premier revers de cette guerre par la prise de Louisbourg, dont ils entreprirent, à leurs propres frais, le siege. Pour

réparer cette perte, M. le duc d'Anville fut envoyé l'année suivante, 1746, sur les côtes de l'Acadie. Sans expérience & sans talens, n'ayant qu'un grand nom, de l'esprit & du courage, il ne pouvoit réussir. Les deux officiers qu'on lui donna pour conseil, se brouillerent, & leur mésintelligence concourut avec les vents à faire échouer cette entreprise. Une maladie épidémique gagna tellement les troupes & les équipages, que le vaisseau amiral n'avoit pas deux cents hommes en état d'agir, lorsqu'il revint en France.

M. de la Jonquiere qui y avoit ramené cette malheureuse escadre, eut le commandement de cinq vaisseaux de ligne & d'une frégate, destinés à convoyer une flotte considérable de bâtimens marchands. Il fut rencontré, à la hauteur du Cap Finisterre, par les amiraux

Anſon & Warren, dont les eſcadres nies ſe trouvoient compoſées de ieize vaiſſeaux de ligne. Il n'étoit guere poſſible de réſiſter à des forces ſi ſupérieures ; auſſi malgré une défenſe vigoureuſe, M. de la Jonquiere tomba en leur pouvoir avec ſes cinq vaiſſeaux & trois bâtimens de la compagnie des Indes qu'il avoit fait entrer en ligne. Tout le reſte de ſon convoi dut ſon ſalut à une circonſtance qui mérite d'être rapportée. Le matin du jour de l'action, Anſon ayant envoyé un lieutenant dans une chaloupe pour s'informer de Warren de la découverte qu'il venoit de faire, celui-ci l'éfflotta imprudemment avec les ſiennes, afin de n'être pas embarraſſé dans la pourſuite des ennemis. Déjà même il étoit en leur préſence ſans qu'il eût penſé de renvoyer ſon officier à l'Amiral qui l'attendoit avec impatience pour donner

le ſignal du combat. Les Anglois paſſerent quelques heures dans cette attente, & M. de la Jonquiere ne manqua pas d'en profiter pour couvrir la retraite de ſes vaiſſeaux marchands qui fuyant à toutes voiles arriverent tous, ſous l'eſcorte d'une ſeule frégate, au lieu de leur deſtination.

Nous remarquerons ici que cette guerre fut la premiere, où la France adopta l'uſage ſalutaire des autres nations commerçantes, de faire eſcorter les flottes marchandes par des eſcadres ou un certain nombre de bâtimens de guerre proportionné à leurs richeſſes. L'Angleterre qui en a toujours ſenti le grand avantage, ne s'eſt jamais départie de cet excellent ſyſteme. Mais on a remarqué que toutes les fois que ſes convois ont été rencontrés par des forces ſupérieures, leurs vaiſſeaux d'eſcorte ont

moins penſé à les défendre qu'à chercher leur propre ſalut dans une prompte retraite. La marine Angloiſe ne s'eſt donc pas ſacrifiée pour le commerce, comme celle de France a conſtamment fait, quand on l'a employée aux convois des flottes marchandes. Pour leur donner le temps de s'échapper, toujours ſes vaiſſeaux ſe ſont expoſés aux périls les plus imminens. Le combat de M. de l'Etenduere nous offre un nouvel exemple de ce généreux dévouement.

On travailla avec tant d'activité dans les ports de France, que quoique l'eſcadre de M. de la Jonquiere eût été priſe le 14 juin de cette année 1747, celle de M. de l'Etenduere, compoſée de huit vaiſſeaux de ligue, fut en état d'appareiller le 17 octobre, de la rade de l'iſle d'Aix, ayant ſous ſon eſcorte deux cents cinquante-deux

voiles. Le Cap Finisterre étoit devenu fatal aux François; à peine en furent-ils à 90 lieues, qu'une escadre Angloise, forte de vingt-trois vaisseaux, conduite par l'amiral Hawke, parut. Dans l'ordre de marche, les bâtimens du convoi étoient au vent afin qu'ils pussent se refugier; ils veulent arriver au milieu de ceux qui les escortoient: M. de l'Etenduere se voyant sur le point d'être attaqué, fit signal aux premiers de passer sous le vent, & de forcer de voiles. Pour leur faire place, ces derniers s'étant trop éloignés les uns des autres & leur arriere-garde n'étant pas assez ralliée au centre, les Anglois en envelopperent aussitôt une partie: ce qui engagea le combat.

Quatre vaisseaux François dont l'un (1) fut démâté, & les au-

(1) Le *Neptune* de 68 canons,

tres (1) entiérement déſemparés, ſe virent d'abord contraints de ſe rendre. Tous les efforts de l'amiral Hawke ſe porterent alors ſur le *Tonnant* (2) que montoit M. de l'Etenduere, & qui avoit déjà eu affaire à trois, à quatre bâtimens, & ſucceſſivement à tous ceux de la ligne Angloiſe. L'état où il étoit réduit (3) ne permit pas à ſon brave capitaine de joindre le reſte de ſon eſcadre. Il avoit à peine

---

commandé par M. de Fromentiere.

(1) Le *Monarque* de 74, commandé par M. de la Bédoyere, le *Fougueux* de 64 par M. du Vignau, & le *Severn* de 50 par M. du Rouret.

(2) De 80 canons & de 750 hommes d'équipage.

(3) » Toutes nos manœuvres, dit » un officier de ce vaiſſeau dans ſa » relation, étoient ſi hachées, qu'il » étoit moralement impoſſible de les » reprendre, & nos voiles ſi criblées, » qu'elles ne portoient preſque plus.

commencé à se réparer, que les Anglois revinrent à la charge. Ce fut avec d'autant plus d'ardeur qu'ils avoient été renforcés par leurs vaisseaux qui venoient d'amariner les prises. Le *Tonnant* pris à la fois par les hanches & le travers, entouré de toutes parts, combattu à demi-portée du pistolet & ayant perdu son grand mat de hune, couroit risque de succomber, lorsqu'il fut secouru par l'*Intrépide* (1), qui mérita de porter ce nom.

» Nous avons établi une nouvelle bouline à notre grand hunier avec le » secours du reste de la bouline de » notre misaine, & notre petit hunier » tombé sur le ton; ces deux fonds » nous faisoient aller un peu de l'avant. » Notre mât de perroquet de fougue » étoit déjà tombé & notre artimon ne » tenoit qu'à peine «.

(1) De 74 canons & de 620 hommes d'équipage.

M. de Vaudreuil le commandoit & avoit d'abord été en ſuſpens de ce qu'il devoit faire dans une conjoncture auſſi délicate. Falloit-il ſuivre la flotte marchande pour la protéger juſqu'à ſa deſtination, ou ſe poſter auprès de ſon général pour le défendre juſqu'à l'extrémité ? ce dernier parti, quoique le plus périlleux, mais inſpiré par l'honneur & dicté par le devoir, fut celui qu'il embraſſa avec un courage digne de ſon nom. Il revire de bord, vient à toutes voiles au ſecours du *Tonnant* & ſe met dans ſes eaux, en faiſant feu des deux bords ſur les vaiſſeaux Anglois, au milieu deſquels il eſt obligé de paſſer. MM. Duguay & d'Amblimont(1) tentent de l'imiter; mais voyant leurs bâtimens bien-

(1) Commandant l'un le *Terrible* de 74, & l'autre le *Trident* de 64.

tôt déſemparés, ils ne peuvent ſe défendre & ſe trouvent forcés de ſe rendre. Le premier néanmoins ne baiſſa ſon pavillon qu'à l'entrée de la nuit, où les ennemis recommencerent à canonner avec une nouvelle vivacité le commandant François & ſon généreux défenſeur. Auſſi étonnés de la maniere fiere de celui-ci, que fatigués d'un combat meurtrier, ils avoient donné à l'un & à l'autre le temps de reſpirer & avoient même paru un inſtant les abandonner.

Ce dernier effort ne réuſſit pas mieux à l'amiral Hawke que les premiers; cinq de ſes vaiſſeaux, après un engagement de plus d'une heure, ſe retirerent encore avec perte & de nouveaux dommages. M. de l'Etenduere profita de leur retraite pour faire fauſſe route & ſe dérober pendant la nuit à ſes ennemis. Il ne les craignoit pas; mais ſon

équipage ayant combattu toute la journée, ſans prendre aucune ſubſiſtance, avoit beſoin de repos; le nombre de ſes morts & de ſes bleſſés étoit peu conſidérable. L'état du corps de ſon navire l'inquiétoit moins que le délabrement de toutes ſes manœuvres (1); ce qui l'obligea à ſe faire prendre à la remorque par l'*Intrépide*. Quoiqu'il parvint à ſe ragréer, il voulut

(1) » Nous avons dans le corps » du vaiſſeau 145 coups de canon » & 18 à la flottaiſon, dont il n'y » a eu qu'un ſeul qui ait à peine per- » cé, ce qui prouve l'avantage qu'il y » a d'avoir des vaiſſeaux comme celui- » ci. Toutes nos voiles ſont en lam- » beaux; tous nos grands haubans cou- » pés; tous ceux du mât de miſaine, » notre grand étai coupés en pluſieurs » endroits; nos mâts & vergues per- » cés de pluſieurs coups de canon, » & ſur-tout par des boulets qui dé- » grayent plus un vaiſſeau que les

cependant que celui-ci le menât de cette maniere & comme en triomphe dans la rade de Breſt. Un pareil ordre honore infiniment ce général. C'étoit un rayon de plus à ſa gloire que la jalouſie ſeule auroit pu ternir. Telle fut l'iſſue d'un combat dont les détails nous ont paru dignes d'être tranſmis à la poſtérité. Si les François y perdirent, à cauſe de la grande infériorité de leurs forces, pluſieurs

» ronds. Nous avons tiré 1800 coups » de canon de tout calibre, & nous » pouvons en avoir eſſuyé 4 ou 5000, » ſans compter les mitrailles. Il nous » a été tué pendant le combat 25 hommes & 37 de bleſſés, & le tout par » les boulets qui enfiloient les ſabords » ouverts; car ailleurs le canon ne » pouvoit pas percer. On ne peut guere » voir de vaiſſeau ſi fort de bois, ſi ſpacieux & mieux établi pour le combat. *Rel. Cit.*

vaiſſeaux de ligne, au moins ils y retirerent de leur valeur, un grand avantage, celui de ſauver toute leur flotte marchande.

Dans les Indes, la fortune ſembloit vouloir conſoler les François des revers qu'elle leur faiſoit éprouver en Europe. Elle ſe ſervoit pour cela de la Bourdonnais, homme d'une activité d'eſprit peu commune, d'un génie fécond en reſſources, capable de former de vaſtes entrepriſes, d'en dicter les plans, de les exécuter & d'en diriger tous les détails avec une égale facilité, infatigable dans les préparatifs, intrépide dans l'action, prévoyant ou ſurmontant toutes les difficultés, auſſi propre à établir une colonie, à fonder une ville, à créer des arſenaux, qu'en état d'aſſiéger une place, de commander une armée & de faire manœuvrer une flotte. Ses connoiſ-

ſances dans tous les arts le mettoient à même de conſtruire un vaiſſeau depuis la quille & de l'équiper, s'il s'y étoit trouvé obligé. „ Par „ ſa ſcience dans la navigation, „ il pouvoit le conduire, dit un „ écrivain Anglois, dans toutes „ les parties du globe ; & par ſon „ courage il l'auroit défendu contre toute force égale. S'il avoit „ vécu, continue cet hiſtorien „ impartial, juſqu'au temps des „ diſgraces de ſa nation ſur la mer, „ il eſt vraiſemblable que ſon habileté l'auroit élevé aux premiers commandemens dans la „ marine Françoiſe (1) ". Ajoutons : il en auroit certainement ſoutenu la gloire, peut-être réparé ou prévenu les déſaſtres.

---

(1) *Hiſt.* des guerres de l'Inde *Tr. Fr.* tom. I, p. 141.

A peine eſt-il informé de la déclaration de guerre, qu'il envoie à la cour des projets, dont l'exécution auroit ruiné infailliblement le commerce & les établiſſemens des Anglois aux Indes, ſi l'eſpérance chimérique d'une neutralité dans cette partie du monde n'avoit empêché le miniſtere de les ſuivre; mais bientôt détrompé, il envoie des ordres pour agir offenſivement & promet des ſecours. Après s'être long-temps fait attendre, ils arrivent enfin; c'étoit un ſeul vaiſſeau de ligne & quelques bâtimens marchands. La Bourdonnais entreprend d'en former une eſcadre. Il n'a point de matelots; il compoſe ſes équipages, ou il en augmente le nombre avec des noirs. Il manque de canons; il prend ceux deſtinés à la défenſe de l'iſle de France. Il n'a point de vivres; il va en chercher à Mada-

gaſcar. Dans cette traverſée, aſſaillis d'une violente tempête, ſes vaiſſeaux ſont tous déſemparés, pluſieurs démâtés, un fait naufrage & celui qu'il monte eſt ſur le point d'être englouti dans les ondes. Rien ne l'étonne, rien ne l'embarraſſe. Arrivé dans la baie d'Antongil, il mouille près de l'iſle Marotte, dont les bords ſont eſcarpés. Auſſitôt il choiſit le ſeul endroit propre à un quai : des atteliers s'élevent pour y travailler aux mâtures qu'il tire du ſein des terres, à travers les marais & les fondrieres, où il pratique des chauſſées. Il rend même une riviere navigable pour faciliter les tranſports. Une corderie eſt établie & en dédoublant ſes cables il ſe procure des agrès. Il raſſemble tous les vieux fers, ceux du leſt, il conſtruit des forges, dreſſe des ouvriers, & les cercles de ſes mâts

ſont façonnés. Tout cela fut exécuté, malgré des pluies continuelles, une épidémie, la nonchalance, ou la mauvaiſe volonté de quelques officiers, avec tant de diligence & un travail ſi opiniâtre, qu'en quarante-huit jours ſon eſcadre, compoſée de neuf bâtimens, put tenir la mer.

Celle des Anglois, aux ordres du capitaine Peyton, étoit inférieure en nombre de voiles, mais bien ſupérieure par le calibre de ſes canons, d'ailleurs mieux approviſionnée & bien équipée. Les vaiſſeaux plus légers & plus faciles à manœuvrer joignoient à tous ces avantages celui du vent, lorſqu'ils rencontrerent M. de la Bourdonnais à la hauteur de Négapatan. Cependant ils ne s'approchoient de lui qu'avec circonſpection & ne commencerent le combat qu'à quatre heures du ſoir,

afin, s'il ne leur étoit pas avantageux, de pouvoir se dérober aux coups de leurs ennemis, à la faveur des ténebres : c'est ce qui arriva, après une canonnade très-vive de part & d'autre. Quoique Peyton eût assisté à plusieurs actions, il avoua qu'il n'en avoit jamais vu une aussi chaude. Autant les François furent d'abord empressés d'en venir à l'abordage, autant les Anglois chercherent à l'éviter, & on ne put jamais les approcher qu'à portée de mitrailles. Déterminés enfin à la retraite, ils se refugierent dans la baie de Trinquemalle, où la Bourdonnais, après avoir débarqué ses malades & ses blessés à Pondichery, étoit résolu d'aller les brûler. A son approche, ils éviterent un pareil malheur par la supériorité de leur marche & laisserent le général François maître de la mer, sans

oppoſer plus d'obſtacles à l'exécution de ſes projets.

Le premier étoit de faire le ſiege de Madras, dont il s'empara, malgré la foibleſſe de ſes moyens & le petit nombre de ſes troupes. On ſait que de malheureuſes jalouſies, un contre-ordre ſecret de la cour & une horrible tempête l'empêcherent de continuer ſes conquêtes. Les Anglois ſe flatterent de mieux réuſſir & d'enlever dans une ſeule campagne tous les établiſſemens François, au-delà du Cap de Bonne-Eſpérance. En conſéquence Boſcawen parut dans ces parages avec une puiſſante flotte. Après avoir été repouſſé à l'attaque de l'iſle de France, il vint aſſiéger Pondichery qu'il ne put prendre, Dupleix l'ayant forcé de ſe retirer honteuſement & avec perte.

Les François durent ce dernier

ſuccès aux troupes que la Bourdonnais avoit laiſſées dans l'Inde & au ſecours qu'y conduiſit Bouvet, marin habile & expérimenté, déjà célebre par ſes découvertes aux terres Auſtrales. En arrivant de l'Iſle de France, il apprit qu'une eſcadre Angloiſe, fort ſupérieure à la ſienne, étoit ſur la côte de Coromandel. Auſſitôt il fit voile directement au fort Saint-David, auprès duquel les ennemis, que Griffin commandoit, étoient mouillés & retenus par le vent qui ſouffloit du côté de la mer, ou *briſe du large*. Celui-ci croyant que le commandant François vouloit engager l'action, s'y prépara; mais Bouvet mit pendant la nuit toutes ſes voiles dehors, & débarqua le lendemain (1) à Madras, les

(1) Le 11 juin 1748.

les troupes & l'argent qu'il avoit à bord de ſes vaiſſeaux. Ayant ainſi rempli l'objet de ſa miſſion, il s'en retourna tranquillement, avec la gloire d'avoir trompé, par l'habileté de ſes manœuvres, un amiral Anglois.

Les François & leurs rivaux étoient encore en armes dans l'Aſie, lorſqu'ils les quittoient en Europe, où ces derniers, malgré leur ſupériorité, n'avoient pu garantir leur commerce de bien des pertes. Les Corſaires qui ſortoient des ports de France & d'Eſpagne n'avoient ceſſé de leur en faire eſſuyer durant le cours des hoſtilités. Pluſieurs familles de négocians ſe trouverent par-là réduites à la mendicité. Le parlement recevoit tous les jours de nouvelles plaintes, ſans pouvoir en tarir la ſource. Ils étoient menacés d'une ruine totale, tandis que leurs ennemis

l'éviterent par le parti ſage qu'ils prirent de donner des eſcortes à leurs flottes marchandes. Leurs colonies furent approviſionnées & leurs manufactures travaillerent. Des négocians François firent même d'aſſez groſſes fortunes & leurs vaiſſeaux ne manquerent jamais d'aſſurance.

Comme la guerre de terre duroit depuis long-temps, la France s'épuiſoit à la ſoutenir. La paix étoit donc pour elle néceſſaire, mais il ne falloit pas en précipiter trop la concluſion. L'influence d'une maîtreſſe puiſſante qui la déſiroit, ſe fit ſentir en cette conjoncture délicate. On ſigna à la hâte les articles défectueux d'un traité, qui alloit devenir la baſe de l'édifice de la diſcorde. Quoique les Anglois en euſſent reçu d'abord la nouvelle avec joie, cependant bientôt des politiques du

parti de l'oppoſition, parmi leſquels on comptoit le prince de Galles lui-même, prétendirent que l'honneur & l'intérêt de la nation avoient été ſacrifiés par les négociateurs Anglois. La condition vaine & inutile que la France exigea de lui donner deux perſonnes de diſtinction en otage, juſqu'à ce que S. M. B. eût reſtitué ſes conquêtes lointaines, parut humiliante. La maniere dont ſes anciens différens avec l'Eſpagne avoient été arrangés, fut blâmée avec encore plus de raiſon. On ne les termina que quelques années après, par le traité de Buen-Retiro. Cette derniere puiſſance s'y débarraſſa enfin de *l'Aſſiento* & demeura libre de régler le commerce de ſes colonies, ſans être gênée par aucun engagement.

L'Angleterre s'apperçut alors qu'elle n'avoit retiré aucun fruit

d'une longue guerre & des dépenſes immenſes qu'elle lui avoit occaſionnées. Son commerce en étoit même plus reſſerré, & les limites de ſes poſſeſſions, loin d'être reculées, n'étoient pas ſeulement déterminées. Peut-être le miniſtere Britannique avoit-il négligé de les régler dans le dernier traité d'Aix-la-Chapelle, à deſſein prémédité; ou peut-être s'étoit-il efforcé d'en rendre quelques articles équivoques, afin de ſe ménager la faculté de les interpréter à ſon avantage dans des circonſtances plus favorables. Quoi qu'il en ſoit, des hoſtilités naquirent bientôt de cette négligence ou de cette obſcurité, entre les François & les Anglois. L'Amérique & les Indes devinrent le théâtre de leurs diſcordes, dont la cour de Londres ne chercha jamais de bonne foi à faire tarir la ſource. Les négo-

ciations furent entamées ; mais elles ne durerent que le temps qu'il lui falloit pour faire des préparatifs & pour profiter de la sécurité dans laquelle elles plongeoient le ministere de Versailles, toujours se confiant à la justice de sa cause, & toujours livré aux incertitudes de la foiblesse.

L'état dans lequel la marine de France venoit d'être réduite par les malheurs de la derniere guerre, rendoit son rétablissement fort difficile. L'on ne comptoit dans tous les ports de ce royaume que soixante-trois vaisseaux de ligne, parmi lesquels trois étoient hors de service, trois (1) venoient d'être pris, huit avoient besoin d'être

(1) Le *Lys*, l'*Alcide* & l'*Espérance*. Nous parlons ici de l'état de cette marine, tel qu'il étoit au commencement de 1755.

mis en refonte & quatre seulement étoient sur les chantiers. Pour équiper ou armer les quarante-cinq autres, dont plusieurs ne pouvoient se passer de radoub considérable, on n'avoit ni mâtures, ni agrès, ni les apparaux nécessaires, ni même de l'artillerie. La disette de bois de construction se faisoit tellement sentir, qu'on n'espéroit pas si tôt augmenter ces forces navales. D'ailleurs on étoit bien éloigné de prendre des mesures pour combattre les ennemis à armes égales. » J'ignore même, disoit » alors le maréchal de Noailles, » si l'on a un projet fixe & bien » médité. On ne pense à rien; on » désapprouve même ceux qui se » donnent la peine de penser quelque chose (1) «.

(1) *Mémoires* de Noailles, tom. VI, pag. 240.

Un ſpectacle bien différent s'offroit aux yeux des politiques, en Angleterre où ils obſervoient des plans combinés avec habileté & des forces capables de les mettre en exécution. Celles de mer, avant le commencement des hoſtilités, montoient à quatre-vingt-neuf vaiſſeaux de ligne, dont ſeize à trois ponts; à trente-deux de cinquante canons, à quatre-vingt-onze frégates, à ſoixante-ſept corvettes, galiottes à bombes, brûlots, &c. Les arſenaux regorgeoient d'approviſionnemens, & les chantiers étoient couverts de bois. Tout étoit en activité dans les ports, où les anciens bâtimens furent bientôt réparés & onze nouveaux vaiſſeaux de ligne mis en conſtruction. Pluſieurs étoient déjà ſortis pour croiſer, & d'autres s'armoient, ſans que la France penſât ſérieuſement à ſe défendre.

En parlant ici de l'état de la marine d'Angleterre, nous ne pouvons nous empêcher de faire quelques observations relatives à cet objet. On a dû remarquer que le nombre des vaisseaux de ligne qui l'ont composée en différentes époques, depuis la révolution de 1688, ne s'est point élevé au-dessus de cent, excepté pendant la guerre de la succession, où cependant à peine les deux tiers tinrent, dans une même campagne, la mer. Parmi ceux-là on ne comprend pas les bâtimens de cinquante canons (1). Quoiqu'ils soient entrés quelquefois en ligne, ils sont néanmoins plus propres à l'affoiblir qu'à la fortifier. Seulement à

(1) Ne devroit-on pas les appeler ainsi que tous ceux à deux ponts, d'une force inférieure, *vaisseaux d'arriere-ligne ?*

la fin d'une action, où une flotte ennemie eſt maltraitée, leur préſence pourroit être utile; ils ſerviroient alors à remplacer quelques vaiſſeaux endommagés. Comme tout ſe décide par le canon dans les combats de mer, il devient de plus en plus néceſſaire de n'y avoir que des navires de force. Ceux du quatrieme rang, c'eſt-à-dire de 64 canons, paroiſſent déjà trop foibles. Il eſt probable que dans peu, on ne les verra plus dans les armées navales, compoſées déſormais de vaiſſeaux à trois ponts, ou de ceux du troiſieme rang, montés de 80 & de 74 pieces de canon. Tous les autres d'un rang inférieur ne ſeront employés qu'aux croiſieres, aux convois & aux corps de réſerve. Loin d'augmenter alors ſes forces navales, on ſera obligé de les diminuer; & nous doutons

qu'aucun peuple à l'avenir ſoit en état d'armer plus de cent vaiſſeaux de ligne. La rareté des bois, la diſette des matelots, & ſur-tout l'épuiſement des finances rendent de jour en jour moins facile un pareil accroiſſement de puiſſance, qu'une ſage politique regarderoit comme très-funeſte.

Quelques reſſources que puiſſe avoir une nation, il faut encore qu'elle habite une contrée favoriſée par la nature, où la ſituation, la profondeur, la ſureté & le nombre de ſes ports lui permettent d'aſpirer à l'empire des mers. L'Angleterre, la France & l'Eſpagne ſont les trois ſeuls Etats qui jouiſſent de ces avantages; en Europe les contrées ſeptentrionales de cette partie du monde, environnée de glace, un certain temps de l'année, trop reculées & dépourvues de chênes ou d'autres

bois, dont la solidité & la durée sont nécessaires à la construction, n'ayant que des mâtures & des agrès, n'obtiendront jamais, parmi les puissances maritimes, que le second rang. La Hollande même qui en a eu le premier, que les Anglois lui enleverent le siecle dernier, ne peut plus y prétendre, malgré tous les efforts que son industrie & son commerce la rendent capable de faire. Ses côtes sont investies de bancs de sable & ses ports sont très-peu profonds. Il est aussi difficile d'y aborder, qu'il est impossible d'y mettre à flot de grands navires. Ceux à trois ponts ne sauroient donc en sortir, & les plus forts du troisieme rang y être construits qu'à varangue plate; ce qui donne aux bâtimens de cette espece, un grand désavantage dans une action, celui de dériver beaucoup. Forcés

ainſi par leur poſition à ne pas ambitionner le ſceptre des mers, les Hollandois ne doivent chercher qu'à s'allier à l'une des puiſſances belligérantes, ou plutôt à demeurer tranquilles ſpectateurs de leurs différens, s'il leur eſt poſſible, comme ils le furent dans la guerre dont les préludes annoncerent à la France une iſſue bien malheureuſe.

Ses colonies attaquées de toutes parts, ſes vaiſſeaux amenés en foule dans les ports de ſes ennemis, lui découvroient aſſez leur véritable deſſein; mais rien ne pouvoit imprimer un mouvement ſalutaire au conſeil, pour lors léthargique, de Verſailles. Soit aveuglement, ſoit foibleſſe, il s'opiniâtroit à prendre le prétexte de la guerre pour la cauſe. Il s'imaginoit que l'Acadie & les rives de l'Oyo étoient l'unique objet des prétentions du

Cabinet de Saint-James, & qu'il ſeroit toujours à temps d'y ſouſcrire, quand tout eſpoir d'accommodement ſeroit évanoui. Quelle fatale illuſion? Le miniſtere Britannique cherchoit à l'entretenir pour arriver à ſon unique but, qui étoit l'anéantiſſement de la marine de la France, & la deſtruction totale de ſon commerce.

Les efforts de l'Angleterre furent proportionnés à la fin qu'elle ſe propoſoit. On vit bientôt ſortir de ſes ports pluſieurs fortes eſcadres. La premiere de onze vaiſſeaux de ligne, ſous les ordres de Boſcawen, appareilla le 22 avril 1755; la ſeconde de ſept, commandée par Holburne, le 11 mai de la même année; la troiſieme de dix-neuf, par Hawke, le 22 juillet; la quatrieme de quatre par Fankland, le 13 août; la cinquieme de vingt-deux, aux

ordres de Byng, le 14 octobre; enfin Osburne mit à la voile avec une ſixieme de treize vaiſſeaux, le 30 janvier 1756. La déclaration de guerre de la part de la France n'eſt que du 9 juin de cette derniere année. Ces dates ne ſont pas inutiles à obſerver. Elles furent autant d'époques fatales aux négocians François, dont preſque tous les bâtimens devinrent la proie de ces mêmes eſcadres, ou des eſſaims de corſaires qu'elles protégeoient avant aucune déclaration de guerre.

Il ſembloit que le nombre de ces priſes ſe multiplioit à meſure que les réclamations étoient plus fréquentes & plus juſtes. Il montoit, avant la déclaration, à trois cents bâtimens, dont cent quatre-vingt-cinq étoient richement chargés & d'un port conſidérable, & les autres de ſimples caboteurs

ou des pêcheurs de Terre-Neuve. Leur valeur totale fut estimée trente millions tournois. Victimes innocentes de la mésintelligence des deux cours, & ne connoissant aucun acte public qui leur apprît la querelle de leur Souverain, les marchands François se virent dépouillés & ruinés. Des procédés aussi inhumains trouverent jusqu'à Londres des désapprobateurs. On y condamna encore les mauvais traitemens qu'on faisoit éprouver aux matelots François (1), entassés dans les prisons

(1) » Vous louez, répondit l'auteur » du *peuple instruit* à un de ses critiques, » nos Ministres, d'avoir fait prendre, » avant la déclaration de guerre, tous » les vaisseaux François que nos armateurs ont rencontrés; vous louez, dis- » je, cette action, qui vous couvre » d'opprobre & qui vous fait passer » pour des Barbares qui ont renoncé

& auxquels on laiſſa pour unique reſſource, la plus cruelle des extrémités, celle de ſervir contre leur patrie.

Les premieres années de la guerre répondirent à ce commencement & ne furent pas moins funeſtes au commerce de France. Ses pertes montoient déjà vers la fin de 1757, à cinq cents dix navires expédiés des principaux ports pour ſes colonies, ſans compter ceux qu'on employoit tant au petit qu'au grand cabotage & aux pêches de Terre-Neuve. Les aſſurances qui avoient d'abord été

» aux ſentimens d'humanité. Quelles » raiſons peuvent-ils alléguer pour ſe » juſtifier d'avoir fait périr de faim & » de miſere les matelots François qu'ils » ont fait prendre & enfermer dans les » priſons & les cachots «? Leur nombre montoit à 7500, compris 1500 ſoldats, ou hommes de nouvelle levée.

portées à quarante-cinq & à cinquante pour cent, cesserent totalement. On crut suspendre la ruine génér le & sauver les isles Françoises d'une disette, en y admettant les neutres. Le mal empira; tout demeura dans une fatale inaction; on n'équipa plus de vaisseaux; l'industrie languit, & l'espoir même de rétablir les affaires s'évanouit. L'état de la marine royale ne permettoit plus aux flottes marchandes d'en attendre aucune protection.

Le combat de Mahon fut pour elle la seule action heureuse de la guerre. M. de Machault, contrôleur général, devenu ministre de ce corps, sembloit alors avoir donné à son département une nouvelle vie. Tout étoit en activité dans les ports de France; on arma avec une grande célérité une escadre de douze vaisseaux

ſous les ordres de M. de la Galiſſonière, laquelle, après avoir eſcorté des troupes à Minorque, en protégeoit les opérations. Byng eſt envoyé avec treize vaiſſeaux au ſecours de cette iſle, & à ſa vue il engage un combat (1), que commencent les deux avant-gardes, l'une aux ordres du commandeur de Glandevez & l'autre conduite par le contre-amiral Weſt, qui s'y diſtinguerent également. Le courage de Byng ne fut pas ſecondé par ſa diviſion. Deux vaiſſeaux Anglois quitterent la ligne; le premier (2), parce qu'il étoit totalement déſemparé, & le ſecond (3), à cauſe de ſa foibleſſe. Ce général déſeſpérant de remplir ſa miſſion, ſe vit forcé à la

(1) Le 20 mai 1756.
(2) L'*Intrépide* de 64 canons.
(3) Le *Deptfort* de 50.

retraite & fut à Gibraltar réparer ſon eſcadre. Il avoua » qu'une » grande partie étant hors de » combat, il y auroit eu de l'im- » prudence à retourner à la char- » ge ſur un ennemi qui, dès le com- » mencement de l'action, avoit été » ſupérieur, & qui n'avoit encore » rien perdu de ſes forces (1).

Nous n'entrerons pas ici dans de plus grands détails ſur ce combat, où Byng, ſuivant la dépoſition de ſes propres officiers, ne fit paroître ni crainte, ni même aucune agitation intérieure; ne chercha jamais à éviter l'ennemi, & donna ſes ordres avec une préſence d'eſprit admirable. Mais ils ne furent pas toujours bien exécutés, ſes ſignaux étant défectueux. Etoit-ce une raiſon pour le con-

(1) *Diſc.* prononcé devant ſes juges, le 18 janvier 1757.

damner à perdre la tête ? Les miniſtres étoient ſeuls coupables ; ils ne lui avoient donné ni aſſez de forces navales pour battre la flotte Françoiſe, ni aſſez de troupes pour faire lever le ſiege du fort Saint-Philippe. Ses inſtructions portoient de bloquer les vaiſſeaux de M. de la Galiſſoniere dans le port de Toulon, ou de charger une de ſes diviſions, de les pourſuivre juſque dans l'Océan, s'ils tentoient de franchir le détroit. Quelle ignorance de pareils ordres ne ſuppoſoient-ils pas ? Auſſi les auteurs ſe hâterent d'en détourner les yeux du public, en les fixant ſur le malheureux amiral. Ils trouverent des juges aſſez pervers, pour prononcer contre lui un arrêt de mort, *parce qu'il n'avoit pas fait tout ce qu'il auroit pu faire dans l'action*, enſuite pour reconnoître ſon innocence, en

implorant eux-mêmes en ſa faveur la clémence du Roi. On mit toute la dureté de la haine dans l'exécution de cette ſentence, à laquelle un ſeul officier refuſa de ſouſcrire. L'hiſtoire ne peut taire ſon nom. C'étoit l'amiral Forbes, qui déclara que » lorſqu'il s'agiſ-„ ſoit de ſigner un acte pour ré-„ pandre du ſang, un homme ne „ doit être guidé que par les mou-„ vemens de ſa propre conſcien-„ ce, & non par l'opinion des „ autres «.

Si l'on reprocha à la vigilance de M. de la Galiſſoniere d'avoir laiſſé échapper du Port-Mahon une diviſion (1) qui ſe joignit à l'eſcadre Angloiſe ; du moins on ne trouva rien qui ne méritât de

(1) Compoſée de deux vaiſſeaux de ligne & de deux frégates, aux ordres du contre-amiral Edgecumbe.

grands éloges dans sa conduite pendant l'action. Il y auroit même eu l'avantage du vent, s'il n'eût pas tout à coup changé en faveur des ennemis. Il manœuvra toujours avec l'habileté qu'on doit attendre d'un amiral expérimenté, quoiqu'il n'eût commandé auparavant d'autre flotte qu'une d'évolution. L'universalité de ses connoissances & l'étendue de ses vues s'étoient montrées avec éclat dans le gouvernement d'une colonie importante & dans des négociations difficiles. Sa patrie espéroit encore de son zele & de ses talens, de nouveaux services; mais craignant de le voir paroître à la tête des armées navales, la fortune se hâta de trancher le fil des jours (1) de ce général, dont les évé-

(1) *Roland-Michel* Barrin, Marquis de la Galissoniere, lieutenant-général

nemens firent bientôt ſentir à la France la perte irréparable.

L'heureuſe réunion des forces maritimes de ce Royaume dans le port de Louisbourg, ſauva à la vérité, l'année ſuivante, cette importante place ; mais celui qui avoit formé le plan de cette campagne, M. de Machault, fut obligé de ſe retirer dans la terre d'Arnonville. Louis XV qui l'appeloit *le miniſtre ſuivant ſon cœur*, eut la foibleſſe de le ſacrifier à l'intrigue de cour dont l'activité croît toujours à proportion de ſes ſuccès. Jamais ils n'avoient été plus grands, jamais ils ne furent plus funeſtes à un Etat. C'eſt aux pernicieux changemens que ces intri-

---

des armées navales, mourut en ſe rendant à la cour le 26 octobre 1756, âgé de près de 63 ans. Il en avoit paſſé 46 dans le ſervice de la marine.

gues ne ceſſoient de produire, que les Anglois durent toute leur proſpérité dans cette guerre. Ses commencemens avoient fort mécontenté les Anglois, & ils avoient été juſqu'à des clameurs ſéditieuſes. Enſuite ils s'étoient plu à tourner en ridicule leurs généraux, les vains projets du gouvernement, & ſes tentatives auſſi infructueuſes que mal-concertées. Les bons citoyens gémiſſoient également ſur la deſtruction des armées & ſur l'inaction des flo[illegible]. Les gens timides ou ennemis de l'adminiſtration, ne voyoient plus rien que de ſiniſtre dans les événemens publics; ils en préſageoient la ſervitude de la nation & la ruine totale de ſa marine.

Dans cette conjoncture, Pitt fut appelé pour la ſeconde fois au miniſtere. D'abord la fortune ne ſembla pas entrer dans ſes vues.

vues. L'inutile apparition de l'amiral Hawke & du général Mordaunt sur les côtes du pays d'Aunis ne fit honneur ni à ces officiers, ni à celui qui les y avoit envoyés. La capitulation de Closter-Seven fut moins honteuse que son infraction & que la maniere dont le ministere Britannique tâcha de la justifier (1). Il falloit du temps pour qu'on s'apperçût de l'influence sensible du génie de Pitt sur toutes les opérations de la guerre. Leur harmonie & la sagesse de ses mesures offrirent bientôt un contraste frappant avec la con-

(1) Il prétendit que l'armée qui avoit capitulé appartenoit à l'Electeur d'Hannover, & que cette même armée qui, contre le droit des gens & toutes les lois militaires, rentroit en activité, devoit être désormais regardée comme une armée Britannique.

duite du conseil de Versailles, qui ignoroit non-seulement l'art de former des plans, d'en combiner les différentes parties, mais encore quand il en avoit adopté quelqu'un, il ne pensoit ni à en prévoir les inconvéniens, ni à en assurer l'exécution.

Louisbourg menacé par un puissant armement, ne reçut que de foibles secours, qui devinrent funestes à la marine de France. Des vaisseaux envoyés les uns après les autres, entrerent dans le port de cette ville, au nombre de cinq, & plusieurs frégates; ils s'y laisserent prendre ou brûler, sans tenter d'en sortir (1). C'étoit le premier échec que recevoit la marine Françoise, mais il fut suivi

(1) Voyez *les Mém. sur la derniere guerre de l'Amérique Septentrionale, tom.* I. 1768. Yverdon.

de tant d'autres, qu'on ne tarda pas à l'oublier. Déſormais on parut n'armer ni conſtruire des vaiſſeaux que pour l'Angleterre. Ses eſcadres bloquoient tous les ports de ſes ennemis, & en interceptoient la communication. Aucun bâtiment n'appareilloit plus que clandeſtinement. Si quelquefois il y réuſſiſſoit, on le pourſuivoit vivement, preſque juſqu'à ſa deſtination; & s'il y rentroit, on l'attendoit de toutes parts, trop heureux quand il parvenoit, à la faveur des vents ou des brumes, à s'échapper. Les forces de la Méditerranée ne pouvoient ſe joindre à celles de l'Océan, le détroit de Gibraltar étant gardé avec ſoin. Lorſque les François voulurent le paſſer, ils y perdirent une grande partie de leur eſcadre. Ce déſaſtre leur préſagea la perte qu'eſſuya le maréchal de Conflans, &

qui mit le comble à tous leurs malheurs. Il ne nous eſt pas permis de les rapporter en détail, les événemens étant trop près de nous. La vérité captive nous impoſe un rigoureux ſilence, la poſtérité ſeule a droit de le rompre & de divulguer les cauſes de nos malheurs.

Nous ne diſſimulerons cependant pas que les ordres imprudens de la cour furent la véritable cauſe de la perte de la flotte de M. de Conflans, & du triomphe de l'amiral Hawke, qui la combattit à l'aide des vents & des écueils. Si, au lieu de ranger la côte, les vaiſſeaux du maréchal euſſent gagné le large; ſi encore, au lieu de mettre à la voile dans une ſaiſon orageuſe, ils euſſent attendu de ſortir dans un temps plus favorable, il eſt certain que l'Angleterre n'auroit pas eu tant à s'applaudir d'une victoire qui ne

lui fut disputée que par un petit nombre de combattans ; les uns avoient été dissipés par la tempête, & les autres engloutis par les vagues mutinées. Quelques bâtimens de l'arriere-garde, parmi lesquels se distingua celui de M. du Verger de Saint-André, soutinrent long-temps seuls tous les efforts des ennemis.

Les François n'ayant plus rien à attendre de la fortune, ne consultent que leur valeur. Elle ne les abandonne jamais dans l'action ; mais le n. nent d'après, le spectacle de leurs revers fait naître en eux un fatal découragement, qui gagne bientôt le ministere, quand il n'est occupé que par des hommes ordinaires. L'adversité, en brisant les ressorts de leur ame, rétrécit la sphere de leurs idées. Ils ne voient rien au-delà du moment présent, désespérent de l'avenir, & jugent par les ressources

de leur esprit, de celles de leur nation. Monsieur Berryer n'en trouvant aucune aux malheurs qui l'accabloient, crut que la marine Françoise, dont il dirigeoit mal les opérations, ne pourroit plus se relever, & fit mettre en vente tous les agrès & les approvisionnemens maritimes. Les magasins de Brest furent bientôt aussi vides que son port. „ Ah ! Si Dugay-
„ Trouin revivoit aujourd'hui,
„ disoit alors un célebre orateur
„ (1) avec une accablante vérité,
„ s'il erroit parmi nos ports &
„ nos arsenaux, quelle seroit sa
„ douleur ! François, s'écrieroit-
„ il, que sont devenus ces vais-
„ seaux que j'ai commandés, ces
„ flottes victorieuses qui domi-

(1) *M. Thomas*, éloge de Dugay-Trouin.

„ noient sur l'Océan ? Mes yeux
„ cherchent en vain : je n'apper-
„ çois que des ruines. Un triste
„ silence regne dans vos ports ".
Le peu de vaisseaux qui y restoit, se trouva livré à des armateurs particuliers. Par-là les colonies & les côtes se trouverent sans défense. Les unes ne tarderent pas à subir les lois du vainqueur, & les autres continuerent d'être insultées impunément.

Pitt qui gouvernoit toujours l'Angleterre, ministre plus habile que citoyen éclairé, moins attaché à sa patrie & à son Roi, qu'à sa gloire & à son propre crédit, homme malheureusement trop heureux & dont la postérité portera un jugement sévere pour avoir jeté sa nation dans les gouffres de l'ambition, sans en prévoir les suites funestes ; Pitt touchoit enfin au moment si désiré de voir la France

dépouillée de tous ſes établiſſemens, & privée de ſon commerce. La priſe de Quebec & la mort du brave Montcalm ne laiſſoient à cette Puiſſance aucun eſpoir de conſerver le Canada. La levée du ſiege de Madras, la mauvaiſe conduite de Lally & les combats malheureux de l'eſcadre Françoiſe, ſous les ordres de M. d'Aché, annonçoient la ruine totale de la compagnie des Indes & de ſes comptoirs. Ceux de l'Afrique avoient été facilement enlevés. La Guadaloupe s'étoit ſoumiſe; & le miniſtere Britannique ne retardoit la conquête aſſurée des autres iſles du vent, que pour faire quelques nouvelles tentatives ſur les côtes de France. La défaite de Saint-Caſt auroit dû cependant l'en dégoûter; mais Pitt ne ſe décourageoit point, il vouloit empêcher la marine Françoiſe de ſe rétablir, &

pour y parvenir, détruire les ports de Bretagne. Breſt fixoit ſur-tout ſon attention ; l'Orient n'étoit pas oublié dans ce projet, dont l'exécution devoit commencer par la priſe de Belle-Iſle, où il ſe promettoit d'élever un nouveau Gibraltar, & de porter de là le fer & le feu ſur le continent. Un miſérable transfuge avoit donné le plan de ces opérations (1), que la longue réſiſtance du Chevalier de Sainte-Croix fit manquer, la ſaiſon ſe trouvant enſuite trop avancée pour les continuer.

Ce vain projet étant ainſi avorté, la conquête de Belle-Iſle devenoit plus à charge qu'utile à l'Angleterre. Elle n'en retiroit que la honte de l'avoir entrepriſe au moment que la France lui demandoit la paix. Le miniſtere

(1) Voyez la Note XV.

Britannique avoit répondu aux premieres propoſitions avec une hauteur & un ton de deſpotiſme qui ne ſurprirent pas l'Europe. Mais quel dut être ſon étonnement, lorſque la cour de Verſailles ayant inſiſté ſur la reſtitution des priſes faites avant la guerre, il déclara que cette demande n'étoit *ni juſte ni ſoutenable, ſelon les principes inconteſtables du droit de la guerre & des nations* (1)? De toutes les immenſes poſſeſſions que la France venoit de perdre dans l'Amérique ſeptentrionale, elle ne ſe réſervoit qu'un lieu pour ſervir d'aſile à ſes pêcheurs. Après le lui avoir refuſé avec dureté, Pitt imagina de lui offrir la miſérable iſle de Saint-Pierre, en exigeant,

(1) Art. X. de la réponſe à l'*ultimatum* de la France.

non-seulement qu'on n'y éleveroit aucunes fortifications, & qu'on n'y entretiendroit aucunes troupes ; mais encore voulant qu'en vertu de cette cession, *il seroit libre à un commissaire Anglois d'y résider, & au commandant de l'escadre Britannique de la visiter le temps en temps* (1). Cela seul ne suffiroit-il pas pour dire avec raison aux ennemis de la cour de Londres, qu'elle étoit „ beaucoup „ moins affectée des véritables in- „ térêts de sa nation, de la dest- „ truction de l'humanité, qu'en- „ flée des succès qu'elle avoit eus, „ & avide de ceux qu'elle se pro- „ mettoit (2) ".

La rupture de ces négociations prouva donc que Georges III, qui venoit de monter sur le trône,

(1) Id. Art. IV.
(2) Fin du Mém. hist. de la France.

n'avoit pas des dispositions plus pacifiques que son grand-pere auquel il succédoit. Ayant conservé d'abord le même ministere, il devoit avoir les mêmes vues d'ambition. L'Espagne ne lui fournit que de nouveaux moyens de la satisfaire, en déclarant la guerre à ce prince. Les Anglois, dans une seule campagne, eurent le double avantage de s'emparer des deux plus riches colonies de ce royaume, la Havane & Manille, & en lui enlevant douze vaisseaux de ligne dans le port de cette derniere ville, de réduire sa marine presqu'au même état où se trouvoit celle de France.

Dans le cours de cette guerre, les François perdirent trente-sept vaisseaux de ligne, & cinquante-six frégates. Dix-huit de ces premiers bâtimens, & trente-sept de ces derniers, avoient été pris; les

autres s'étoient briſés ou avoient péri par les flammes. Les efforts généreux que venoient de faire pluſieurs provinces & les principaux corps de l'Etat, en donnant au roi dix-ſept vaiſſeaux de ligne, ne ſuffiſoient pas pour réparer ces pertes. D'ailleurs il falloit beaucoup de temps pour conſtruire de pareils navires (1), & le beſoin en étoit urgent. On manquoit de matelots ; la plupart étoient renfermés dans les dures priſons d'Angleterre, ou obligés de ſervir dans les armées navales.

L'Eſpagne ſe déclara donc trop

(1) Pour y avoir travaillé trop à la hâte & y avoir employé de mauvais bois, pluſieurs n'ont preſque été d'aucune utilité, tels que le *Diligent* & les *Six-Corps* de 74 canons, l'*Union* de 64, le *Bourdelois*, la *Ferme* & l'*Utile*, de 54.

tard. Si cette puiſſance avoit ſu profiter des premiers ſuccès de la France pour s'allier avec elle ; ſi toutes deux elles euſſent enſuite formé un plan commun de défenſe, des revers n'auroient pas été le fruit de leur confédération, comme ils le furent après quelques mois d'hoſtilités. Du moins en attaquant un ennemi dont les vaiſſeaux couvroient toutes les mers, & prêt à envahir les poſſeſſions Eſpagnoles de l'Amérique avec les mêmes troupes qui venoient de conquérir le Canada & la Martinique, n'étoit-il pas néceſſaire de retirer les armées Françoiſes du ſein de l'Allemagne, d'abandonner enfin un ſyſteme auſſi abſurde que deſtructif, & de ceſſer de partager ſes vues entre la terre & la mer ? Dès le commencement on avoit prévu „ qu'u-
„ ne diviſion de forces ſi funeſte

„ abſorberoit tout, & que le dé-
„ nouement ſeroit de laiſſer les
„ Anglois plus puiſſans qu'ils n'a-
„ voient jamais été, par conſé-
„ quent les maîtres du ſort de la
„ France en particulier, & de l'Eu-
„ rope en général (1)".

L'événement juſtifia cette prédiction du maréchal de Noailles; non-ſeulement les Anglois ſurent profiter de la ſituation avantageuſe de leurs affaires, mais encore ils en abuſerent, en exigeant de leurs rivaux (2) des conditions trop onéreuſes de paix. Qu'une nation faſſe ſon propre bien dans un traité, avec le moins de mal poſſible à ſon ennemi, elle établira ſa puiſſance ſur des fondemens

(1) *Lettre* du *maréchal* de Noailles à Louis XV. Voyez *ſes Mém.* tom. VI. p. 246.

(2) Voyez la Note XVI.

solides ; autrement elle en préparera, ou même elle en accélérera la ruine. Cette vérité fut méconnue de l'Angleterre dans les négociations, qu'après la retraite de Pitt, le comte de Butte entama. Ce dernier ministre en désiroit sincérement la conclusion. Il fut très-bien secondé par le Duc de Bedford, plénipotentiaire de S. M. B., qui connoissoit les vrais intérêts de sa patrie. Plutôt que de les trahir, en écoutant les conseils pernicieux d'une ambition aveugle, il sut se relâcher à propos sur des articles qui auroient entraîné nécessairement une rupture. Celui de la pêche de Terre-Neuve qu'on vouloit absolument interdire aux François, parce qu'elle alimentoit les classes de leur marine, donna seul beaucoup de peine à M. le duc de Choiseul, dont la fermeté & les talens supérieurs

triompherent de tous les obſtacles. M. le duc de Nivernois avoit déjà travaillé à Londres avec ſuccès à les vaincre, & M. le duc de Praſlin, plénipotentiaire de la France, s'étoit conduit avec autant de zele que de prudence. Par leurs efforts réunis, ils parvinrent enfin à conclure le traité, & les préliminaires en furent ſignés à Fontainebleau, le 3 novembre 1762, malgré les réclamations d'un parti puiſſant en Angleterre, qui ne vouloit mettre aucun terme à ſes prétentions. Le ſage Bedford en auroit été peut-être la victime, s'il n'avoit pas eu autant de crédit dans la chambre des communes. Quelques perſonnes ſe rappellent encore de lui avoir ouï dire que par la ceſſion de certains articles, il avoit riſqué ſa tête, tant la proſpérité de leurs armes rendoit ſes concitoyens injuſtes.

Combien de fois les ſalles du parlement n'ont-elles pas depuis retenti des plaintes injurieuſes, des ſarcaſmes indécens & des déclamations offenſantes contre les auteurs de ce même traité ?

L'Angleterre étoit-elle donc en état de continuer la guerre ? toujours la vengeance nous déguiſe notre foibleſſe, toujours la haine nous fait trop préſumer de nos forces. Si la France déploroit alors ſes pertes, la nation Britannique n'avoit-elle pas à gémir de ſes propres triomphes ? Vouloir tout envahir, lorſqu'on ne peut tout occuper ; compter ſur de nouveaux efforts, quand on manque de moyens, quel étrange aveuglement ! L'ambition ne cherche jamais à deſſiller les yeux de la politique. Ceux des Anglois devoient-ils ſe fermer ſur leurs dettes

énormes (1), & ſur l'étendue de leurs engagemens ? Mais plus l'abyme eſt profond, moins on cherche à le ſonder. La Grande-Bretagne n'avoit d'autre avantage ſur ſa rivale que la facilité des emprunts, c'eſt-à-dire, le pouvoir de ruiner pluſieurs générations pour ſatisfaire les paſſions d'une ſeule. Elle étoit bien éloignée de s'appercevoir que la durée des hoſtilités uſoit tous les reſſorts du gouvernement & qu'elle finiroit avec ſon ennemi par éprouver les mêmes maux, le poids accablant des impôts, la miſere du peuple, le luxe des riches, la corruption générale, l'aviliſſement des mœurs publiques, l'engourdiſſement du commerce & la ruine de l'agriculture.

(1) Montant à 3,330,000,000 de livres tournois, qui coûtoient un intérêt de 111,477,490 liv.

Les hommes sacrifient toujours la sûreté de l'avenir à la prospérité du présent. L'Angleterre, en humiliant trop ses ennemis dans le traité de Paris, ne faisoit que poser les armes pour les reprendre bientôt. Elle ne pensoit pas qu'en étendant trop ses possessions, le levier de sa puissance ne pourroit plus se mouvoir, ou ne tarderoit pas à être brisé par les efforts de son despotisme. Milord Chatam, ce Pitt, ennemi si implacable de la France, si opposé à la paix qu'on lui accordoit, osa dire dans ces circonstances, lisant dans l'avenir, que *la cession du Canada feroit perdre l'Amérique aux Anglois*, par conséquent une partie considérable de leur commerce & leur prépondérance maritime. Cette suite naturelle de sa prédiction lui échappa, ou peut-être voulut-il la taire. Mais ne se rappeloit-il

donc plus qu'il s'étoit souvent vanté d'*avoir pris le Canada en Allemagne*, & qu'il avoit tant insisté, dans les premieres ouvertures de paix, sur l'abandon général de cette contrée, de la part de la France. Quel changement de principes ? Ou ils étoient alors mauvais, ou sa conduite dans le ministere avoit été pernicieuse à sa patrie, ce que l'événement n'a que trop prouvé.

Jamais on n'a fait de présent plus funeste que celui que les François firent dans le traité de Paris à leurs rivaux. *Le Canada*, s'écrioit un judicieux écrivain Anglois, pendant la derniere guerre, *étoit la garde de nos colonies* (1).

(1) *Lettres du marquis de Montcalm*; faussement attribuées à ce général. Un homme de qualité d'Angleterre les composa en 1757, pendant qu'il por-

Pourquoi notre miniſtere cherche-t-il à le conquérir? N'étant plus un objet de terreur pour ſes colonies dès le moment qu'il paſſoit ſous le joug de leur métropole, elles ceſſoient de regarder les François, qui n'étoient plus leurs voiſins, comme des ennemis, & d'avoir beſoin contre eux des flottes & des armées Britanniques. S'appercevant enſuite qu'elles avoient été les inſtrumens paſſifs de la haine & de l'ambition de leurs anciens concitoyens, elles ſe ſouleverent d'autant plus aiſément, qu'on vouloit

toit les armes contre les François dans le Canada. Elles ont demeuré longtemps manuſcrites, & n'ont été publiées qu'en 1777, mais avec des altérations & des changemens. C'eſt le premier ouvrage où l'on trouve la révolution actuelle de l'Amérique, prédite d'un ton ferme & ſes cauſes clairement énoncées.

les charger arbitrairement du fardeau d'une dette contractée à leur insu, & pour les opprimer plus sûrement. Telle a été la cause d'une révolution qui sera peut-être fatale à la prépondérance maritime de la Grande-Bretagne.

En vain se dissimuleroit-elle, qu'elle doit cette même prépondérance aux progrès de ses colonies & au commerce dont elles lui ont fourni les moyens. Ils se sont multipliés à mesure qu'elles ont prospéré. A la vérité sous Cromwell & au commencement du regne de Charles II, les forces navales des Anglois égaloient au moins celles de la Hollande & de la France réunies; mais leur état peut-il être comparé à celui où elles parvinrent pendant la guerre de la succession? Ce fut alors que l'influence de l'Amérique septentrionale sur la navigation de la

Grande-Bretagne se fit sentir. Non-seulement le nombre de matelots s'étoit fort accru sur les côtes des trois royaumes, mais encore la Nouvelle-Angleterre en fournit beaucoup à la mere-patrie, pour armer ses flottes. Les colons de ce pays s'y virent réduits à équiper leurs propres navires de Negres & de Sauvages (1).

Depuis la paix d'Utrecht jusqu'à celle d'Aix-la-Chapelle, les progrès de ces colonies devinrent encore plus sensibles, & l'Angleterre en retira de grands avantages. Son commerce alimenta un plus grand nombre de matelots qu'auparavant (2), & les Américains

(1) *Dummer*, Défense des Chartres de la Nouvelle-Angleterre, publiée en 1721.

(2) Celui qu'entretenoit le commerce Anglois de toute l'Amérique, montoit,

cains la seconderent assez puissamment dans ses entrepriſes, pour faire juger de ce qu'elle auroit pu exécuter avec leur secours, quand leur population auroit augmenté. Le principal corps de troupes, employé au siege de Carthagene avoit été levé dans l'Amérique Septentrionale. Celui qui attaqua les Espagnols dans la Floride n'étoit composé que de soldats de ce continent. Enfin, Louisbourg fut pris par les milices de Boston. Cette derniere ville étoit alors très-

---

montoit, avant les troubles actuels, à 83900, suivant un écrivain Anglois. Frappé de la perte de tant de matelots, il ajoute qu'après la séparation des Colonies, » le pavillon Anglois ne » sera pas plus respecté même dans » les mers qui nous environnent, » que la banderole d'un bateau d'huî» tres «. *Réflex. impart. sur l'Amérique*, p. 37.

floriſſante. Ses habitans & ceux des côtes voiſines ſe livrerent avec ſuccès à la pêche de la morue. Les Anglois avouent qu'ils leur durent la conſervation de cette branche de commerce en Europe. Elle multiplia tellement le nombre des matelots en Amérique, que leurs colons ſe trouverent en état d'équiper beaucoup de corſaires. » A peine, écrivoit en » 1751 l'illuſtre Franklin, y a-» t-il cent ans que nous ſommes » établis ici; cependant les for-» ces réunies de nos armateurs, » pendant la derniere guerre, » étoient plus grandes, ſoit en » hommes, ſoit en artillerie, que » celles de toute la marine An-» gloiſe, du temps de la reine » Eliſabeth (1) «.

(1) *Obſervations* ſur la population de l'Amérique, §. XXII.

Perſonne n'ignore que pendant la guerre de 1756, les Anglo-Américains mirent ſur pied 25000 hommes pour ſeconder les entrepriſes de l'Angleterre. Mais on n'a pas, peut-être, aſſez fait d'attention à la quantité prodigieuſe de matelots qu'ils fournirent à ſa marine (1). Sans un pareil ſecours, auroit-elle pu à la fois armer tant de vaiſſeaux de ligne & ſoutenir ſon commerce? Le profit qu'elle retira de celui de ſes colonies, ſe montoit par an à deux millions de livres ſterlings. » Voilà «, aſſuroit le comte de Chatam dans la chambre des communes, lorſqu'on y agita la révocation du fameux

(1) On fait monter leur nombre à 35000, dans les ſeules Provinces ſeptentrionales, connues ſous la dénomination générale de Nouvelle-Angleterre.

acte du timbre, » voilà le fonds » qui nous a fait triompher pen- » dant la derniere guerre «. On doit en croire sur sa parole ce célebre ministre, qui protesta d'avoir profité des moyens que sa place lui fournissoit, pour en avoir une connoissance certaine.

A cette ressource, dont les finances d'Angleterre avoient un si pressant besoin, ajoutons ce que sa marine pouvoit retirer de l'Amérique, les mâtures, les bois de construction, le fer, le cuivre, le chanvre, le goudron, &c.; objets aussi rares en Europe qu'abondans dans les parties septentrionales du Nouveau-Monde (1).

(1) » L'Amérique, dit un politique » Anglois, nous fournit toutes nos » provisions navales, & même suffit » elle seule à notre marine natio- » nale & à notre marine marchande,

Pour s'assurer la propriété exclusive de ces matieres, le parlement en avoit défendu l'exportation. Cette loi prohibitive auroit été cependant moins funeste aux autres nations, que l'accroissement rapide des colonies Angloises, si elles eussent demeuré fidelles à leur métropole.

Possédant alors sans inquiétude une immense & fertile contrée dont la population double tous les vingt ans (1), à quel degré de puissance l'Angleterre ne se seroit-elle pas élevée? quel contre-poids de force n'auroit-il pas fallu lui opposer? l'indépendance de l'Univers ne se trouvoit-elle pas menacée? En se déclarant pour les Anglo-Américains, la France,

» &c. &c. «. *Réflex. impart. sur l'Amérique*, p. 33.

(1) Voyez la Note XVII.

après avoir rétabli sa marine (1), a donc consulté autant le salut général que sa propre sûreté. » Peuples de l'Europe, il est temps que vous abjuriez ces sentimens de jalousie qui vous ont si longtemps animés contre cette puissance : secondez ses efforts. Le sceptre des mers chancelle dans les mains de sa rivale, ne permettez pas qu'il s'y raffermisse. Le moment est arrivé où le commerce des deux hémisphères peut être libre ; ne le laissez pas échapper. Rentrez dans tous vos droits, la fortune vous y invite & vôtre intérêt l'exige".

(1) Voyez la Note XVIII.

OBSERVATIONS
SUR
L'ACTE
DE
NAVIGATION.

OB

L

NA

CE
porte
l'ame
l'oubl
natio
mens
libert
priété
reille
rien p

OBSERVATIONS
SUR
L'ACTE
DE
NAVIGATION.

CE fameux acte, s'écrie-t-on, porte l'empreinte du cœur & de l'ame de Cromwell. Il fut fondé sur l'oubli des droits & des intérêts des nations, & offre une suite de réglemens injurieux & attentatoires à la liberté publique, comme aux propriétés de tous les peuples. De pareilles déclamations offensent sans rien prouver. Donnons à nos enne-

mi le doux exemple de la modération, en examinant avec autant d'impartialité que d'attention, l'édit auquel ils doivent les progrès rapides de leur puiſſance navale. Les principaux articles ſeront l'objet de nos réflexions. Les autres ne ſervant qu'à expliquer les diſpoſitions eſſentielles de ce bill & à en aſſurer l'exécution, nous croyons qu'il eſt inutile de nous y arrêter.

ARTICLE I.

A commencer du premier jour de décembre mil ſix cent ſoixante, il ne ſera apporté ni emporté aucunes denrées, ni marchandiſes dans toutes les colonies appartenantes ou qui appartiendront à Sa Majeſté ou à ſes ſucceſſeurs, en Aſie, Afrique & Amérique, que dans ſes vaiſſeaux bâtis en pays de la domi-

nation d'Angleterre, ou qui appartiendront véritablement & réellement aux ſujets de Sa Majeſté; & des unes & des autres, le maître & les trois quarts des matelots au moins ſeront Anglois. Les contrevenans ſeront punis par la ſaiſie & confiſcation de leurs vaiſſeaux & marchandiſes, &c. (1).

* * *

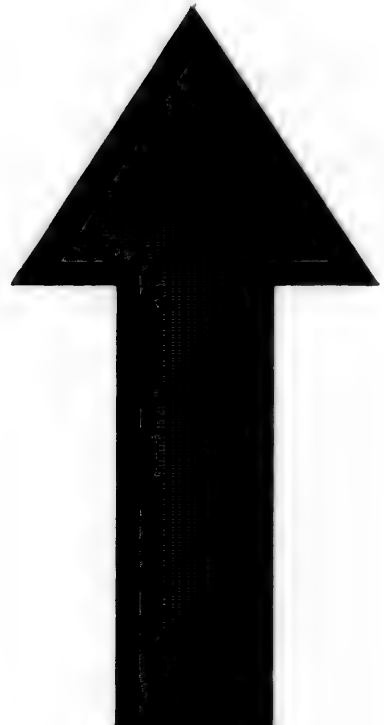
L'EXEMPLE de cette interdiction générale avoit été donné au monde

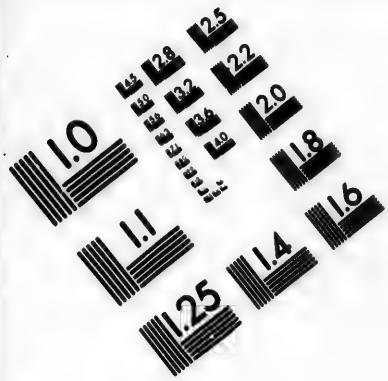
(1) Nous nous ſervons ici de la traduction que fit au commencement de ce ſiecle l'Abbé Dubos, de cet acte, qu'il appelle avec raiſon *le Palladium* ou le *Dieu tutelaire de la marine d'Angleterre.* Ce judicieux politique remarque encore, que ce même édit contient la ſubſtance de pluſieurs autres, qui avoient été paſſés du temps de Cromwell.

entier par les Eſpagnols. On ſait juſqu'à quel point ils ont pouſſé la jalouſie par rapport au commerce excluſif de leurs colonies. Les Hollandois & les Portugais n'admettoient auſſi aucune nation à partager avec eux les richeſſes de leurs établiſſemens. L'Angleterre ne faiſoit donc dans l'acte de navigation, qu'imiter les autres puiſſances commerçantes. Ce n'eſt point ici le lieu d'examiner les déſavantages ou l'utilité de ce ſyſteme prohibitif. Il ſuffira d'obſerver que ſi les Anglois avoient laiſſé l'exportation & l'importation de leurs poſſeſſions, libres & ſans entraves, tandis que ni l'une ni l'autre n'étoient permiſes par leurs voiſins ou leurs rivaux, ils auroient eu à craindre que ceux-ci ne ſe fuſſent bientôt enrichis à leurs dépens & n'euſſent recueilli ſans peine le fruit de leurs labeurs. Sans

ceſſe épuiſée par de nouvelles émigrations, la Grande-Bretagne eût alors vu diminuer chaque jour ſa population, ſans pouvoir en réparer les pertes par ſon propre commerce.

Mais, pour enrichir une partie d'une grande nation, peut-on appauvrir l'autre partie & la tenir dans la ſervitude, empêcher cette derniere de faire, des productions de ſon ſol, l'uſage auquel elles ſont propres, & d'employer ſon bien ou ſon induſtrie de la maniere qui lui eſt la plus avantageuſe, n'eſt-ce pas une infraction du pacte ſocial, & une violation manifeſte des droits les plus ſacrés de l'humanité ? Des engagemens tacites, réciproques, fondés ſur des beſoins, conſacrés par le temps, peuvent ſeuls juſtifier un procédé qui paroît auſſi illégal qu'odieux. Dans ſon origine, une colonie eſt un en-





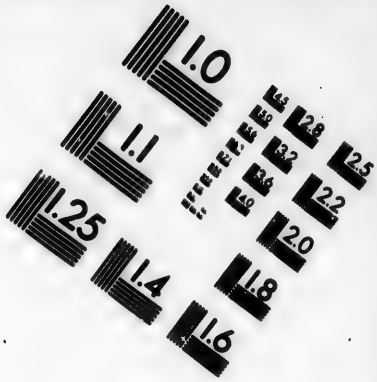
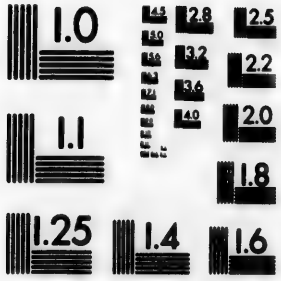
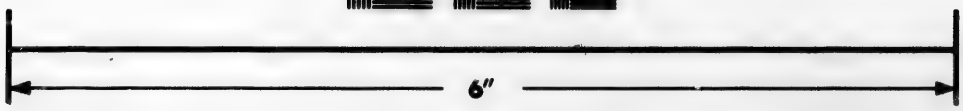
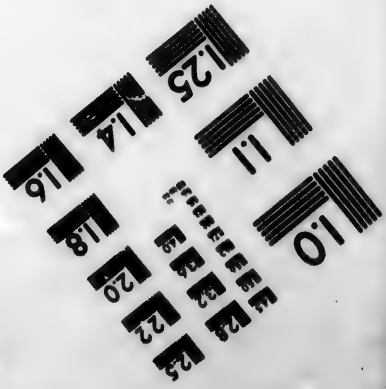


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

fant qui, après avoir acheté par ſa ſoumiſſion les ſoins de ſa mere-patrie, s'engage enſuite à lui donner ſes denrées & à ne recevoir que d'elle ſa ſubſiſtance & ſes beſoins. Cette condition eſt plus ou moins dure, plus ou moins permanente, ſuivant la nature du terrain où les colons ſe ſont tranſportés. Par exemple, dans les iſles de l'Amérique, qui ne produiſent aucune des choſes de premiere néceſſité, l'engagement que la métropole contracte envers leurs habitans, de leur fournir ſes bleds, ſes vins, ſes draps, &c., en échange de leur ſucre, de leur café, de leur indigo, &c. eſt auſſi juſte que durable, pourvu qu'elle n'en abuſe jamais par des monopoles ou des prix exceſſifs. Il n'en eſt pas de même des établiſſemens du continent de l'Amérique ſeptentrionale, où la nature n'a laiſſé à ſes cultivateurs, rien

à envier des productions de l'ancien monde. Lorsque les liens de ces derniers tendoient tous les jours à se dissoudre par les progrès de leur population, ils ne pouvoient donc être resserrés ou maintenus que par l'abrogation successive des réglemens prohibitifs, suivant les circonstances. Peut-être l'Angleterre auroit alors été dédommagée de ce sacrifice inévitable par le fruit des liaisons étroites, dont l'adoucissement de l'acte de navigation auroit été la premiere & la principale cause.

Cette conduite n'a point été celle du ministere Britannique. Son administration, d'abord généreuse, envers ses colonies, est devenue dans la suite oppressive. Ses colons ayant été menacés du fardeau des impôts, se sont malheureusement apperçus que l'acte de navigation (1), &

(1) Sa promulgation souleva la Ca-

toutes les lois prohibitives qui l'ont ſuivi, n'étoient que les triſtes effets d'une ſervitude réelle. Un politique Anglois les conſidere ſeulement comme en étant la livrée » dont „ nous les marquons, ajoute-t-il, „ inconſidérément ſans autre mo„ tif que la jalouſie aveugle de nos „ marchands & de nos fabricans. „ Lorſque ces colonies ſeront plus „ avancées, ces lois ou régle„ mens pourront devenir réelle„ ment tyranniques & inſuppor„ tables «. Si M. Smith eût écrit quelques années auparavant, on auroit pris ſes paroles pour des

---

roline, la Virginie & le Maryland; [illegible] leur méſintelligence empêcha l'effet d'une confédération projetée pour défendre la liberté du commerce de leur tabac. Elles étoient d'ailleurs trop foibles alors pour ſoutenir une pareille démarche.

prophéties. Elles ne ſont plus aujourd'hui qu'un aveu remarquable, une réflexion auſſi judicieuſe qu'impartiale.

ART. II.

Il eſt encore ordonné qu'aucune perſonne née hors des états de Sa Majeſté, qui ne ſera pas naturaliſée, ne pourra exercer, après le premier jour de février de 1661, aucun commerce pour lui ou les autres, dans leſdites colonies, ſous les peines ci-deſſus mentionnées, &c.

* * *

EN défendant aux perſonnes qui n'étoient pas naturaliſées de faire le commerce de ſes colonies, le parlement vouloit prévenir les tranſ-

greſſions de l'acte de navigation. Mais il n'empêchoit pas ſes colons, quoiqu'étrangers, de trafiquer avec les habitans de la Grande-Bretagne. Une pareille défenſe auroit été le plus grand obſtacle à la population de l'Amérique ſeptentrionale, qui a reçu dans ſon ſein un ſi grand nombre d'émigrans de toutes les nations, François, Allemands, Suédois, Danois.

Le gouvernement François, en adoptant cet article, l'a étendu en termes qui ne permettent pas de l'interpréter de la même maniere. A la vérité il permet aux étrangers de *faire valoir des terres & habitations* dans les Antilles, *& d'y faire commerce des denrées qui proviendront de leurs terres; mais il leur défend, ſous peine de banniſſement perpétuel*, quoique naturaliſés, *d'y être mar-*

chands, courtiers & agens d'affaires de commerce (1). Cette loi est trop rigoureuse pour être exécutée; aussi doutons-nous qu'elle l'ait jamais été. Malheureusement elle peut servir de prétexte à bien des vexations: ce qu'un législateur sage est obligé de prévenir. Tout réglement doit être mis en vigueur ou abrogé formellement.

ART. III.

Aucunes marchandises du crû de l'Asie & de l'Amérique ne pourront être apportées en aucuns pays & terres de l'obéissance de Sa Majesté, que dans les vaisseaux tels que ci-

(1) *Lettres Pat.* de 1727, art. VI.

deſſus, ſous peine de ſaiſie & de confiſcation contre les contrevenans.

* * *

ART. IV.

Les marchandiſes & denrées d'Europe ne pourront être apportées en Angleterre par d'autres vaiſſeaux que par ceux qui ſortiront des ports des pays où ſe fabriquent les marchandiſes & croiſſent les denrées, ſous les peines ci-deſſus exprimées.

* * *

Le premier de ces deux articles eſt une ſuite néceſſaire des précédens & une conſéquence naturelle du ſyſteme que l'Angleterre adoptoit par rapport au commerce de ſes colonies, qu'elle ſe réſervoit excluſivement. Le ſecond n'a d'abord été fait que pour em-

pêcher les Hollandois d'être les facteurs de ce royaume, comme ils l'étoient alors de tout l'Univers. Malheureuſement il tend à en iſoler les nations & à diminuer les relations entr'elles. Les Anglois n'ont pas cependant retiré tout ce qu'ils s'étoient promis de ce dernier article. Ils ont par-là perdu chez eux la concurrence dans les marchés, & chez les autres l'avantage du change. Sans cette prohibition, les productions de leur ſol & les ouvrages de leurs manufactures ſe vendroient plus cher au dehors, les marchandiſes étrangeres ſe donneroient au dedans à meilleur compte. Le bénéfice du fret ne peut les dédommager des pertes qu'ils font par ce réglement, ſur les ventes & les achats.

Une loi prohibitive trop étendue & trop rigoureuſe ne ſauroit

long-temps être mise en exécution, sans qu'on soit obligé d'y déroger. C'est ce qui est arrivé à l'acte de navigation sur plusieurs articles. Les inconvéniens de celui dont nous venons de parler font aisément sentir qu'il avoit besoin de nombreuses exceptions. L'Angleterre en a admis quelques-unes. L'argent peut être importé dans ce royaume, ainsi que la cochenille sur les vaisseaux des étrangers. On leur a encore permis d'y faire le commerce d'exportation & d'importation du Nord, réservé auparavant aux seuls Anglois, à condition toutefois de partir des ports respectifs.

ART. V.

Le poisson de toute espece, &

même les huiles & fanons de baleine, qui n'auront pas été péchés par des vaisseaux Anglois, & seront apportés en Angleterre, payeront la douane étrangere double.

* * *

Cette entrave ne parut pas suffisante à Charles II pour s'assurer de l'avantage des pêches ; il défendit quelque temps après l'importation de tout poisson pêché par des étrangers. Georges I excepta de cette dure prohibition le stockfisch, l'anchois, l'esturgeon & quelques autres. On a depuis employé des moyens plus efficaces pour augmenter cette branche précieuse de commerce. Des gratifications ont été accordées, une de 30 schellings par tonneau, pour les bâtimens employés à la pêche du hareng, & une de deux livres

ſterlings pour les navires, dont le port excede 200 tonneaux, allant à celle de la baleine dans les parages du Grœnland.

On a plus fait encore pour multiplier les pêcheurs; on a dérogé au principal article de l'acte de navigation, en accordant aux colonies de l'Amérique ſeptentrionale la liberté illimitée des pêches & d'en exporter le produit dans toutes les parties de l'Europe, ſituées au-delà du Cap Finiſterre. Une pareille permiſſion a eu tout l'effet que l'on devoit en attendre: le nombre des vaiſſeaux Américains a toujours été depuis en croiſſant; & la pêche de la Nouvelle-Angleterre étoit, avant cette guerre, une des plus conſidérables du monde. A cette même époque, celle de la baleine qui juſqu'alors avoit langui, en Angleterre, devenoit floriſſante dans ſes colonies,

&

& commençoit à occuper beaucoup de bâtimens. Ce changement étoit dû à la ſageſſe des réglemens du parlement. Ils obligeoient les navires des Anglo-Américains qui alloient à cette derniere pêche, 1.° à n'être conſtruits que depuis deux ans; 2.° à partir avant le 1.er de mai, & à ne pas quitter le détroit de Davis ou les côtes du Groenland, avant le 20 août. Nous l'avouerons ſans peine, aucun peuple n'a ſi bien entendu la légiſlation maritime que les Anglois. Elle tend toujours chez eux à multiplier le nombre des matelots & à en aſſurer la ſubſiſtance. L'article ſuivant en eſt encore une preuve convaincante.

ART. VI.

Il eſt défendu à tous vaiſſeaux qui ne ſeront pas Anglois, & conformes aux regles ci-deſſus exprimées, de charger quoi que ce ſoit dans un port d'Irlande ou d'Angleterre, pour le porter en aucun autre endroit des Etats de Sa Majeſté, le commerce appelé de port en port n'étant permis qu'aux ſeuls vaiſſeaux Anglois, & ce ſous les mêmes peines de ſaiſie & de confiſcation.

* * *

APRÈS les grandes pêches, le commerce de port à port, ou le cabotage, eſt la meilleure pépiniere des gens de mer; il a même un grand avantage ſur tous les autres, en ce qu'il détruit beaucoup moins cette eſpece d'hommes ſi précieuſe, &

qu'il en favoriſe plus la population. On a encore remarqué que ceux qui veulent en embraſſer la profeſſion, choiſiſſent, pour faire leur premiere tentative, l'occaſion d'un voyage qui ne les éloigne pas long-temps de leur pays. Plus ces occaſions reviennent ſouvent, plus elles engagent les jeunes gens à eſſayer le métier de la mer, enſuite à s'y adonner.

La néceſſité de favoriſer & d'entretenir par toute ſorte de moyens le cabotage, en Angleterre, ne peut échapper à des yeux attentifs. La forme irréguliere de cette iſle prolongée du Sud au Nord & où la nature s'eſt plu à creuſer pluſieurs golfes & une infinité de baies, d'anſes, de ports; ſa poſition relative aux iſles circonvoiſines, enfin la difficulté de ſes communications intérieures, rendent celles qu'offre la mer auſſi

fréquentes qu'indiſpenſables. Sans le ſecours de ces dernieres, comment les parties éloignées de l'Ecoſſe pourroient-elles commercer avec Londres & les provinces méridionales ? Ce ne ſeroit du moins qu'avec beaucoup de peine & à grands frais. Ecoutons ſur ce ſujet M. Smith : „ Un grand chariot „ conduit par deux hommes & „ tiré par huit chevaux, dit ce „ judicieux écrivain, mit environ „ ſix ſemaines à porter de Lon„ dres à Edimbourg, & à rap„ porter d'Edimbourg à Londres, „ le poids d'environ quatre ton„ neaux de marchandiſes ; un vaiſ„ ſeau monté par ſix ou huit hom„ mes, & faiſant voile entre les „ ports de Londres & de Leith, „ porte & rapporte ſouvent dans „ le même eſpace de temps des „ marchandiſes du poids de deux „ cents tonneaux. Ainſi dans le

„ même eſpace de temps, ſix ou
„ huit hommes peuvent mener &
„ ramener par eau, d'un de ces
„ ports à l'autre, autant de mar-
„ chandiſes que cinquante grands
„ chariots conduits par cent
„ hommes & tirés par quatre
„ cents chevaux. Par conſéquent
„ les deux cents tonneaux de mar-
„ chandiſes voiturées par terre au
„ meilleur marché, de Londres à
„ Edimbourg, renchériſſent né-
„ ceſſairement du prix de la nour-
„ riture de cent hommes pendant
„ trois ſemaines, du prix de la
„ nourriture de quatre cents che-
„ vaux, & ce qui eſt preſqu'é-
„ quivalent à cet objet des frais
„ de ces quatre cents chevaux,
„ de ceux de cet attirail & des
„ cinquante chariots; au lieu que
„ la même quantité de marchandi-
„ ſes tranſportées par eau ne ren-
„ chérit que de l'entretien de ſix ou

„ huit hommes, de celui d'un
„ vaiſſeau de deux cents tonneaux,
„ & de l'évaluation du riſque ſupé-
„ rieur à courir, ou de la diffé-
„ rence de l'aſſurance du tranſ-
„ port par eau, à celle du tranſ-
„ port par terre. S'il n'y avoit
„ donc entre Londres & Leith,
„ d'autre communication que par
„ terre, on ne pourroit voiturer
„ de l'une à l'autre que des mar-
„ chandiſes dont la valeur ſeroit
„ très-conſidérable en proportion
„ de leur poids. Il n'y auroit entre
„ ces deux places qu'une très-
„ petite partie du commerce qu'el-
„ les font enſemble actuellement,
„ & par conſéquent qu'une très-
„ petite partie de l'encouragement
„ qu'elles donnent aujourd'hui mu-
„ tuellement à leur induſtrie (1) ".

(1) *De la richeſſe des Nations*, liv. I, chap. III.

A portée d'entretenir & de faciliter ces communications maritimes de la Grande-Bretagne, ou de les diminuer & de les rompre ſuivant leur intérêt, les Hollandois auroient donc été les maîtres du commerce de ce Royaume; ils auroient nourri à ſes dépens une prodigieuſe quantité de matelots, ſi l'acte de navigation n'eût pas interdit à ce peuple économe & actif, le cabotage. C'eſt pour ainſi dire ſa premiere nourrice & ſa reſſource la plus aſſurée. On peut juger du profit qu'il auroit retiré de celui des côtes d'Angleterre par le ſeul article du charbon de terre, dont le tranſport y occupe annuellement 8000 hommes & 1500 bâtimens. „ Trois „ des ports voiſins des principales „ mines de ce charbon, dit le che- „ valier Nickolls, Witheharen, „ Newcaſtle & Swanzey en Gal-

„ les, ſont devenus les magaſins
„ dont toute l'Angleterre & l'Ir-
„ lande tirent leur conſommation:
„ Newcaſtle fournit toute la côte
„ orientale juſqu'à Portſmouth;
„ Swanzey, la côte occidentale juſ-
„ qu'à Duronshire & les environs:
„ Witheharen fournit l'Irlande:
„ cette ſeule branche de commer-
„ ce n'emploie pas moins de quinze
„ cents vaiſſeaux de cent juſqu'à
„ deux cents tonneaux, entretient
„ un corps de matelots réputés
„ les plus habiles, qui dans des
„ circonſtances preſſantes, forme
„ une reſſource prompte & tou-
„ jours aſſurée. La Tamiſe ſeule
„ diſtribue les charbons qu'elle
„ reçoit, dans Londres & dans
„ neuf provinces; les autres rivie-
„ res qui vont à la mer ſervent
„ chacune à proportion de ſon
„ cours. D'autres mines plus voi-
„ ſines de Londres n'ont point

„ été ouvertes, pour ne point
„ diminuer cette branche de com-
„ merce maritime, l'école des
„ matelots & de la marine An-
„ gloiſe, qui eſt le vrai boule-
„ vart & la gloire de la nation:
„ des richeſſes ſi multipliées ont
„ mérité à ces mines le nom des
„ *Indes noires* (1). Le chevalier Nickolls rapporte encore dans une note, qu'en joignant à cet article ceux des autres tranſports, on trouve par un calcul *modéré* plus de 100000 matelots, que le commerce de l'Angleterre ſeule de port à port emploie. Le canal projeté pour joindre le Severn à la Tamiſe rendroit peut-être cet objet de

(1) *Remarques* ſur les avantages & les déſavantages de la France & de la Grande-Bretagne par rapport au commerce, &c. *Tr. Fr.* p. 337, 338, 339, traduction de M. Plumard de Dangeul.

conſommation & pluſieurs autres moins chers, mais ils occuperoient alors moins de bras, & on y perdroit beaucoup de matelots.

Loin de blâmer cet article concernant le cabotage & de le regarder comme injuſte, nous ne ſaurions trop y applaudir. C'eſt aux ſujets de chaque Etat que doit naturellement appartenir tout le profit d'une navigation deſtinée à entretenir une correſpondance journaliere entre ſes provinces maritimes & à tirer de l'une ce qui manque à l'autre. Duſſions nous n'être pas approuvés par quelques politiques modernes, partiſans outrés d'une liberté générale & indéfinie, nous oſons dire que toute nation qui n'adoptera point le ſyſtême de l'Angleterre, relativement au commerce de tranſport, ſe trouvera bientôt dépourvue de matelots & rendra ſes côtes déſertes. Ce qui ſeroit

infailliblement arrivé à la France, si les Hollandois eussent continué d'en faire le cabotage, comme ils l'avoient tenté avec succès durant la derniere guerre, où ils surent profiter de ses malheurs, & jouir sans réserve de leurs trop grands privileges (1).

Cette espece de commerce est d'autant plus avantageux sur les côtes de ce dernier royaume, qu'elles peuvent être fréquentées dans toutes les saisons de l'année, au lieu que dans les pays du Nord, en Angleterre, en Hollande même, la navigation se trouve interrompue, la plus grande partie de l'hiver. Les glaces assaillent alors

(1) Ils leur furent accordés par le traité de commerce signé à Nimegue le 10 août 1678. Le XIII.e article est un des plus nuisibles aux classes de la marine de France.

les vaiſſeaux, les découſent par leurs chocs, ou les ouvrent par leurs rencontres violentes & inopinées. La France eſt moins ſujette que la Hollande à des inondations ſubites, & il arrive moins de naufrages ſur ſes côtes que ſur celles d'Angleterre. Il ne manque à ce premier Etat qu'un plus grand nombre de ports. Un écrivain Anglois oſoit aſſurer dans le dernier ſiecle que ce défaut empêcheroit toujours la France d'être auſſi puiſſante par mer que la Grande-Bretagne, ou que les Provinces-Unies en particulier (1). Seroit-il donc impoſſible aux François d'en creuſer & de ſurmonter les obſtacles qui s'oppoſent à remonter pluſieurs rivieres de leur pays ? Quelques années de paix & des travaux bien

(1) *Petty*, Arithm. Polit. chap. III.

dirigés ſuffiroient pour exécuter de pareilles entrepriſes, & de ſages réglemens pour en retirer tout le fruit qu'on doit s'en promettre.

ART. VII.

Tous les vaiſſeaux qui jouiront de toutes les diminutions faites ou à faire ſur les droits de la douane, ſeront les vaiſſeaux bâtis en Angleterre, ou ceux qui étant de conſtruction étrangere, appartiendront aux Anglois; les uns & les autres ayant au moins le maître & les trois quarts de l'équipage Anglois, &c.

* * *

L'ART de conſtruire les vaiſſeaux marchands avec autant de ſolidité que d'économie, a appar-

tenu preſque de tout temps aux Hollandois. L'activité de la main-d'œuvre eſt chez eux ſi prodigieuſe pour ces ſortes de conſtructions, qu'ils diſent ordinairement qu'à Sardam, leur principal chantier, on pourroit livrer un bâtiment conſidérable par jour, ſi on vouloit donner aux négocians de ce bourg trois mois d'avance. A la vérité la jalouſie nuit ſouvent, mais elle nous éclaire quelquefois ſur nos intérêts. Les Anglois ne ſe contenterent pas d'envier à la Hollande ſes riches chantiers, ils chercherent auſſi à en élever dans leur propre pays. L'acte de navigation les y obligea, ſoit en exemptant, comme nous venons de le voir, les vaiſſeaux bâtis dans leurs ports, des droits dont les étrangers étoient chargés; ſoit en exigeant beaucoup de formalités,

que nous ne croyons pas devoir rapporter (1), pour conſtater l'achat des navires que les peuples voiſins pouvoient avoir fournis aux ſujets de la Grande-Bretagne. Ces entraves n'ont pas été infructueuſes ; les habitans de Shorcham, d'Ipſwich, d'Yarmouth, d'Hull, de Whitby & de Newcaſtle font actuellement conſtruire la plus grande partie des bâtimens marchands dont ſe ſervent les Anglois ; ils n'étoient même pas chers avant la guerre préſente, à cauſe de la concurrence des colonies de l'Amérique ſeptentrionale, où la cherté de la main-d'œuvre (2) étoit compenſée par

(1) Voyez encore *les Stat. de Guillaume III*, ann. VII & VIII, chap. XXII, &c.

(2) A New-Yorck, avant la révolution actuelle, les charpentiers de vaiſ-

le vil prix des bois (1). Quoique leur qualité n'ait pas été juſqu'à préſent fort bonne & que les vaiſſeaux qui en ont été conſtruits, ne ſoient pas de longue durée, il eſt cependant certain que leur nombre a fait diminuer beaucoup, en Angleterre, le prix du fret; ce qui eſt regardé avec raiſon comme une des principales cauſes des progrès du commerce de ce royaume.

Avant l'acte de navigation, les peuples commerçans, ou à portée de le devenir, avoient déjà ſenti combien il leur importoit de ſe ſouſtraire à la néceſſité de fréter des bâtimens étrangers. Henri II

ſeaux gagnoient par jour, ſix ſols ſix deniers ſterlings, compris la valeur d'une pinte de rum, c'eſt-à-dire, ſept livres ſeize ſols tournois.

(1) L'importation en fut encouragée

l'avoit défendu aux François, ſous peine de confiſcation des vaiſſeaux & des marchandiſes (1). Charles IX renouvela cette défenſe, & ordonna même qu'on ne pourroit enlever aucune denrée ni marchandiſe de France qu'avec des navires appartenans à ſes ſujets, excepté le ſel, dont l'exportation fut déclarée libre (2). Mais ces lois prohibitives ne pouvoient alors être miſes en exécution, & loin d'être utiles, elles devenoient nuiſibles à un royaume dont le commerce étoit à naître, & que de ſanglantes diſcordes alloient précipiter vers ſa ruine.

Lorſque l'Angleterre n'avoit

---

par des gratifications. *Stat. de Georges II*, an. II, chap. XXXV.

(1) *Déclaration* du 8 février 1555.

(2) *Déclaration* du 8 février 1567.

qu'un petit nombre de bâtimens, la défenſe de n'y employer qu'un quart de matelots étrangers étoit ſage, les nationaux devant être préférés à ceux-ci ; mais depuis, l'extenſion de ſon commerce étant ſenſible, elle exigeoit pour le ſoutenir qu'on abrogeât cet article de la loi. Il falloit alors attirer dans ſon ſein des étrangers qui, étant aſſurés d'y gagner leur vie, ne pouvoient manquer tôt ou tard de s'y fixer & d'en accroître la population. C'eſt pour cette raiſon que dans la XIII.e année de Georges II, le parlement déclara que les trois quarts de l'équipage, ſoit des bâtimens marchands, ſoit des vaiſſeaux de guerre, pourroient être à l'avenir compoſés d'étrangers (1), auxquels il accorda même le

(1) Dans la IV.e & V.e année de

droit de naturalité, après deux ans de ſervice. Pendant tout le cours de la derniere guerre, l'Angleterre a reſſenti les heureux effets de ce réglement, ſans lequel elle n'auroit pu ni armer ſes eſcadres, ni continuer ſon commerce.

ART. VIII (1).

Il ſera permis aux vaiſſeaux Anglois de charger en Eſpagne les marchandiſes des Canaries & autres

---

Guillaume & de Marie, on avoit déjà accordé cette permiſſion aux pêcheurs de la baleine.

(1) Cet article devoit être le XIII.e; mais ayant retranché les cinq précédens, parce qu'ils n'offrent que des diſpoſitions analogues à celles dont

colonies d'Eſpagne, & en Portugal celles des Açores & autres colonies de Portugal.

* * *

ON s'apperçoit ſans peine dans cet article, des vues que l'Angleterre avoit déjà ſur le commerce de ce dernier royaume & de ſes colonies dont elle vouloit s'attirer toutes les richeſſes. Celles d'Eſpagne enflammoient auſſi ſa concupiſcence ; mais les Hollandois avoient profité de la guerre que Cromwell avoit déclarée à cet Etat, pour y ſupplanter leurs voiſins, quoique ceux-ci fuſſent devenus leurs rivaux. Cependant ils ne pouvoient encore avoir aſſez

---

nous avons parlé, nous n'avons pas cru devoir changer le chiffre romain de celui-ci & de quelques autres qui ſuivent.

de vaiſſeaux pour commercer par eux-mêmes dans toutes les parties du monde, & l'acte de navigation ne devoit pas ſi-tôt être ſuivi à la rigueur. Trois ans après ſa promulgation, le comte d'Eſtrades aſſuroit, » qu'il n'étoit point encore exécuté, parce que les Anglois mêmes qui font, diſoit-il, le trafic du Levant, des Canaries & du Nord, trouvent plus de ménage, de bonne foi & de ſûreté de charger leurs marchandiſes ſur les vaiſſeaux Hollandois que ſur ceux de leur nation; & par cette raiſon l'on diſſimule cette infraction, parce qu'on la trouve irrémédiable (1)". L'habile négociateur ſe trompe ici; c'étoit la diſette des bâtimens, comme nous venons de l'obſerver, & le

(1) *Lettre* à M. de Colbert, du 8 novembre 1663.

manque des fonds, qui engageoient alors les négocians d'Angleterre à avoir recours aux Hollandois. D'ailleurs il n'étoit guere poſſible que la confiance qu'on avoit depuis long-temps en eux cédât tout de ſuite à l'intérêt national.

L'effet le plus ſenſible de l'acte de navigation fut à la vérité d'augmenter bientôt le nombre des bâtimens marchands; ſous le regne de Charles I, on n'en comptoit dans ces Etats que trois, du port de 300 tonneaux, tandis qu'avant la mort de Charles II, on y en trouvoit plus de quatre cents de cette force (1); mais cela ne ſuffiſoit pas encore pour ſupplanter tout de ſuite les Hollandois. Dès qu'un

(1) *Child*, Traité du commerce, pag. 68.

peuple s'eſt mis en poſſeſſion d'un commerce, il n'eſt plus facile de le lui ôter. Suivant la remarque d'un judicieux politique, „ le „ commerce eſt une riviere que „ l'on retient aiſément dans ſon lit, „ ſi l'on apporte quelque ſoin pour „ entretenir les digues qui l'y con- „ tiennent; mais il faut des ſoins „ infinis, des dépenſes immenſes & „ beaucoup de temps pour l'y faire „ rentrer, quand elle a franchi ſes „ bornes & pris un autre cours (1).

ART. IX.

Tout vaiſſeau François qui, après le vingtieme d'octobre 1660, abordera en quelque lieu d'Angleterre

(1) *Dubos*, les intérêts de l'Angleterre mal-entendus, p. 58,

& d'Irlande que ce ſoit, pour y embarquer ou débarquer des paſſagers & marchandiſes, payera aux receveurs du roi cinq ſchellings par tonneau, & le port dudit vaiſſeau ſera eſtimé par l'officier du roi. Leſdits vaiſſeaux François ne pourront ſortir du port ou havre, avant d'avoir payé ledit impôt, qui continuera tant que l'impôt de cinquante ſols par tonneau ſera levé ſur les vaiſſeaux des ſujets de Sa Majeſté, & même trois mois après qu'il aura été ſupprimé.

* * *

PAR un article précédent, il avoit été permis aux vaiſſeaux François de tranſporter des vins, des eaux-de-vie, &c., dans les Etats de S. M. B., mais en les chargeant de droits onéreux, devenus dans la ſuite ſi exceſſifs, que cette prétendue

prétendue liberté differe peu d'une prohibition réelle. Dans l'article que nous examinons, on ne craint pas de mettre des entraves insupportables, jusqu'au simple transport des passagers. C'est vouloir en quelque sorte briser les liens de la société ; malheureusement tout réglement exclusif, toute loi prohibitive, y tendent sans cesse par leur nature & leurs effets.

L'imposition de cinquante sous par tonneau, qui sert ici de prétexte à Charles II, lui devoit paroître d'autant plus juste, qu'elle avoit été établie d'après les principes qui venoient de lui dicter l'acte de navigation. Elle tendoit à empêcher les étrangers de faire tout le commerce maritime de la France, au préjudice de ses propres habitans. Pour encourager ceux-ci, Louis XIV les exempta de ce même droit de fret, en 1662,

c'eſt-à-dire l'année où commença à être mis en exécution le fameux acte dont nous parlons. Il éclaira le monarque François, & lui fit ſentir la néceſſité d'éloigner les Hollandois de ſes ports, où ils chargeoient preſque toutes les denrées de ſon Royaume, pour les diſtribuer enſuite dans le reſte de l'Europe. Ils n'oublierent rien pour être exempts de cette nouvelle taxe; mais ils n'en obtinrent que la réduction de la moitié pour les bâtimens deſtinés à exporter les ſels de France (1).

(1) *Article ſéparé* du traité de commerce de Nimegue.

ART. X.

Après le premier avril 1661, les ſucres, tabacs & autres marchandiſes provenantes du cru de nos colonies, n'en pourront être apportées en Europe, que dans les lieux de l'obéiſſance de Sa Majeſté, où l'on ſera obligé de débarquer leſdites marchandiſes, ſous peine de ſaiſie & de confiſcation, &c.

* * *

SANS une exacte obſervation de cet article, il eſt certain que l'Angleterre n'auroit pas pu tirer un grand avantage de ſes colonies. Elles auroient même fini par lui enlever tout le commerce des pays méridionaux de l'Europe. Leurs vaiſſeaux y portant directement les denrées du Nouveau Monde,

n'auroient jamais craint d'avoir pour concurrens, des marchands qui étoient obligés de transporter d'abord à grands frais leur café, leur sucre, &c., en Angleterre, & d'y payer les douanes, ensuite de fréter d'autres bâtimens pour envoyer ces mêmes denrées en Espagne ou en Italie.

En temps de guerre, que d'obstacles n'offroit pas l'exécution de cette loi! Comment des négocians, qui essuient des pertes considérables, ou qui payent de grosses assurances, & qui sont contraints de rehausser le prix de leurs denrées, pouvoient-ils, soit en Amérique, soit en Europe, soutenir la concurrence des colons? Aussi vit-on les vaisseaux de ceux-ci, trente ans après la publication de l'acte de navigation, pendant la guerre qui fut terminée par le traité de Ryswick, passer jusque dans la

Méditerranée, pour y porter les marchandiſes de l'Amérique aux ennemis de leur Métropole, & à la vue même de ſes eſcadres. Ils ont continué à faire ce commerce toutes les fois que de nouvelles hoſtilités les favoriſoient, & empêchoient le parlement de veiller à l'obſervation rigoureuſe des anciens réglemens.

Il a fallu néceſſairement les modifier & y déroger à meſure que les progrès des colonies ont été plus ſenſibles, ou quand leurs beſoins l'ont exigé. Ce dernier motif engagea le parlement à permettre, ſur les repréſentations des inſulaires de l'Amérique, en 1731, d'envoyer leur ſucre où ils voudroient. Mais les reſtrictions dont cette permiſſion fut accompagnée, jointes à la cherté de cette denrée dans les trois Royaumes, en

ont empêché l'effet. Les habitans de la Caroline furent autorisés par un bill, sous le regne de Georges II, à exporter leur riz dans toute la partie de l'Europe située au-delà du cap Finisterre. Par un autre acte de la huitieme année du même Roi, ce privilege a été rendu commun à ceux de la Géorgie. L'exportation du merrain, des bois légers & ouvrés, & en général de tous ceux qui ne sont pas nécessaires aux constructions navales, étoit aussi devenue libre. Enfin on introduisit la distinction des denrées & marchandises *dénombrées* dans l'acte de navigation, d'avec celles qui ne l'étoient pas, & dont le débit à l'étranger cessa d'être prohibé. On a même été plus loin; dans les temps ordinaires, il a été défendu de vendre les blés

de l'Amérique ſeptentrionale dans les marchés de la Grande-Bretagne.

On dérogeoit donc inſenſiblement aux principaux articles de l'acte de navigation, ſoit en les annullant, ſoit en les expliquant d'une maniere favorable à la liberté du commerce. Par cette conduite, on évitoit une ſecouſſe violente & ſubite. Mais des vues de deſpotiſme ſe ſont bientôt oppoſées à l'exécution d'un plan que la politique pouvoit concevoir ſans effort, puiſqu'il étoit analogue à l'ordre naturel des choſes, & réglé ſur le cours ordinaire des événemens. Pourquoi l'interrompre, en hâtant une révolution que le temps amenoit néceſſairement, & qui n'étant plus convulſive, ceſſoit preſque d'être nuiſible? Avant d'arriver à cette époque, les négocians auroient

trouvé un nouvel emploi à leurs capitaux, & de nouveaux citoyens pour exercer leur industrie.

Quelle gradation, demande-t-on, le législateur devoit-il observer dans ses abrogations successives? Quelles entraves étoit-il obligé de lever les premieres? Ces deux questions sont faciles à résoudre, quand on n'est pas aveuglé par des préjugés mercantilles. Les dernieres barrieres qu'il falloit abattre étoient sans doute celles du commerce exclusif des matieres de luxe, parce que moins contraires à la félicité publique, on auroit moins cherché à les franchir. Les progrès de la population indiquoient ensuite la gradation des différens changemens devenus chaque jour plus nécessaires à l'état des colonies; comme ils annonçoient depuis long-

temps leur séparation inévitable (1).

Ces progrès rapides en diminuant le prix de la main-d'œuvre, rendront facile l'établissement des manufactures en Amérique. L'Angleterre ne pouvant plus les empêcher, à quoi lui serviront alors ces réglemens prohibitifs? Nous supposons qu'elle soit encore maîtresse de ce vaste continent.

Quelle force aura l'acte de navigation? Si elle ne l'abroge pas entiérement, il n'y sera plus regardé que comme un monument de tyrannie, & son exécution fera sans cesse naître des révoltes & éclorre des conspirations. Si, lassée enfin de leur continuité & épuisée par ses propres victoires, nous voulons croire pour un

(1) Voyez la Note XIX.

moment qu'elle en remportera toujours, elle ſe détermine à une abrogation inévitable, quels fruits en retirera-t-elle ? Ils lui échapperont, & il lui ſera impoſſible de les cueillir. D'autres viendront moiſſonner dans les champs qu'elle a arroſés de ſon ſang, pendant une longue ſuite d'années, pour des intérêts mercantilles, & pour maintenir une dépendance auſſi contraire aux lois immuables de la nature qu'aux principes inconteſtables de la ſaine politique.

Quoique l'acte de navigation n'ait pas été la cauſe immédiate de la révolution de l'Amérique, néanmoins on ne peut diſconvenir qu'il ne l'ait préparée. Cet édit a eu encore en Europe des effets auſſi nuiſibles pour l'Angleterre. En l'accoutumant au deſpotiſme de l'avarice, à l'autorité de

l'ambition & au pouvoir d'une jalousie active, il l'a rendue suspecte à ses alliés, ensuite l'ennemie de toutes les puissances commerçantes. Son code maritime qui n'avoit d'abord attiré que l'attention des Hollandois, a fini par être regardé comme un attentat à la liberté générale. » Il ne tenoit, remarque un judicieux politique, M. le comte d'Albon, qu'aux autres Etats de lui rendre le mal pour le mal; de la réduire à elle-même, en repoussant par une loi prohibitive toute la force de la nouvelle prohibition; de lui défendre, en un mot, l'entrée de leurs ports, comme elle les écartoit des siens(1) «. Il étoit difficile que les peuples de l'Europe s'accordassent assez entr'eux

(1) *Discours* sur la Hollande, p. 59.

pour prendre une pareille réſolution. Un moyen plus ſimple & plus efficace auroit été de favoriſer les négocians étrangers, ſans nuire toutefois à ſon propre commerce. L'établiſſement des ports francs réuniſſoit ce double avantage. Pourquoi la France n'en multiplia-t-elle pas le nombre dans l'Océan, au lieu de ſe contenter de celui de Dunkerque, dont elle reſſentoit la grande utilité ? Elle auroit attiré par-là tous les vaiſſeaux de l'univers dans ſes propres ports. L'Angleterre ſe ſeroit alors vue forcée de révoquer ſon fameux bill, & la Hollande auroit bientôt ceſſé de ſe peupler (1), & de s'enrichir à ſes dépens.

(1) » De Wit me diſoit confidemment, écrivoit le comte d'Eſtrades

Les Anglois ayant interdit à tous les vaiſſeaux chargés d'autres marchandiſes que celles qui croiſſent, ou ſe fabriquent chez les peuples auxquels ils appartenoient, dès-lors la Hollande n'a preſque plus eu aucun commerce ouvert avec les trois Royaumes Britanniques. A la vérité, elle peut importer des épiceries & des toiles; mais elle doit s'attendre que les entrepriſes de ſes rivaux dans l'Inde, lui feront perdre tôt ou tard ce premier trafic. Le ſecond eſt fort reſtreint par les ſoins qu'ils ont eu d'encourager chez eux la

» à Louis XIV, que depuis la franchiſe de Dunkerque, plus de ſix cents matelots avoient quitté la Hollande, & qu'il prévoyoit bien le mal que cette franchiſe cauſeroit aux Provinces-Unies «. *Lettre* du 1 février 1663.

culture du lin & les manufactures auxquelles on l'emploie. Ils gagnent encore ſeuls le fret & la commiſſion de ce qu'ils fourniſſent aux Provinces-Unies. Celles-ci ſe dédommagent cependant de toutes ces pertes, & ſoutiennent la balance du change par les intérêts des fonds publics, qui leur ſont dus, & par les opérations lucratives de la banque.

Ces avantages ſont le fruit de leur économie, que l'acte de navigation n'a pu leur ôter. Si en promulguant ce fameux bill, l'Angleterre eût voulu ſeulement montrer aux autres Etats qu'ils y gagneroient de commercer immédiatement entr'eux & de ſe paſſer d'agens, dont le gain tourneroit au profit de ceux à qui ils vendent & de qui ils achetent, on auroit applaudi à ſes vues;

peut-être même en auroit-on profité juſqu'à un certain point ; mais l'ambition inſpira cette démarche. Non-contente d'éloigner de ſes ports les Hollandois, elle a cru pouvoir les ſupplanter dans le commerce d'économie. Elle s'eſt trompée, parce que les autres peuples ont toujours été convaincus » qu'il vaut mieux, dit l'il-
» luſtre Monteſquieu, avoir affaire
» à une nation qui exige peu, &
» que les beſoins du commerce
» rendent en quelque façon dé-
» pendante ; à une nation qui,
» par l'étendue de ſes vues ou de
» ſes affaires, ſait où placer tou-
» tes ſes marchandiſes ſuperflues ;
» qui eſt riche, & peut ſe charger
» de beaucoup de denrées ; qui
» les payera promptement, qui a,
» pour ainſi dire, des néceſſités
» d'être fidelle ; qui eſt pacifique

» par principe ; qui cherche à ga-
» gner, & non pas à conquérir :
» il vaut mieux, dis-je, avoir
» affaire à cette nation, qu'à d'au-
» tres toujours rivales, & qui ne
» donneroient pas tous ces avan-
» tages « (1).

---

(1) *Esprit* des Lois, liv. XX, chap. VIII.

NOTES
ET
PIECES
JUSTIFICATIVES.

P

JU

I.

NOTES ET PIECES JUSTIFICATIVES.

I. PARMI les pieces manuſcrites que M. de Bréquigny a rapportées de la Tour de Londres, il s'en trouve une relative à ſes premieres hoſtilités maritimes entre les ſujets de Philippe-le-Bel & ceux d'Edouard. Il a bien voulu nous la communiquer, & nous croyons devoir la rapporter fidel-

lement en n'en retranchant que quelques détails inutiles ſur les vaiſſeaux pris par les Normands. Cette piece adreſſée à Edouard commence en ces termes : „ Ce „ ſont les grevances ou damages „ qu'eux les Normands ount faits „ à vos gens de..... de Bayone, „ d'Irlande & d'ailleurs de la ma- „ rine d'Engleterre, & les reſpons „ qu'eux vos dites gens vous ount „ fait ſur les choſes dount vous „ les avez chargees.

„Et apres meiſmes aux Normands „ vindrent a Ryaunt ſur Geroun- „ de & troverent illegues quatre „ bateaux de Bayone & les... & „ enfundcerent deſous lewe & oci- „ ſirent VI hommes de Bayone à „ terre quant les outrages deſſus „ dits furent faits, novelles vindrent „ de C..... Burdeaux as mariners „ d'Engleterre, d'Irlande & de „ Bayone & monſtrerent le outra-

„ ge & le fait au conſeil de Bur-
„ deaux. Iter Dengoleime, mein-
„ tenant le coneſtable, feſoit aſ-
„ ſembler les mariners d'Engleter-
„ re, de Bayone, d'Irlande, de
„ Normandie & de Bretaigne,
„ que la furent & la s'entrevirent
„ tous les meſtres que de cel eure
„ en avant nul ne fieunt à autres
„ grevance ni damage, & ſi nul
„ alaſt contre celi ſerment, tous
„ les autres lui courrurent ſus tant
„ que le treſpa fuſt amende au par-
„ tir de Burdeaux, les neefs d'En-
„ gleterre & de Bayone alerent es
„ parties ou eles furent frettées par
„ cincs, par ſis, par quatre, ſi come
„ elles furent chargees les unes de-
„ vant les autres, apres come gents
„ de pees a meiſmes cel eure IIII^{xx}
„ neefs de Normandie demore-
„ rent a Burdeaux & ſe chargerent
„ des vins, & quant les neefs furent
„ chargees ne ſe voloient partir

„ nul de autre, mais tantoſt dreſ-
„ ſerent leurs chaſteaux devant &
„ derere, & chaſtel ſur le maſt &
„ leurs baneres, ſi come gents de
„ guerre, & en celle manere iſ-
„ ſerent hors de Gerounde enſem-
„ ble ſinglerent devant la Roche-
„ le & troverent en un lieu que
„ eſt appelle la Pertuſe de Antio-
„ che une neef de Bayone, char-
„ gee de dras & des autres mar-
„ chandiſes venant de Fflaundres,
„ ladite neef aſſailerent & priſ-
„ trent les mariners & les mar-
„ chands de Burdeaux & de Bayo-
„ ne occiſtrent, les biens priſtrent
„ & robberent à lour gref damage
„ de M^t. M^t. M^t. liber & la neef
„ enfundrerent en la mer. Apres
„ meiſmes l'an avant dit les Nor-
„ mands troverent gent de Bayo-
„ ne à la Tour de Vylein & ociſ-
„ trent XX hommes, apres meiſ-
„ me l'an meiſme ceux Normands

„ à la chaere en la Bay ociſtrent
„ XII hommes de cinc ports d'Ir-
„ lande. En meiſme l'an une neef
„ d'Irlande, de la ville de Ros vint
„ chargee des guiers & des leynes
„ a la ville de Roan en Norman-
„ die, & le meſtre de la neef ven-
„ di en meiſme la ville les guiers
„ & les leynes pur fl. ; & quant
„ il ſigla vers ſon pais Normaun, mi
„ aſſailerent devant Cherbourg
„ & la neef priſtrent & ociſtrent
„ les mariners & un garſoun pen-
„ dirent à la v[illegible] del tres & les
„ litr priſtrent & menerent la neef
„ en la havene de Caen a tout le
„ garſoun pendu.

„ Apres en l'an XXI le Roi de
„ Ffrance un Soen chivalier à Bur-
„ deaux & feſaint ſoner trompes
„ & la pen fiſt crier entre la geeſt le
„ Roi de Ffrance & la gent le Roi
„ d'Engleterre & defendi de par le
„ Roi de Ffrance ſur vie & ſur

„ membre & ſur forfaiture des ter-
„ res & chaſteaux que nul ne feiſt
„ damage, moleſte ne grevaunce a
„ la gent du Roialme d'Engl. d'Ir-
„ lande... a meiſme cele eure Sire
„ Edmond voſtre chier frere fuſt à
„ la Cours de Ffrance & entendi co-
„ ment la pees fuſt comandée, par
„ quoi il manda à ſire Eſtevene de
„ Peneceſtre noſtre gardein qil en-
„ tendi que vos gens de la marine
„ d'Engleterre, de Bayone & d'Ir-
„ land poeient ſeurement aller à
„ Burdeaux & ailleurs en le Poer
„ de Ffrance feſans leurs marchan-
„ diſes auſci come ils ſoloient faire,
„ ſur cette aſſeurte voſtre gent
„ de la marine d'Engleterre, de
„ Bayone, d'Irlande, alerent leur
„ marchandiſes feſans a Burdeaux
„ & ailours come gents de pees
„ en la ſeurte avant dite & en
„ la pees crie voſtre gent de la
„ marine de Bayone, d'Engleterre

„ &

„ & d'Irlande furent a Burdeaux
„ pur charger, & Normands
„ avoient ce entendu firent une
„ flote de $\frac{c}{m}$ neefs & de plus, &
„ partirent la flote en trois, c'eſt aſ-
„ ſavoir a le isle de Baas une par-
„ tie, la ſeconde a Saint Maheur,
„ la tierce a Pennarc. Quant les
„ neefs chargees retornerent vers
„ l'oſtel la ou eles eſtoient fret-
„ tees & ſi come les dites neefs
„ vindrent come ceus qu'entendi-
„ rent eſtre en pees la flote des
„ Normands avant dis les neefs de
„ voſtre Roialme de Bayone &
„ d'Irlande aſſaillerent felonou-
„ ſement & encontre l'avant dite
„ pees crie. LXX neefs priſtrent
„ ſi come les neefs vindrent par
„ V, par VI, par X, les biens &
„ les chaſteaux robberent, les mar-
„ chans & les mariners ociſtrent
„ & des neefs feſoient lour vo-
„ lunte & ce damage leurs firent a

„ la mountance de XXm. libr. deſ-
„ ſterlings & de plus ſans la gent
„ mort. Un core de dens l'avant
„ dite pees crie a Saint Malou de
„ Lyle avoient XX neefs de
„ Bay ne, Normands priſtrent les
„ deu neefs & les biens robberent
„ a la mountance de Mt. Mt. &
„ priſtrent LXX hommes & les uns
„ pendirent & les autres eſcorche-
„ rent, & les pendirent par lour
„ guier de meſſe & pendirent ma-
„ tins juſte les Criſtiens en deſpi
„ de la Criſtente & de vous & de
„ vos hômes.

» Sire, totes ces anguiſes &
„ grevances nous avant dis avoms
„ reſu par la gent de Normandie a
„ leur tort a qi rien n'avons treſ-
„ pace, qar tousjours noſtre gar-
„ dein nous defendi de par vous
„ que nous ne faiſons damage ne
„ grevance a la gent de Roi de
„ France; mes vos gents de ſus

„ dit avoient meſtier de alier a
„ lour marchandiſes au Reks es
„ par parties de Burdeaux & ſe
„ purvirent d'alier enſemble en-
„ terement come gent de pees
„ & garnis pour la doute des
„ Normands en aventure. Si aſcune
„ gent ler voloient aſſailer que
„ eus ſe puiſſent defendre & gar-
„ der de peril & de tout damage
„ come devant avoir reſu & ſi
„ enterement, & en cele manere
„ partirent de Porteſinue lende-
„ mein du jour de Saint Jour-
„ ge que paſſe eſt, & ſiglere...
„ taunt ques a la Saint Maheu
„ en Bretaigne & en celes par-
„ ties demorerent que avant ne
„ poeient alier par defaute de
„ vent, & a meiſme cele heure
„ la navie de Normandie fuſt
„ aſemble a la rivere de Che-
„ raunte, au pount de Taneney,
„ & la ſe chargerent des vins chaſ-

„ cun neef la moyle de ſoun char-
„ ge parceqils voloient alier le-
„ gerement pur grever vos gents
„ de la navie d'Engleterre, de Ba-
„ yone & d'Irlande, les furent
„ en la coſtere de Bretaigne &
„ les Normands bien le ſavoient,
„ les Normands ſe haſtirent tant
„ come ils poeyent de iſſir hors
„ de la rivere de Charaunte, &
„ ſi toſt come les Normands fu-
„ rent hors de la rivere ils avoient
„ vent a ſoheit de alier a la coſ-
„ tere de Bretaigne la ou vos
„ gents furent ausnkre, & la le
„ vendredi prochein devant la
„ Penteſcoſte que paſſe eſt en
„ ceſt an vindrent Normands ou
„ C C neefs bien eskipees de
„ gents d'armes, Chaſteaux hor-
„ dis devant & derrere, Chaſ-
„ teaux au ſomet de chaſcun
„ maſt. Baneres deſploies de
„ rouge ſendal chaſcune banere

„ de X aunes de large & XXX
„ de lonc, leſqueles baneres ſount
„ appelees bancauns & les gents
„ d'Engleterre les appelent Stre-
„ meres & celes baneres ſigni-
„ fient mort ſans remede & mor-
„ tele guerre en tous les lius ou
„ marines ſount & en cele four-
„ me & en tele manere Normands
„ vindrent ſur vos gents & les
„ aſſailerent felonouſement en con-
„ tre la pees avant crie; vos gents
„ ſe defendirent & Dieu par
„ ſa grace leur dona victoyre
„ de leur ennemis en eux meiſ-
„ mes defendant come ceux que
„ ne poeient en autre manere eſ-
„ chuere la mort, & totes ces cho-
„ ſes ſount faites par fait de guerre
„ commencee & continue par
„ Normands, & notoires ſount &
„ aptes compaſſes & faites fe-
„ lonouſement & countre voſtre
„ gent des deus pees crie, & parce

„ que les Normands par lour ou-
„ trager & par leur coupe ount com-
„ mence & continue la dite guerre
„ & ount envay & assailli vostre
„ gent ove signe de guerre mortele
„ c est assavoir de le dit Bancau, &
„ vostre gent ount fait ce qils
„ ount fait en eux defendant &
„ come il est dit par desus. . . .
„ Nous dioms par les choses &
„ raisons desus dis que nous ne
„ sums tenus faire restitution ne
„ amende si nulle chose eit esté
„ faite ou prise par nous en la-
„ dite guerre, qar il est usage &
„ ley de meer que des choses faites
„ ou prises sur meer en guerre
„ meismement ou le dit Ban-
„ kan soit leve ne doit estre fait res-
„ titution ne amende d'une partie
„ ne d'autre que cele Banere le-
„ vee, c'est usage & ley du Roial-
„ me d'Engleterre, que si un hôme
„ feit un mort ou autre chose

„ ſemblable en ſoy defendant il
„ n'eſt tenu de ce ne en tems
„ de pees ne de guerre. Dounc,
„ Sire, vos Barons de cincs ports
„ & tous les autres de la ma-
„ rine de voſtre Roialme d'Engle-
„ terre & de voſtre Seignurie
„ vous prient que tort ne fource
„ leur ſoit fait, qar eus ſerount
„ tousjours preſt de faire & re-
„ ceivre droit en voſtre Court
„ par agard de leur Paers, Coun-
„ tes & Barons ſolonc la loy de
„ marinage quant deveront &
„ la ils deveront. Et chier ſei-
„ gneur, vos Barons de cincs ports
„ & tous les autres de la mari-
„ nage vous ſont ſermentes coun-
„ tre tous que pourront vivre
„ & morir, & ſi vous pleſt qil vous
„ ſovigne coment vous eſtes ſer-
„ mentes a voſtre poeple de
„ tener les endroitures ſolonc
„ les loys & les cuſtumes & les

„ franchiſes que vos anceſtres
„ Roys d'Engleterre ount donee
„ & vous meiſme grante con-
„ ferme. Et ſois le conſeil le Roy
„ bien aviſes que ſi tort ou gre-
„ vance leur ſoit fait en autre ma-
„ nere contre droit plus toſt ger-
„ peront femes & enfans & quant
„ qils ount & irrount pur chacier
„ par la meer la ou ils guideront
„ leur preu faire «.

Il paroît que ces repréſentations n'eurent pas tout l'effet qu'on en attendoit. Auſſi en fit-on de nouvelles, ou plutôt on préſenta à Edouard un nouvel état des priſes faites par les Normands. Nous ne le rapporterons point, parce qu'il ne contient aucun détail intéreſſant. Il eſt à la ſuite de ce qu'on vient de lire, copié ſur un rôle en parchemin, avec ces mots au dos: *Principium Guerre in mari Anglie tem-*

pore avi domini noſtri Regis.

Les hiſtoriens Anglois ſe ſont plu à exagérer toutes ces déprédations des Normands, & la haine nationale ſemble leur avoir dicté les expreſſions dont ils ſe ſont ſervis. Thomas Walſingham dit : *Fervebat igitur furor Gallicorum, & dum ſitiunt Anglicorum ſanguinem, multotiens damna gravia intulerunt*, p. 58. Henri de Knyghton ne parle pas avec plus de modération : *Sic per mare navigantes, nullam faciebant differentiam inter canem & Anglicum..... extunc homicidiis vacabant, & congreſſionibus mutuis, utrinque ſanguinem ſitientes cum naufragiis & rapinis*, ch. VI. Les écrivains François n'ont pas épargné davantage leurs ennemis. *Per mare & terram*, dit Guillaume de Nangis, *nequiter impugnare innumeros ex ipſis crudeliter occidendo*,

capiendo & detinendo, & naves eorum quàmplurimas frangendo, & illorum ſuperſtites cum bonis & mercibus in Angliam tranſvehendo. Chron. ad ann. 1292. Philippe-le-Bel, en citant Edouard à comparoître en perſonne à Paris devant la cour des Pairs, publia une eſpece de manifeſte dans lequel on trouve beaucoup de détails ſur les injuſtices, les meurtres, les violations fréquentes du droit des gens, & les brigandages que commirent les Anglois avant la déclaration de guerre. Voyez Rymer, *Fœd. Convent., &c. Tom. I, pag. 617.*

* * *

II. On peut juger de la maniere dont les armées navales de France & d'Angleterre furent ran-

gées au combat de l'Ecluſe & comment elles y combattirent, par ces deux paſſages de Froiſſard :

„ Lors fit le Roi ordonner tous „ les vaiſſeaux, & meit les plus „ forts devant, & meit frontiere, „ tous les coſtés de les archers : „ & entre les nefs de ſes archers „ en avoit une de gens d'armes : „ encore fit-il une autre ba- „ taille ſur Coſtiere, toute pleine „ d'archers pour reconforter les „ plus baſſes, le meſtier en eſ- „ toit..... Là commença la ba- „ taille dure & fiere des deux „ coſtés. Archers & Arbaleſtiers „ commencerent à traire roide- „ ment l'un contre l'autre : & „ gens d'armes approcherent & „ combattirent main à main aſ- „ prement : & pour mieux ad- „ venir les uns aux autres, ils „ avoient gros croqs & harets „ de fer tenans à chaînes, ſi les

„ jettoient es neefs l'un dans l'au-
„ tre & les attachoient enſemble.
„ La eut mainte appertiſſe d'armes
„ faite, & mainte ſuite prinſe, &
„ reſcouſſe «. Le P. Daniel a expliqué fort au long dans ſon Traité de la milice Françoiſe, l'ordre de bataille de ces deux armées navales, ce qui nous diſpenſe d'entrer ici dans aucun détail ſur ce ſujet.

* * *

III. Harfleur appelé anciennement Harofloſt, Hareflu, &c., *eſtoit, dit Monſtrelet, la clef ſur la mer de toute la Normandie.... le ſouverain port de toute la duché Normandie.* Chron. t. I, ch. CXLIII. Nos rois avoient fait autrefois de cette ville leur principal Arſenal maritime, & avoient été déterminés dans ce choix, autant par

ſon heureuſe poſition à l'embouchure de la Seine, que par l'étendue & la sûreté de ſon port, où l'on voyoit deux grands baſſins, l'un pour les galeres, & l'autre pour les vaiſſeaux. Il eſt depuis long-temps comblé, & des troupeaux paiſſent aujourd'hui à l'endroit où des flottes entieres reſtoient jadis à l'ancre. Ce changement a été cauſé par un atterriſſement qui s'étend depuis cette place juſqu'au Havre, & qu'on doit principalement attribuer au limon de la Lezarde, riviere dont le confluent avec la Seine eſt dans le territoire d'Harfleur. Dès le temps de Louis XIII, ce même atterriſſement & celui qu'occaſionne la mer, étoient devenus ſi conſidérables, qu'on nomma un habile ingénieur, Alphonſe de Lopés, pour les examiner & trouver quelque moyen d'en prévenir les fâ-

cheuſes ſuites, qui menacent le Havre de Grace de la perte prochaine de ſon port. Il propoſa, en 1627, de faire un canal entre ces deux villes aſſez profond pour porter bateau. » Lequel conduiroit, ſelon lui, les marchandiſes qui entreroient au Havre, ſortiroient du côté de terre ou de la riviere, & ſe déchargeroient au port. Repouſſant les ſables que la mer y porte, le nettoyeroit de toutes les immondices qui y deſcendent, choſe grandement utile & néceſſaire «. *Mém. MSC.*

* * *

IV. On voit par ce ſecours qu'amena Grimaldi & dans beaucoup d'autres occaſions, que les armées navales de France étoient compoſées autrefois en grande

partie, de vaiſſeaux que les étrangers fourniſſoient. » Les Rois „ appointoient, dit la Popelli„ niere, tantoſt les Genouois, „ tantoſt les Piſans & Luquois; „ & tellefois les Vénitiens qui „ leur louoient leurs navires par „ mois ou autres temps. Et du „ commencement même, rece„ voient en mer, le commande„ ment de leurs amiraux, le „ ſçachans plus pratics aux ren„ contres de mer. Mais ayant par „ une longue frequentation ex„ périmenté leur inſolence & „ rigueurs tant à leur ſolde que „ commandement, s'aviſerent „ d'eſtablir un amiral en leurs „ vaiſſeaux mêmes. Puis des Ca„ pitaines particuliers, qui n'eſ„ toient ſubjets aux eſtrangers „ que pour les corps des navires „ & du pilotage..... Par le „ preſt & conduite de tels navi-

„ res, les Genouois, Piſans & „ autres ſe ſont fort enrichis «. *L'Amiral de France*, pag. 41.

* * *

V. M. de Brequigny, dont l'étendue des connoiſſances égale ſa facilité à les communiquer, & qui ſemble prendre un plus vif intérêt aux ouvrages des autres, qu'à ceux dont il nous enrichit, a tiré du *Muſæum* de Londres un manuſcrit ſauvé de l'incendie de la bibliotheque Cottonienne. C'eſt un recueil de pieces qui ont été fort endommagées par le feu, parmi leſquelles on trouve une lettre d'Edouard Echyngham ſur le combat d'Howard & de Prégent. Elle eſt écrite en Anglois de ce temps & difficile à entendre, à cauſe de ſon orthographe vicieuſe.

Malgré ces obſtacles, M. de Brequigny a bien voulu en faire la traduction, que nous publions avec autant de plaiſir que de reconnoiſſance. On obſervera, en la liſant, qu'il y a des lacunes en divers endroits, occaſionnées par les flammes. Il paroît même qu'en reliant les feuilles éparſes & demi-brûlées de ce MSC., on en a tranſpoſé quelques-unes que ce ſavant reſpectable a tâché de remettre à leur véritable place.

„ Monſieur, les nouvelles d'ici „ ſont ſi chagrinantes, que j'ai „ peine à vous les écrire. Mais „ vous m'avez témoigné tant de „ bonté, ſur-tout en me procu- „ rant l'honneur de recevoir une „ lettre du roi, que je me dé- „ termine à vous raconter ce qui „ s'eſt paſſé ſous mes yeux.

„ Vendredi 22 d'avril, ſix

„ galeres (1) ennemies & quatre
„ fuſtes (2) donnerent à travers
„ une partie de la flotte du roi,
„ coulerent à fond le navire que
„ commandoit Compton, & heur-
„ terent ſi violemment une des
„ nouvelles barques royales, com-
„ mandée par Etienne Bull, qu'elle
„ penſa être ſubmergée. Alors
„ les chaloupes prirent une des
„ fuſtes, & les autres avec les ga-
„ leres entrerent dans la baie
„ de Whitfond près du Conquet,
„ où elles reſterent ſamedi tout
„ le jour. La nuit ſuivante, my-
„ lord amiral commanda 6000
„ hommes pour débarquer entre
„ la baie & le Conquet &
„ prendre ainſi les galeres par

(1) Il n'y en avoit que quatre, comme nous l'avons déjà dit.

(2) Bâtimens de charge à voiles & à rames, dont les Vénitiens faiſoient autrefois grand uſage.

„ derriere. Mais lorſque nous abor-
„ dions, mylord amiral apper-
„ çut un bâtiment, qui venoit de
„ ce côté, & abandonna ſon pro-
„ jet. Le capitaine ennemi ayant
„ fait paſſer ſes gens dans les
„ bâtimens vivriers, notre amiral
„ envoya ordre aux capitaines de
„ ſes grands vaiſſeaux de revenir
„ ſur leurs pas, de rejoindre la
„ grande flotte devant le port de
„ Breſt & d'y reſter toujours,
„ de maniere que la flotte Fran-
„ çoiſe n'y pût entrer..... Le
„ jour de Saint-Marc, 25 avril,
„ notre amiral commanda quatre
„ capitaines pour tenter avec
„ lui l'abordage des galeres. Les
„ diſpoſitions ſe firent vers les
„ quatre heures après midi.....
„ William Sidney & quelques
„ autres devoient attaquer les ga-
„ leres à l'aide des barques lé-
„ geres. Il n'y avoit pas aſſez

„ d'eau pour les vaiſſeaux, les „ galeres s'étant retirées entre „ deux roches. Elles étoient d'ail- „ leurs défendues par des retran- „ chemens des deux côtés, garnis „ d'artillerie ; de ſorte que ni „ bateaux ni vaiſſeaux ne pou- „ voient approcher, ſans paſſer „ ſous le feu de ces retranchemens „ & eſſuyer une grêle de traits „ & de balles.

„ Mylord amiral, malgré ces „ obſtacles, s'obſtina dans ſon „ deſſein, ſans qu'on pût l'en „ diſſuader. Il aborda la galere „ que commandoit Prégent (1), „ & ſauta ſur le gaillard d'avant, „ Charrau, Eſpagnol, & ſeize „ autres avec lui. Quinze avoient „ attaché au cabeſtan de leur „ bâtiment, le cable de l'ancre

(1) L'auteur le nomme toujours *Preyer John.*

„ qu'ils avoient jetée dans la ga-
„ lere Françoiſe pour s'y accro-
„ cher, afin de filer ce cable
„ dans le cas où le feu prendroit
„ aux galeres. Mais ſoit qu'il eût
„ été coupé par les ennemis,
„ ſoit que ſes propres gens l'ayent
„ lâché pour éviter l'artillerie
„ des galeres & des retranche-
„ mens, dans l'inſtant où My-
„ lord amiral ſauta à l'abordage,
„ ſa galere s'éloigna, le laiſſant
„ dans la galere même, où il
„ fut aſſailli à coups de piques
„ Moreſques, & ſe précipita
„ dans la mer, ſelon le rapport
„ d'un matelot qui, bleſſé en dix-
„ huit endroits, ſe jeta dans une
„ chaloupe & ſe ſauva.

„ Un domeſtique de Charrau
„ raconte de même cet événe-
„ ment, & ajoute que quand ſon
„ maître & l'amiral eurent ſauté
„ dans la galere ennemie, ſon

„ maître l'envoya chercher ſon
„ piſtolet ; mais que quand il
„ revint pour le lui apporter,
„ la galere s'étoit déjà ſéparée
„ de l'autre. Alors il apperçut
„ dans la mer l'amiral qui na-
„ geoit & crioit à ſa galere d'ar-
„ river à lui ; mais voyant
„ qu'elle ne le pouvoit, il prit le
„ ſifflet qui étoit autour de ſon
„ col, l'entortilla de ſon cordon
„ & le lança à la mer. Cet homme
„ dit qu'auſſitôt il le perdit de
„ vue.....

„ Une de nos barques s'appro-
„ cha, mais à ſon arrivée, celui
„ qui la commandoit, fut tué.
„ En ce moment arriverent auſſi
„ Thomas Chayne & Wallop
„ ſur de petits bâtimens, & firent
„ feu de leur artillerie telle qu'ils
„ l'avoient. Henri Chisburne &
„ Guillaume Sidney arriverent
„ auſſi & vinrent à bout d'aborder

„ la galere de Prégent, à la-
„ quelle ils cauſerent quelques
„ dommages. Mais voyant que
„ tous les autres s'étoient retirés
„ & qu'il reſtoit ſeul, ne ſachant
„ pas que mylord amiral eût
„ quitté ſa galere, ils retourne-
„ rent joindre les grands vaiſſeaux,
„ ſans rien entreprendre davan-
„ tage. On n'étoit pas encore
„ inſtruit, ſi l'amiral étoit pris
„ ou tué. Je crois qu'il n'y eut
„ jamais de chagrin égal au
„ nôtre quand nous sûmes que
„ nous avions ſi malheureuſe-
„ ment perdu ce général, égale-
„ ment recommandable par ſa
„ bravoure, ſes talens & ſes ver-
„ tus. Il n'y a perſonne ſur la
„ flotte qui ne déſire vivement que
„ le roi envoie pour nous com-
„ mander, un amiral ou un ca-
„ pitaine général, qui joigne à
„ la haute naiſſance, la ſageſſe

„ & la fermeté, & qui ſe faſſe
„ également aimer & craindre :
„ car jamais flotte n'eut plus be-
„ ſoin d'un homme qui y faſſe
„ obſerver le bon ordre.....
» Pour être plus sûr du ſort
„ de mylord amiral, on envoya
„ à terre un bateau avec un pa-
„ villon de paix, & on char-
„ gea Thomas Chayne, Richard
„ Cormwelle & Wallop de s'in-
„ former s'il y avoit quelqu'An-
„ glois fait priſonnier dans le
„ combat. Dès qu'ils furent au ri-
„ vage, deux François s'avance-
„ rent & demanderent ce qu'ils
„ vouloient. Ils répondirent qu'ils
„ déſiroient parler à l'amiral Fran-
„ çois. On les invita à deſcen-
„ dre, leur promettant toute sû-
„ reté pour eux & leur ſuite ;
„ mais ils s'en défendirent, à
„ moins qu'on n'envoyât à leur
„ barque quatre François en
» otage.

» otage..... Alors Chayne & ſes
» compagnons deſcendirent à ter-
» re, & s'avancerent vers le lieu
» où étoit l'amiral de France.
» Sur ces entrefaites, Prégent ar-
» riva à cheval, & ils lui deman-
» derent s'il avoit fait quelque
» priſonnier Anglois. Thomas
» Chayne ajouta qu'un de ſes
» parens avoit été tué ou pris;
» que s'il étoit priſonnier, il paye-
» roit ſa rançon; qu'il prioit
» qu'on le traitât bien, & qu'il en
» tiendroit compte. Prégent s'étant
» arrêté, leur répondit: Je vous aſ-
» ſure que je n'ai d'autre priſonnier
» qu'un matelot. Mais un officier
» ayant à ſon bras un écu doré,
» a ſauté ſur mon bord & a été
» jeté à la mer à coups de piques
» moreſques. Le matelot priſon-
» nier m'a dit que cet officier
» étoit votre amiral.

» J'ai oublié de vous parler de

» la galere que montoit le lord
» Férers. Il la mena contre les ga-
» leres ennemies & tira tout ce
» qu'il avoit de poudre & de bal-
» les, & deux cents gerbes de-
» fleches..... Voilà toutes les
» nouvelles, ſi ce n'eſt que my-
» lord Férers que nous avons choi-
» ſi pour notre amiral, m'a en-
» voyé ordre d'aller à Hampton
» pour y convoyer (1) les bâti-
» mens munitionnaires. On m'a
» choiſi, pour trois raiſons : Mon
» navire eſt bon voilier ; il eſt
» mieux approviſionné qu'aucun
» autre ; il y a beaucoup de ma-
» lades ſur la flotte, & tous les
» miens, à la réſerve d'un ſeul
» qui eſt mort, ſont guéris, au
» moyen des drogues que j'avois
» ſur mon bord.

---

(1) Il y a dans le MSC. *Waſt*, détruire; mais le ſens indique qu'il faut lire *Ward*, eſcorter *ou* convoyer.

» Le ſamedi, dernier d'avril, » toute la flotte arriva à Pli- » mouth, & le dimanche je vis » débarquer un bateau des mala- » des, dont deux tomberent morts » en deſcendant à terre.....

» Pour tirer meilleur parti des » galeres & des bateaux contre » les François, je crois qu'il fau- » droit les confier à de braves » capitaines, & que leur équi- » page fût compoſé des meilleurs » matelots; que les rameurs fuſ- » ſent enchaînés à leurs bancs; » qu'il y eût auſſi un certain nom- » bre d'archers; qu'enfin on ré- » compenſât ceux qui ſe diſtingue- » roient, & qu'on punît ceux qui » manqueroient à leur devoir.....

» (*) A mon départ d'Angleterre,

(*) Ce qui ſuit eſt peut-être tranſpoſé.

„ le mercredi..... d'avril, je dé-
„ couvris un navire que je re-
„ connus être François, & je le
„ chaſſai deux ou trois heures.
„ A la fin, il tourna vers les cô-
„ tes de Friſe, & je l'abandonnai.
„ Je fis route à l'oueſt tout le
„ jour & la nuit ſuivante. Le jeudi
„ matin, nous apperçûmes quin-
„ ze voiles venant à nous. Plu-
„ ſieurs de mes gens croyoient
„ que c'étoient des François ;
„ mais voulant juger ſi ces navi-
„ res étoient François, Anglois
„ ou Eſpagnols, me fiant ſur la
„ marche de mon vaiſſeau, je les
„ approchai, & je les reconnus
„ Eſpagnols. Le vent alors nous
„ devint contraire.

„ Le vendredi matin, nous dé-
„ couvrîmes trois bâtimens Fran-
„ çois. Nous nous mîmes ſur nos
„ gardes, & j'encourageai mon
„ équipage. N'ayant rien pour me

„ baſtinguer, je fis tendre deux ca-
„ bles, ſur leſquels je mis des ma-
„ telas & autres choſes ſemblables
„ que j'avois ſur mon bord. Je fis
„ apporter les piques moreſques &
„ autres armes. Tout étant prêt
„ pour combattre les trois barques
„ Françoiſes, lorſqu'elles s'apper-
„ çurent de ma bonne contenan-
„ ce, & que je ne cherchois pas
„ à éviter le combat, elles ſe mi-
„ rent elles-mêmes à fuir. Je les
„ chaſſai juſque ſous l'abbaye de
„ Fécamp & ſous les murs de la
„ ville. Je les ſuivis juſques-là,
„ elles nous envoyerent leur bor-
„ dée; mais ne voyant plus de
„ moyen de les joindre, je repris
„ ma route. Je courus des bordées
„ tout le jour & la nuit ſuivante.
„ Le 16 avril, le vent étant au
„ ſud-ſud-oueſt, ne nous per-
„ mit autre choſe que.....Le

„ 18 au matin, nous apperçûmes
„ une voile.....

„ Le 19, à dix heures du ma-
„ tin, nous découvrîmes les gale-
„ res Françoiſes, entre les roches,
„ dans le temps que je donnois
„ chaſſe à un navire Breton & à
„ des bâtimens de tranſport au
„ large. Quand j'apperçus les ga-
„ leres, je criai : *Ramez aux bâti-*
„ *mens de tranſport.* Lorſque nous
„ les approchâmes, nous en comp-
„ tâmes vingt-deux. Ils étoient à
„ deux milles des galeres, & nous
„ les reconnûmes pour François.
„ Jamais je ne vis gens plus ef-
„ frayés que le furent les Eſpagnols
„ (1), & ils s'écrioient : Voilà
„ le jour où il nous faut aller à
„ l'hôpital. Alors on découvrit du

(1) Il paroît qu'on avoit eu recours à eux pour compléter les équipages de la flotte Angloiſe.

„ haut des mâts d'autres bâtimens,
„ vers leſquels nous tournâmes.
„ Après avoir fait environ dix mil-
„ les, nous rencontrâmes ſur no-
„ tre route, le même jour, la flot-
„ te royale dans les eaux de Breſt,
„ & nous la joignîmes avec nos
„ bâtimens munitionnaires. J'al-
„ lai à bord de l'amiral. Jamais
„ chevalier ne fut mieux reçu de
„ ſa dame, que je le fus de lui &
„ de toute ſa flotte; car j'appor-
„ tois des vivres, & depuis dix
„ jours les équipages de la flotte
„ étoient réduits à ne boire & man-
„ ger qu'une fois dans la journée.
„ Je finis ma lettre en priant Dieu
„ de nous envoyer bonne fortu-
„ ne". A Hampton le 5 mai 1513.

On apperçoit dans le manuſcrit original un poſt-ſcriptum de quelques lignes, mais ſi endommagé par le feu, qu'on n'en peut rien tirer.

* * *

VI. Nous pouvons juger de l'état floriſſant où les pêches des Hollandois étoient parvenues au commencement du regne de Jacques I, par les détails qu'on trouve ſur ce ſujet dans un mémoire préſenté en 1604 au conſeil de Madrid & que nous avons tiré des précieux recueils manuſcrits du ſavant & laborieux Peireſc. Nous nous contenterons de donner ici un extrait ſuccinct de cet article. L'auteur diviſe toutes ces pêches en cinq principales.

1°. Celle du hareng frais, où l'on emploie ſix cents bâtimens, montés de dix hommes & du port de dix & de vingt-cinq laſtes, chacune évaluée à deux tonneaux ou 4000 peſant, & con-

tenant douze barils de 1000 harengs, occupe & nourrit . . . . . 6000 hommes.

2.° La grande pêche du hareng, où l'on envoie trois mille bâtimens de trente & quarante lastes, les uns montés de dix hommes & les autres de quinze, entretient . . . . . 37500 hommes.

3.° Celle du cabillaud, du saumon, &c., dite pêche d'hiver, occupe six cents barques de dix à quinze lastes, équipées de huit hommes, dont le total monte à . . . . . 4800 hommes.

4.° Celle des harengs secs, où mille barques de quatre lastes, montées chacune de six hommes, sont employées, nourrit . . . . . 6000 hommes.

5.° La pêche intérieure sur les fleuves, les rivieres, &c., pour laquelle il faut six cents barques montées de cinq hommes, occupe

annuellement 3000 mille hommes.

Le total des hommes que ces différentes pêches font vivre, montoit donc, en 1604, à cinquante-sept mille trois cents hommes. Les droits que percevoit la république sur leur produit, s'élevoient dans ce temps jusqu'à 4942500 florins ; somme avec laquelle, dit l'auteur, les rebelles soutenoient *si puissamment* la guerre contre leur roi.

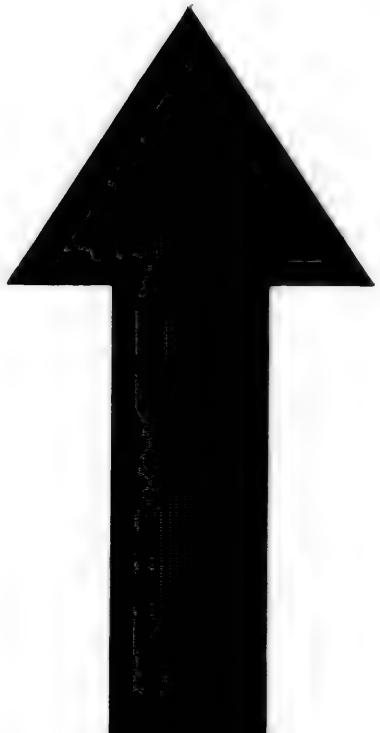
* * *

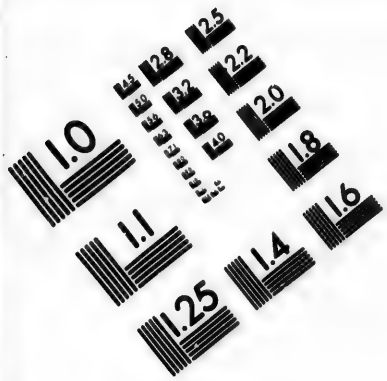
VII. Dans les dépêches manuscrites de Blainville, ambassadeur de France à la cour de Londres, on trouve des détails précieux sur ces hostilités que Charles I se permit contre Louis XIII. Ce ministre écrit à ce dernier prince, de Greenwich, le 3 avril 1626:

„ Par l'arrivée de M. de Rames, „ j'ai appris que le même vaiſſeau, „ qui portoit en France des nou- „ velles de la main-levée des na- „ vires François, en a pris trois „ qui étoient à l'ancre à la rade de „ Calais & les a amenés dans le „ havre de Douvres, où ils ſont „ aujourd'hui.

„ Le parlement trouve cette „ action auſſi mauvaiſe que les pré- „ cédentes, & continue dans le „ même reſpect qu'il a témoigné „ juſqu'à préſent pour le bien de „ la juſtice & l'avancement des „ affaires de Votre Majeſté ".

Par une autre lettre du 17 mars de la même année, Blainville marquoit au roi : Sa Ma- „ jeſté ſe ſouviendra, s'il lui plait, „ d'avoir reçu l'avis par mes pré- „ cédentes dépêches que le parle- „ ment d'Angleterre, à la veille „ de tomber en mauvaiſe intel-





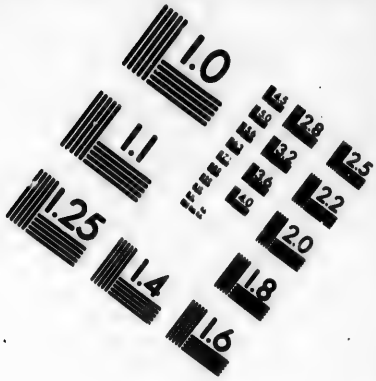
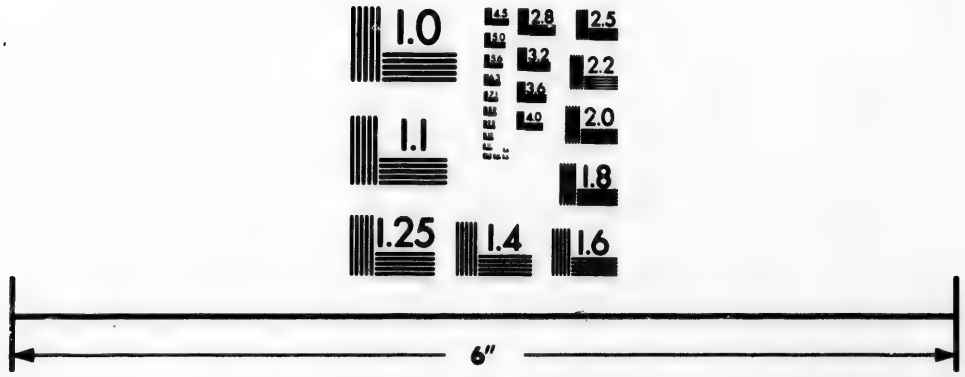
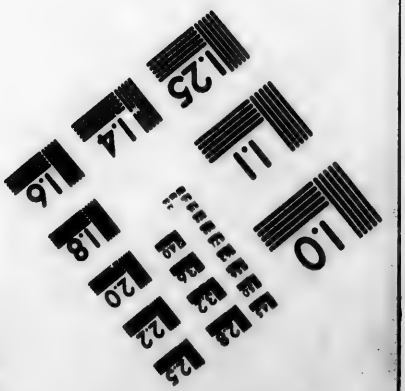


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)





Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

2.8
3.2
3.6
2.5
2.2
2.0
1.8
1.1
1.0

„ ligence avec elle, s'étoit réſolu
„ de donner contentement aux
„ marchands François, dont les
„ biens ſont arrêtés à la cour de
„ Londres, & même de rechercher
„ les auteurs du peu de juſtice
„ qu'ils ont reçu juſques-là, pour
„ leur faire connoître qu'il n'ap-
„ prouve nullement les conſeils
„ qui tendent à déſobliger la
„ France.

„ Votre Majeſté ſaura par celle-
„ ci, que la choſe eſt allée juſ-
„ qu'à la perſonne de M. de
„ Buckingham, auquel il a été en-
„ joint de comparoître dans le
„ dit parlement, pour rendre par-
„ ticuliérement raiſon d'un ar-
„ rêt fait de ſon autorité privée
„ ſur un navire du Havre de
„ Grace, lequel on juge avoir
„ donné juſte ſujet aux repré-
„ ſailles qui ſe ſont faites en votre
„ royaume. Il a prétendu arrê-

„ ter le cours de cette affaire, „ proposant à la chambre haute, „ laquelle est composée des pairs „ & grands seigneurs du pays, „ qu'il y alloit du leur de souf- „ frir que ce qui touche au pre- „ mier de ceux de leur condition „ fût traité dans la chambre basse, „ & qu'il les prioit d'en retenir „ la connoissance ; mais par la „ pluralité des voix, il a été ren- „ voyé à la chambre basse.

* * *

VIII. L'extrait suivant de deux lettres, l'une de l'évêque de Mende à la Ville-aux-Clercs le 24 novembre 1625, l'autre de Blainville au roi, du 29 décembre de la même année, fera juger de l'état où se trouvoient alors les affaires en Angleterre.

Le premier écrit de Londres : „ On ne parle ici que de ſecourir „ la Rochelle ; mais leur miſere „ eſt telle, qu'ils ne ſont pas à „ craindre ; ſur-tout parlez for- „ tement & menacez du traité „ d'Italie ; & ſoyez aſſuré du ſuc- „ cès. Vous n'aurez point de con- „ tentement de vos vaiſſeaux, que „ vous ne propoſiez d'arrêter leurs „ navires dans vos ports. Ils veu- „ lent être conduits par rigueur, „ & non point par reſpect ".

Le ſecond s'exprime en ces termes : » Ayant donc reconnu que „ la ſituation de cette iſle étoit „ incommode à cauſe des gran- „ des entrepriſes qui dépendent „ des vents de la mer et dont „ les préparatifs ſont fort longs ; „ qu'elle étoit foible d'hommes, „ pauvre d'argent ; que la nation „ étoit inconſtante en tous les „ deſſeins, d'humeur audacieuſe

„ vers ceux qui la craignent, & „ fort humble à l'endroit des autres, & de telle ſorte qu'une „ offenſe en attire une autre : bien „ ſouvent, j'avois eu quelque penſée, qui avoit pris force depuis „ par une légere expérience, qu'il „ n'y avoit point de péril de vivre „ avec les Anglois avec un peu „ de dignité & de demonſtration „ de courage «.

* * *

IX. Baſnage dit à l'occaſion de ce combat : „ *La fuite de la vie* „ du duc a fait voir qu'il n'avoit jamais été véritablement „ brave, & que ceux qui lui en „ ont donné la gloire, l'ont fait „ par flatterie & par dévotion, „ plutôt que par un eſprit d'équité. *Annal. des Prov.-Unies*,

tom. I., p. 743. Cet auteur oublie bientôt ce qu'il vient d'avancer, & ne craint pas de ſe contredire, en racontant les exploits du duc d'Yorck à la bataille de Solobay. C'eſt une réfutation complete de ſon jugement haſardé ſur la valeur de ce prince ; ſelon lui,

„ Ruyter donna le ſignal du com-
„ bat, en faiſant mettre le pavil-
„ lon rouge au perroquet de fou-
„ gue & attaqua l'eſcadre rouge
„ avec les vaiſſeaux de ſa diviſion.
„ Voilà notre homme, diſoit-il,
„ au pilote Zéger, en lui mon-
„ trant le duc d'Yorck : Monſieur,
„ vous allez le rencontrer, répli-
„ qua le pilote, en ôtant ſon bon-
„ net. Il approcha auſſitôt l'a-
„ miral Anglois à la portée du
„ mouſquet. Ruyter ſe trouvant
„ ſi près du duc d'Yorck, eſſuya
„ ſa premiere bordée, & lui lâcha
„ un moment après toutes les ſien-

„ nes. Ses canons furent si bien
„ servis, que ses décharges étoient
„ aussi fréquentes que celles de
„ la mousqueterie. Le vent tomba
„ absolument & la fumée devint
„ si épaisse, qu'on ne pouvoit plus
„ s'entrevoir. Le duc d'Yorck *se*
„ *défendit avec beaucoup de vigueur*
„ (le combat avoit commencé en-
„ tre sept ou huit heures du ma-
„ tin) jusqu'à neuf heures du ma-
„ tin que son grand mât de hune
„ fut abattu avec le pavillon rou-
„ ge, qu'il fit arborer sur le *Londres*
„ où il fut obligé de passer. *Annal.*
„ *des Prov.-Un.* tom. II, p. 205.

Ecoutons le judicieux Hume, qui ne se laisse pas entraîner par des préjugés si injustes. Après avoir parlé de l'ordre donné pendant le sommeil du duc d'Yorck, & qui laissa le temps aux Hollandois d'échapper, il ajoute : » On
„ reconnoît néanmoins que le

„ duc fit éclater beaucoup de
„ valeur dans l'action ; il ſe tint
„ long-temps au milieu du grand
„ feu. Le comte de Falmouth, le
„ lord Muskerry & Boyle furent
„ tués d'un coup de canon à ſes
„ côtés, & le couvrirent de leur
„ cervelle & de ſang. *Il n'eſt pas*
„ *croyable*, que dans la pourſuite
„ des vaincus, lorſque le vil &
„ le plus lâche guerrier prend cou-
„ rage, un commandant ait ſenti
„ défaillir le ſien, & ait tourné le
„ dos à des ennemis qu'il n'a pas
„ craint d'attaquer en face «. *Hiſt. d'Angl.* tom. XVII, p. 103. *Trad. fr.* de l'édition d'Yverdon, la plus complete & la meilleure de toutes celles de cet excellent ouvrage.

* * *

X. Le duc de Beaufort répon-

dit aux amiraux Hollandois, Ruyter & Bankert, qui l'invitoient de se joindre à eux : » Messieurs, j'ai „ reçu les lettres du 15 de juin „ dernier que Vos Excellences „ m'ont fait l'honneur de m'écrire, „ auxquelles je n'ai pas manqué „ de faire réponse : pour celles „ du vingt-septieme, il faut qu'el- „ les ayent été perdues, ayant „ appris votre belle action de la „ riviere de la Tamise par d'autres „ voies que celle-là. Quant à la „ flotte du roi mon maître, il „ y a long-temps qu'elle est en „ bel & bon état, & que l'assu- „ rance de la paix d'Angleterre „ & la foiblesse de cette nation „ ont ôté la pensée à Sa Majesté „ de faire sortir son pavillon, „ mais seulement quelque escadre, „ ayant des desseins dans la vue „ de cette paix, d'employer les „ forces de mer à ce qui regarde

„ ſon plus preſſant ſervice, venant „ préſentement de recevoir des „ ordres qui me retiennent encore dans le port, juſqu'à ce „ que je les aye exécutés, attendant pour cet effet l'eſcadre de „ M. Duqueſne, & celle de M. „ de la Roche: ſans cela je me „ ſerois donné l'honneur d'aller „ voir Vos Excellences, pour les „ aſſurer que l'on ne peut pas „ avoir plus d'eſtime que j'en ai „ pour Meſſieurs les Etats & pour „ elles en particulier, dont je ſuis, „ &c. *A Breſt*, le 22 août 1697«.

Deux lettres de Louis XIV au comte d'Eſtrades, l'une du 14 juillet 1665, & l'autre du 17 août de la même année, dévoilent les véritables intentions de ce monarque ſur les ſecours maritimes que ſes miniſtres n'avoient ceſſé de promettre aux Etats-Généraux. Dans la premiere, il diſoit

à ſon ambaſſadeur : » Vous devez
„ déclarer au ſieur de Wit que ſi
„ l'on fait ſortir la flotte dans cette
„ conjoncture, & que l'on ne me
„ donne pas parole de ſurſeoir
„ cette réſolution, juſqu'à ce qu'elle
„ ait été mieux concertée entre
„ nous, je ſerai obligé de ſuſ-
„ pendre les effets de ma bonne
„ volonté & de la part que je
„ veux prendre aux intérêts des
„ Etats..... Vous pouvez en-
„ core, ajoutoit-il dans la ſecon-
„ de, mettre en conſidération, non
„ pas aux Etats (car tout ce qu'on
„ leur dit devient auſſitôt pu-
„ blic), mais à mes ſerviteurs
„ en particulier, que pour faire
„ cette déclaration, je n'ai pas
„ même voulu attendre ni le re-
„ tour du courrier que j'ai depêché
„ en Angleterre, pour y porter
„ la nouvelle propoſition, ni par
„ conſéquent de ſavoir la réponſe

„ qui aura été faite par le roi
„ d'Angleterre, ni l'événement de
„ la ſortie de leur flotte & du
„ nouveau combat, qui pourra ſe
„ donner, ni ce qui arrivera des
„ vaiſſeaux de Ruyter, ou de leurs
„ flottes des Indes orientales :
„ quoique toutes ces choſes, que
„ je viens de dire, puiſſent non-
„ ſeulement me fournir des pré-
„ textes plauſibles, mais me don-
„ ner un grand ſujet de devoir
„ encore temporiſer, ſans me dé-
„ clarer davantage juſqu'à ce que
„ je ſache ce que très-peu de jours
„ me devront bientôt apprendre
„ de divers événemens de la der-
„ niere importance «.

Une lettre de Lionne au comte d'Eſtrades, du 21 mai 1666, nous fait connoître quelles étoient alors les forces maritimes de France & ce que les Provinces-Unies en auroient pu attendre. » Sa Majeſté

„ désire, écrivoit ce ministre, que
„ vous disiez au sieur de Witt,
„ que son armée sera composée
„ de quarante-quatre bons vais-
„ seaux & quatorze brûlots; savoir,
„ vingt-neuf grands vaisseaux,
„ deux petits & huit brûlots, qui
„ passant du levant au ponant,
„ sous le commandement de M.
„ de Beaufort, & treize vaisseaux
„ & cinq brûlots qui sont dans
„ la fosse de Mardick; que ces
„ quarante-quatre vaisseaux por-
„ teront depuis 40 jusqu'à 80
„ pieces de canon & que les équi-
„ pages en sont plus forts d'un
„ tiers au moins que ceux des
„ vaisseaux de pareil port de Mes-
„ sieurs les Etats.

* * *

XI. Le moyen dont le ministere

François se servit pour découvrir le traité que les puissances confédérées avoient fait entr'elles à l'instigation de Guillaume, mérite d'être connu : aucun historien du regne de Louis XIV n'en a fait mention. Nous l'apprenons de Charpentier, ancien commis du marquis de Louvois. Voici comme il le raconte dans ses mémoires, que nous croyons n'avoir jamais été imprimés. » Le marquis de » Louvois, suivant sa coutume, » tenoit à Bruxelles un officier » François qui, sous prétexte » d'une affaire d'honneur, qui lui » étoit arrivée en France, s'y » étoit refugié & mis sous la protection du gouverneur général » Espagnol, à qui il faisoit assidument sa cour ; il s'étoit rendu » agréable aux grands par ses manieres polies. M. le prince de » Vaudémont s'estimant heureux, » s'il

„ s'il pouvoit s'attacher un ſujet
„ qui lui paroiſſoit ſi rempli de
„ mérite, l'obligea par beaucoup
„ de prévenance à prendre un
„ logement dans ſon palais. D'Au-
„ bigny, c'étoit le nom de l'offi-
„ cier, eût bien voulu s'en diſ-
„ penſer, pour n'être point gêné
„ dans ſon emploi ; mais un refus
„ pouvoit le faire découvrir ; il
„ l'accepta. Il n'y avoit que peu
„ de temps qu'il y étoit logé, lorſ-
„ que, paſſant ſeul dans l'appar-
„ tement du prince, il apperçut
„ un papier ſur un bureau ; il le
„ prit, & s'étant retiré dans ſa
„ chambre, il vit que c'étoit un
„ traité de la grande Ligue, faite
„ entre pluſieurs Potentats à Augſ-
„ bourg contre la France. Il l'en-
„ voya auſſitôt au marquis de
„ Louvois, qui étoit déjà dans
„ quelque inquiétude, depuis
„ qu'il avoit été informé de ce

„ qui s'étoit passé au Carnaval
„ de Venise entre quelques prin-
„ ces, pour disposer les choses au
„ traité général.

» La cour de France fut ex-
„ trêmement surprise de ce traité;
„ cet ouvrage, conduit par le
„ prince d'Orange, paroissoit
„ cimenté de toutes parts avec
„ tant de mesures & un si grand
„ concert entre ceux qui y étoient
„ compris, que l'on voyoit bien
„ qu'il étoit fait de bonne main,
„ & qu'il seroit durable.

» Le prince de Vaudémont, à
„ qui cette copie avoit été sous-
„ traite, étoit fort en peine &
„ la chercha long-temps.

» D'Aubigny se conduisit en
„ cette occasion avec tant d'a-
„ dresse & un air si naturel, que
„ nul soupçon ne tomba sur lui;
„ au contraire, lui étant survenu
„ une affaire dans laquelle étant

„ attaqué par un homme de la „ ville, il eut le malheur de le „ tuer, le prince le prit ſous ſa „ protection. Mais cette action, „ quoique légitime & d'un homme „ de cœur, ayant attiré à d'Au- „ bigny d'autres ennemis, qui „ pourſuivoient la vengeance du „ mort, le prince lui conſeilla de „ s'éloigner, & lui donna même „ des lettres de recommandation „ auprès de M. le duc de Zell, „ qu'il feignit d'aller ſervir.

» S'étant arrêté à Aix-la-Cha- „ pelle, où ſe tenoient les confé- „ rences des députés des princes „ ligués, il crut qu'il pourroit y „ découvrir leur réſolution, & „ qu'il y étoit plus utile au ſervice „ du roi, pendant ſon ſéjour en „ cette ville, ou du moins autant „ qu'à Bruxelles.

» Un commis du marquis de „ Louvois, au lieu d'uſer de l'a-

„ dreſſe qu'on avoit accoutumée
„ de mettre ſur les lettres qu'on
„ lui écrivoit, lui en adreſſa une
„ par mégarde ſous le nom d'Au-
„ bigny, officier François, contre-
„ ſignée *de Louvois*. Elle fut d'a-
„ bord portée au gouverneur de
„ la place, qui l'ayant ouverte,
„ reconnut qu'il y avoit dans la
„ ville un homme ſuſpect; il en
„ fit des recherches, & d'Aubi-
„ gny, ſur les indices, fut arrêté
„ ſous le faux nom qu'il por-
„ toit. Il déſavoua inutilement la
„ lettre, ſon procès lui fut fait
„ comme eſpion: pendant la pro-
„ cédure, on écrivit au prince
„ qui le protégeoit à Bruxelles.
„ Le prince faiſant alors ré-
„ flexion à la perte de ſon trai-
„ té de ligue, écrivit qu'il falloit
„ le punir comme eſpion. Le
„ conſeil de guerre le condam-
„ na à une mort infame, quoi-

„ qu'il proteſtât de ſon innocence.
„ Le ſoir avant l'exécution, un
„ jeune officier étant venu avec
„ vingt ſoldats pour le garder à
„ vue, pendant la nuit, dans la
„ tour où il étoit priſonnier,
„ après quelques triſtes compli-
„ mens ſur ſon état, l'on pro-
„ poſa de boire pour éloigner
„ les funeſtes idées. D'Aubigny
„ donna de l'argent à un ſoldat
„ pour aller acheter de quoi leur
„ faire collation. Il apporta ce
„ qu'il avoit acheté, & tous en-
„ trerent dans la chambre pour
„ en prendre leur part. Pendant
„ que chacun s'occupoit à rôtir
„ des harengs autour d'un grand
„ feu, il s'élança vers la porte
„ qui étoit aſſez proche &
„ qu'ils avoient laiſſée imprudem-
„ ment ouverte, & la pouſſant
„ ſur lui il les enferma & ſortit
„ du château ſans obſtacle. Après

„ de très-grands périls, malgré
„ les recherches du Gouverneur
„ & de ſa garniſon, il trouva le
„ moyen de ſortir de la place &
„ de ſe rendre à Dinant, où il ap-
„ prit les inquiétudes que ſa pri-
„ ſon avoit cauſées au marquis
„ de Louvois, qui avoit inutile-
„ ment tout tenté pour le ſau-
„ ver. Mais il eſt remarquable, &
„ cela n'eſt pas nouveau, que
„ la nuit même que d'Aubigny
„ s'échappa de ſa priſon, ſes che-
„ veux & ſa barbe devinrent tout
„ blancs, de noirs qu'ils étoient.
„ Ce fut par d'Aubigny que l'on
„ vit en France le projet d'une
„ très-longue & très-ſanglante
„ guerre, & les préparatifs que
„ tant de puiſſances liguées fai-
„ ſoient pour opprimer le royau-
„ me ".

XII. Rapporter des traits qui flétriſſent la réputation d'un général, n'eſt un plaiſir que pour un mépriſable libelliſte. Il en coûte toujours beaucoup à un homme honnête de s'y voir forcé; le devoir d'être vrai eſt alors pour lui un ſupplice. C'eſt ce que nous avons ſouvent éprouvé; ce qui ne peut être en nous une diſpoſition à être crédules. Auſſi n'avons-nous pas rapporté l'action de D. Navarro ſans preuve. Une des plus fortes eſt la déclaration des chirurgiens de ſon propre vaiſſeau, qu'on va lire, & à laquelle nous ajouterons quelques paſſages du journal de M. de Lage.

„ Nous certifions que parmi „ les officiers bleſſés, deſcendus „ à la cale, le jour du combat du „ 22 février, le premier fut Don „ François Morales, capitaine „ de grenadiers au régiment de.

„ Séville, mortellement bleſſé à
„ la tête, au commencement de
„ l'action ; un quart d'heure après,
„ on y apperçut Don Alvarez
„ Padilla, qui avoit les boyaux
„ hors du ventre, & qui mourut
„ à l'inſtant ; le troiſieme fut le
„ commandant Don Jean-Joſeph
„ Navarro ; il avoit une bleſſure
„ à l'oreille avec une contuſion
„ à la joue gauche. Elle fut pan-
„ ſée ; mais nous ne pansâmes
„ point la bleſſure de la jambe,
„ elle étoit très-légere, & nous
„ avions bien d'autres bleſſés,
„ qui nous venoient à tout mo-
„ ment. Le ſuſdit commandant
„ s'eſt tenu dans la cale, aſſis ſur
„ un cable juſqu'à la fin du com-
„ bat ; & après la priere, il
„ monta dans ſa chambre, ſe mit
„ au lit où ſon pied fut panſé. En-
„ viron deux heures après que
„ le combat eut été commencé,

„ on deſcendit à la cale le pre-
„ mier capitaine du *Réal*, Don
„ Nicolas Gérardin, mortelle-
„ ment bleſſé au front. Nous ne
„ ſortîmes point de la cale pen-
„ dant tout le combat, parce
„ qu'on ignora le danger où
„ nous étions d'être brûlés par
„ le brûlot que les Anglois vou-
„ loient attacher au *Réal*. Mais
„ après que le brûlot eut été dé-
„ truit, nous apprîmes ſeulement
„ le péril dont nous avions été
„ délivrés. Don Nicolas de Ar-
„ rambido, lieutenant de vaiſ-
„ ſeau, & à la premiere batterie,
„ vint à la grande écoutille, & &
„ dit à haute voix au comman-
„ dant la bonne nouvelle du brû-
„ lot, qui avoit ſauté en l'air,
„ ſans nous avoir fait aucun mal,
„ rendant graces à Dieu, &
„ louant le capitaine du vaiſſeau,
„ M. de Lage de Cueilli, qui com-

„ mandoit alors. On nous rap-
„ porta auſſi, dans la cale, que le
„ même M. de Lage avoit empê-
„ ché qu'on ne baiſſât le pavil-
„ lon, comme on le popoſoit
„ à la vue du brûlot. C'eſt afin
„ que la vérité de tout ce que
„ nous avons vu & entendu ne
„ ſouffre aucune atteinte, que
„ nous ſignons la préſente décla-
„ ration, afin qu'elle conſte où
„ il conviendra. A Carthagene le
„ 18 mars 1744. Signé avec pa-
„ raphe, *Raphaël Prius*, *Benoît*
„ *Tuboada*, *Pierre Corbin*, *Jean*
„ *Buſtamente*.

„ Trois aumôniers, huit chi-
„ rurgiens & tous ceux qui fai-
„ ſoient paſſer les poudres dans
„ la cale, y avoient vu Don Na-
„ varro peu de temps après que le
„ combat eut commencé; & ils
„ avoient été témoins qu'il y
„ étoit reſté juſqu'à la fin. Le

„ premier chirurgien lui avoit dit
„ trois fois : *Mon général, vous*
„ *n'êtes point bleſſé ; rien ne vous*
„ *empêche de monter ſur le pont.*
„ Mais Don Navarro aimoit
„ mieux dire ſon chapelet aſſis
„ ſur un cable, ſe repoſer des
„ ſoins du combat ſur deux ca-
„ pitaines François, le pauvre
„ Gérardin & moi. *Journal*, pag.
„ 127, 128.

„ On m'avertit après le com-
„ bat que Don Navarro étoit
„ monté de la cale dans ſon lit.
„ J'allai d'abord le voir, le
„ croyant dangereuſement bleſſé.
„ Je le trouvai aſſez tranquille,
„ avec une compreſſe ſur l'oreille,
„ liée par un mouchoir qui paſſoit
„ ſous le menton & qui étoit
„ noué ſur ſa perruque. Il me dit
„ qu'il avoit une autre bleſſure à
„ la jambe. Il m'embraſſa, & me

„ donna beaucoup de louanges.
„ Page 39.

„ M. de Court reçut avant ſon
„ départ la viſite de Don Na-
„ varro. Celui-ci ſe rendit à bord
„ du *Terrible*. On fut ſurpris de
„ voir ce général Eſpagnol bleſſé
„ au pied dans le combat, mon-
„ ter ſur le vaiſſeau, ſans autre
„ ſecours que de l'échelle ordi-
„ naire. Comme il y avoit peu
„ de temps depuis le combat, pour
„ guérir d'une bleſſure au pied,
„ on jugea qu'elle n'avoit pas été
„ dangereuſe. Pag. 114.

* * *

XIII. Les exemplaires des mémoires ou plutôt du journal de M. de Lage ayant été dans le temps peu répandus, ſont aujourd'hui devenus très-rares. C'eſt pourquoi nous nous déterminons à rapporter

ici l'endroit le plus intéreſſant de ce journal, où l'auteur raconte lui-même comment il releva le courage de ſon équipage & réſiſta aux efforts de ſes ennemis. A l'approche du brûlot dont nous avons parlé, des officiers délibéroient déjà de ſe rendre. L'intrépide de Lage prit auſſitôt la parole & leur dit : » Meſſieurs, vous avez ſans „ doute oublié que je ſuis ici & en „ vie. J'ai fait dire au roi que „ le pavillon de Sa Majeſté ne ſe„ roit jamais livré à l'ennemi, „ pendant que je ſerai au monde. „ Je ne manquerai pas aujour„ d'hui à un ſi glorieux engage„ ment. Cherchez donc, Meſ„ ſieurs, dans votre valeur les „ moyens de détruire ce brûlot, „ & ne penſez à rien autre. J'ai „ fait dire la même choſe à M. „ le comte de Maurepas, par „ M. de Saley, ſon premier ſe-

„ crétaire, à qui je l'ai écrit en
„ partant de Toulon. Voilà mon
„ avis; & que ce ſoit le vôtre.
„ Allez, dis-je à l'inſtant, à
„ la premiere batterie faire poin-
„ ter le canon, avec promeſſe
„ de récompenſe à celui qui cou-
„ lera bas le brûlot.

„ Je donnai, continue M. de
„ Lage, dont nous copions fidel-
„ lement les expreſſions, le
„ même ordre au major Saint-Juſt
„ pour une autre batterie : j'en-
„ voyai le capitaine Pendirichi
„ à ſon poſte au château d'a-
„ vant, & le lieutenant Sagar-
„ dia dans le canot au-devant
„ du brûlot pour l'écarter. Ces
„ ordres furent promptement exé-
„ cutés. J'ajoutai à M. Sagardia :
„ *N'oubliez rien pour mettre la*
„ *proue du brûlot hors de deſ-*
„ *ſus le Réal* (le Royal-Phi-
„ lippe), *quand le feu y ſera, &*

„ *faites fuir la chaloupe ennemie.*
„ L'enſeigne de vaiſſeau, Don
„ Pédro Arigoni, & Don Juan
„ Gaioſo, garde de la marine,
„ ſe jeterent au plutôt dans le ca-
„ not & allerent au-devant du
„ brûlot avec tant d'intrépidité,
„ que l'équipage Anglois en fut
„ déconcerté. Il tira ſur le ca-
„ not un coup de pierrier & quel-
„ ques coups de fuſil; mais il
„ ne put le canonner, parce que
„ le canot ſe tenoit ſur ſon avant.
„ La chaloupe du brûlot paſſa
„ de bas-bord à tribord.
„ Cependant les quatre vaiſ-
„ ſeaux Eſpagnols qui étoïent
„ ſous le vent du *Réal* & de
„ l'arriere, tirerent de toutes leurs
„ forces ſur ce brûlot, ſans
„ qu'aucun de leurs brûlots puſ-
„ ſent l'atteindre. Il vint à quinze
„ pas de nous. Au moment qu'on
„ le découvrit par les ſabords,

„ on lui tira trois coups de canon.
„ L'effet en fut ſi prompt & ſi
„ heureux, qu'il alloit couler bas,
„ ſi les Anglois ne ſe fuſſent hâtés
„ d'y mettre le feu.

„ Dans moins d'une minute,
„ il ſauta en l'air. J'en fus ſur-
„ pris; un brûlot doit être plus
„ long-temps à s'enflammer. Mais,
„ ou ils n'avoient pas envie de
„ nous faire languir en brûlant à
„ petit feu, ou les brûlots avoient
„ dérangé leur artifice.

„ Des débris de toute eſpece
„ tomberent ſur notre vaiſſeau, il
„ n'en fut cependant point en-
„ dommagé. Je fus moi-même
„ couvert de flammeches. Avant
„ l'embraſement du brûlot, j'y
„ avois vu deux jeunes officiers
„ habillés de bleu, & un troi-
„ ſieme plus âgé en veſte rouge:
„ ils ſe donnoient bien du mou-
„ vement avec cinq à ſix hommes

„ pour pouvoir nous accrocher.
„ Ils étoient ſur l'avant de leur
„ frégate avec une intrépidité in-
„ croyable. J'admirai leur bra-
„ voure ; ils regardoient la mort
„ avec un mépris infini. Je les en-
„ tendis ordonner de mettre le
„ feu aux artifices. Ils pouvoient
„ alors ſe ſauver en ſe jetant à la
„ mer, s'ils n'avoient pas été dé-
„ terminés à accrocher le *Réal*.
» Je les vis donc ſauter en l'air ;
„ je les conduiſis des yeux juſ-
„ ques à la hauteur de leur hune
„ de miſaine, ſans que leurs habits
„ changeaſſent de couleur. A cette
„ élévation, ils furent enveloppés
„ des flammes & réduits en char-
„ bons. Ils tomberent à côté du
„ *Réal*, légers comme du liege,
„ n'ayant pas deux pieds de long.
„ Leur valeur me fit juger qu'ils
„ étoient officiers de l'amiral An-
„ glois, & qu'ils lui avoient pro-

„ mis de brûler le *Réal* ou de périr.
» Ils ont tenu parole avec un
„ courage digne de l'immortalité.
„ Je dois cette juſtice à leur mé-
„ moire, & à ceux à qui ils appar-
„ tenoient ; la gloire qu'ils ont
„ acquiſe doit réjaillir ſur eux.
„ J'en informerai dans ſon temps
„ l'amiral Mathews, ou MM. de
„ l'amirauté de Londres.
» Je n'avois pas moins de réſo-
„ lution de conſerver le *Réal*,
„ que ces trois officiers pour le
„ *perdre*. La mort ſeule m'auroit
„ empêché de tenir la promeſſe
„ que j'en avois faite au roi d'Eſpa-
„ gne & au miniſtre de la marine
„ de France. Tout officier qui pen-
„ ſeroit autrement ſeroit indigne
„ du jour. Feu M. de la Roche-Al-
„ lard avoit les mêmes ſentimens.
„ Un capitaine de vaiſſeau Fran-
„ çois avoit baiſſé le pavillon de-
„ vant un Anglois ; pour s'excuſer,

„ il dit à M. de la Roche-Allard :
„ *Ils étoient quatre, que vouliez-*
„ *vous que je fisse?* Vous faire cou-
„ ler bas, répliqua M. de la Ro-
„ che-Allard ; le roi seroit-il à
„ plaindre, s'il avoit un vaisseau
„ & un homme tel que vous de
„ moins ?

» Cependant cinq à six perſon-
„ nes du brûlot s'étoient jetées
„ dans la chaloupe. Nous en tuâ-
„ mes deux, les autres se sauve-
„ rent. J'ordonnai au canot de
„ revenir à bord ; j'en avois déjà
„ perdu un. Mais il me falloit
„ envoyer dire aux vaisseaux de
„ notre arriere-garde, qui n'a-
„ voient point combattu, de s'ap-
„ procher du *Réal* & de le con-
„ ſerver pendant la nuit. Les
„ deux armées me croyoient sauté
„ en l'air, & dévoré par les flam-
„ mes ; mais aux cris redoublés de
„ *Vive le roi*, que je fis pouſſer,

„ lorſque le brûlot eut diſparu, tous „ les nôtres furent raſſurés; ceux „ que la mort avoit épargnés „ ſur le *Réal*, s'embraſſerent „ comme des gens revenus de „ l'autre monde.

» Je me crus d'abord tranquille; „ & peut-être l'aurois-je été long- „ temps, ſi à l'approche des vaiſ- „ ſeaux de ma diviſion, le *Bril-* „ *lant*, navire marchand, armé „ en guerre, n'eût commencé à „ tirer ſur les vaiſſeaux qui étoient „ venus avec l'amiral Anglois, „ pour me battre à bas-bord, „ tandis que le brûlot m'aborde- „ roit à ſtribord.

„ La légéreté de ce brûlot, qui „ voloit comme un oiſeau, le jeta „ ſur moi, & ſous mon feu, qui „ le fit périr avant que les gros „ vaiſſeaux Anglois fuſſent à por- „ tée de me canonner. Le brû- „ lot ayant ſauté inutilement,

„ ils ne me tirerent pas un coup
„ de canon. Comme il étoit déjà
„ tard, ils vouloient me réſerver
„ pour le lendemain.

» Quoique je fuſſe prêt à leur
„ répondre, je ne voulus pas être
„ l'agreſſeur. Mais le foible *Bril-*
„ *lant* voulut tirer, & les enne-
„ mis commencerent à me fou-
„ droyer. Ce dernier combat fut
„ encore plus furieux. L'amiral
„ Mathews étoit à mon travers.
„ Je lui rendois en gros ce que
„ ſes vaiſſeaux me donnoient en
„ détail. Je ne voulus point par-
„ tager mon feu ſur tant d'en-
„ nemis. J'ordonnai à toutes les
„ batteries de tirer ſur le ſeul ami-
„ ral, il en fut étrangement mal-
„ traité ; & je vis ſauter des
„ pieces de bois de ce vaiſſeau,
„ ſon boute-hors, & la tête de
„ beaupré.

» Dans le temps que cinq vaiſ-

„ ſeaux me canonnoient tous à
„ la fois, *l'Hercule*, qui étoit à
„ ma poupe, fit feu, de même
„ que *le Saint-Fernand*; l'*Eliſa-*
„ *beth* ne put faire que deux ou
„ trois décharges; ce vaiſſeau fer-
„ moit notre arriere-garde, & les
„ Anglois ne s'étoient pas aſſez ap-
„ prochés pour pouvoir en être
„ canonnés. On ne ſait pas pour-
„ quoi ils s'étoient tenus éloignés,
„ ſi ce n'étoit point pour n'être
„ pas doublés par les François,
„ qui les auroient mis entre deux
„ feux. Il étoit environ ſix heures
„ du ſoir lorſque le feu des enne-
„ mis ceſſa. J'ordonnai auſſitôt
„ à M. le Major de faire taire
„ toutes nos batteries; j'y étois
„ encore obligé pour ne pas tirer
„ ſur le *Brillant*, qui, après avoir
„ donné occaſion à ce ſecond
„ combat, s'étoit avancé le long
„ de mon bord, du côté que je

„ canonnois l'ennemi. Comme la „ nuit approchoit, s'il avoit passé „ plus avant dans la fumée, il „ auroit été coulé bas par mon „ artillerie. Journal, pag. 25 à 35.

* * *

XIV. Comme M. de Court trouva presque autant de désapprobateurs en France, qu'il en avoit laissés en Espagne, il s'éleva contre lui de fâcheux préjugés. Le temps seul pouvoit les dissiper & faire sentir toute la vérité des observations, qu'on va lire. Un officier de son escadre en est l'auteur.

I. » Dans les combats de mer, „ dit-il, où tout se passe à tirer „ du canon, celui qui a les plus „ gros canons, & en plus grand

„ nombre, eſt preſqu'aſſuré d'é-
„ craſer les vaiſſeaux inférieurs à
„ ſa force, parce que ceux-ci
„ ſont percés par les brûlots, &
„ qu'ils n'ont qu'une batterie cou-
„ verte; mais les vaiſſeaux à trois
„ ponts ont deux batteries cou-
„ vertes & trop d'épaiſſeur dans
„ leur corps pour être percés par
„ les brûlots. Voilà pourquoi le
„ *Réal* réſiſta au feu des Anglois
„ (1) & les canonna toujours de
„ ſes deux batteries baſſes, où il
„ n'y eut ni mort, ni bleſſé, &
„ où l'on ignoroit le déſordre que
„ la chûte des vergues & mâts avoit
cauſé

(1) „ Si les Eſpagnols, dit M. de
„ Lage, avoient eu douze vaiſſeaux
„ comme le *Réal*, ils auroient eux
„ ſeuls réſiſté à tous les Anglois; ſi
„ les François avoient eu douze vaiſ-
„ ſeaux à trois ponts, les Anglois ne
„ ſe ſeroient jamais préſentés devant
„ eux ". Pag. 140.

„ causé sur le pont découvert.
„ D'ailleurs l'intrépide M. de Lage
„ commandoit & menaçoit de tuer
„ ceux qui parloient de se rendre
„ à la vue du brûlot que M. Ma-
„ thews lui envoya. Le *Réal* avoit
„ trente-sept pouces d'épaisseur, &
„ les plus gros vaisseaux François
„ ont à peine vingt-quatre pouces.

II. „ Le bon ordre de bataille
„ consiste toujours à tenir les vais-
„ seaux fort près les uns des au-
„ tres de la proue à la poupe,
„ à la distance de cinquante à
„ soixante toises au plus. Alors
„ un vaisseau n'a qu'un vaisseau
„ à combattre. Aussi le général
„ François avoit ordonné de se
„ tenir très-serrés à la distance de
„ cinquante à soixante toises ;
„ mais les Espagnols ne s'étant
„ pas conformés à l'ordre, &
„ n'ayant jamais serré la ligne

„ ont donné occaſion à M. Ma-
„ thews d'oppoſer deux à trois
„ vaiſſeaux contre un ſeul Eſpa-
„ gnol. Le vide fut encore aug-
„ menté auprès du *Réal*, parce
„ que les deux matelots l'aban-
„ donnerent après deux heures de
„ combat, & que cinq à ſix vaiſ-
„ ſeaux de cette eſcadre s'opiniâ-
„ trerent à demeurer dans l'inac-
„ tion : voilà la vraie cauſe de
„ la perte qu'ont ſouffert quatre
„ vaiſſeaux Eſpagnols. Elle eſt ce-
„ pendant petite, ſi l'on en excepte
„ *le Poder* : il eut le malheur d'être
„ démâté dans les premieres heu-
„ res du combat, & de ſe rendre
„ ſans avoir vu de brûlots, ſans être
„ même en danger de couler bas.

III. „ Dans les batailles navales
„ celui qui a le vent ne peut le
„ perdre, ſi ce n'eſt par ſa faute,
„ à moins que le vent ne change;

„ il a encore le choix de combat-
„ tre ou non, de près ou de loin;
„ celui qui eſt ſous le vent ne peut
„ que fuir pour éviter le combat,
„ & ne ſauroit aborder ſon en-
„ nemi.

IV. „ M. Mathews arriva vent
„ arriere ſur les Eſpagnols. Ainſi
„ la ligne du vent étoit perpen-
„ diculaire à la ligne des deux
„ armées rangées en bataille. Alors
„ l'eſcadre Françoiſe qui étoit ſous
„ le vent ne pouvoit s'approcher
„ des Anglois qu'en ſe mettant au
„ plus près du vent. Cette ma-
„ nœuvre fait courir aux vaiſſeaux
„ de guerre une ligne oblique de
„ vingt-deux degrés & demi ſur
„ la ligne qu'ils quittent, & de
„ ſoixante-ſept degrés & demi ſur
„ celle dont ils s'approchent. Les
„ marins appellent cette ligne obli-
„ que, route par le deuxieme ou

„ le ſixieme rumb de vent ; mais
„ cette route oblique ne peut pas
„ vous faire paſſer au vent des en-
„ nemis, s'ils ne ſont éloignés au-
„ deſſous de vous, trois fois autant
„ de chemin qu'il y en a du point
„ de la ligne d'où vous partez, juſ-
„ qu'à la ligne parallele à la vôtre.
„ Cette diſtance ſe meſure ſur la
„ perpendiculaire entre les deux
„ lignes des armées. Il faut au
„ moins trois fois la longueur de
„ cette ligne perpendiculaire, quoi-
„ que le calcul la faſſe plus courte,
„ parce qu'en allant au plus près,
„ l'on dérive toujours un peu &
„ quelquefois beaucoup ; & qu'en
„ revirant de bord l'on tombe en-
„ core ſous le vent. L'ennemi qui
„ voit votre manœuvre peut vous
„ empêcher de paſſer au vent de
„ lui ; il n'a qu'à tenir le vent &
„ à faire force de voiles, vous ne
„ le couperez point s'il eſt ſerré ;

„ & vous lui ſerez toujours ſous
„ le vent. Ceux donc qui préten-
„ dent que M. de Court en revi-
„ rant de bord, auroit ou coupé
„ les ennemis, ou gagné le vent
„ ſur eux, doivent ſuppoſer, ou
„ que les Anglois ne verroient pas
„ ſa manœuvre, ou qu'ils n'au-
„ roient pas l'habileté de la ren-
„ dre inutile. Qui oſera le dire ?
„ Y a-t-il même quelqu'un du mé-
„ tier qui puiſſe le penſer ?

V. „ Il s'agit enfin d'examiner
„ ſi le général François devoit
„ revirer de bord, dès que le com-
„ bat commença entre les Anglois
„ & les Eſpagnols, afin d'aller au
„ ſecours de ceux-ci ; ou s'il n'a
„ dû revirer qu'après ſon combat
„ fini avec M. Rowley. Puiſque
„ les François ne pouvoient pas
„ gagner le vent ſur les Anglois,
„ qui auroient voulu le conſerver,

„ il faut chercher les inconvéniens
„ de revirer au commencement du
„ combat. 1.° Il falloit que chaque
„ vaiſſeau François défilât ſous le
„ feu de l'avant-garde Angloiſe,
„ de ſorte que chaque François au-
„ roit eſſuyé le feu de dix à douze
„ Anglois. Alors ſi trois à quatre
„ François avoient été maltraités
„ dans leurs mâts ou dans leurs
„ voiles, quel déſordre n'y auroit-
„ il pas eu dans cette eſcadre, dont
„ quelques vaiſſeaux manœuvrent
„ mal ? N'y avoit-il à craindre au-
„ cun abordage entre des vaiſſeaux
„ dont les uns n'auroient pas re-
„ viré, ou auroient reviré trop
„ lentement ? 2.° Suppoſons que
„ tous les vaiſſeaux ayent fait ſans
„ perte une route ſi périlleuſe,
„ où ſe placeront-ils ? Ce ſera de-
„ vant les Eſpagnols pour les cou-
„ vrir du feu des Anglois. On veut
„ donc que, dès le moment d'une

„ action, le général François ma-
„ nœuvre pour empêcher le feu
„ des Eſpagnols ſans ſavoir s'ils
„ ſoutiendront le feu des ennemis.
„ L'on veut qu'il ſe prive de la
„ force de ſon arriere-garde dont
„ les vaiſſeaux étoient plus gros
„ que les ſiens, & qu'il s'expoſe
„ ſeul à l'effort des Anglois qui
„ étoient ſupérieurs aux deux eſca-
„ dres combinées. 3°. S'il étoit ar-
„ rivé quelque malheur à l'eſcadre
„ Françoiſe placée entre les An-
„ glois & les Eſpagnols, quels
„ reproches n'auroit-on pas fait
„ au général François? Les Eſ-
„ pagnols auroient dit qu'il étoit
„ venu leur empêcher d'acquérir
„ la gloire en combattant les An-
„ glois; qu'il a eu tort de venir à
„ leur ſecours, puiſqu'ils n'étoient
„ point incommodés & qu'ils ne
„ l'avoient point appelé. N'eſt-ce
„ pas un principe certain qu'il

„ n'eſt rien de plus périlleux, que
„ de faire de grands mouvemens,
„ comme de changer ſon ordre
„ de bataille en préſence de l'en-
„ nemi prêt à vous charger ? Telle
„ eſt cependant la circonſtance où
„ l'on fait un crime au général
„ François de n'avoir pas reviré de
„ bord pour ſecourir les Eſpa-
„ gnols. On étoit au premier
„ quart-d'heure de l'action, l'Eſ-
„ pagnol n'avoit encore ſouffert
„ aucune perte, il ne demandoit
„ point de ſecours aux François;
„ quatre à cinq vaiſſeaux Eſpa-
„ gnols n'avoient qu'à faire force
„ de rames pour ſerrer la ligne,
„ afin de ſecourir le *Réal* & ſes
„ matelots, & les empêcher de
„ combattre en nombre inégal
„ contre les Anglois. A ce pre-
„ mier quart-d'heure de l'action,
„ le général François avoit par
„ ſon travers M. Rowley & ſa

„ division, avec qui il fallut com-
„ battre un moment après. Enfin,
„ les Espagnols secourus par les
„ François devenoient inutiles,
„ parce que les François ne pou-
„ voient se placer qu'entre les Es-
„ gnols & les Anglois, comme
„ ils firent, après avoir repoussé
„ M. Rowley & sa division.

VI. „ Mais si le général Fran-
„ çois n'a point fait de faute en
„ ne revirant pas dès le commen-
„ cement de l'action, il en aura
„ fait une en revirant plus tard.
„ Cette manœuvre a été avanta-
„ geuse, le *Réal* a été délivré,
„ le *Poder* repris, les Anglois ont
„ cessé un combat qui leur étoit
„ glorieux: Il y auroit donc eu de
„ plus grands succès en revirant
„ plutôt. Mais doit-on juger du
„ succès d'une manœuvre qu'on
„ n'a pas faite, par le succès de

„ celle qu'on aura faite, peut-être
„ contre toutes les regles? En
„ effet, bien des marins blâmerent
„ la réſolution de M. de Court,
„ d'aller ſecourir les Eſpagnols,
„ dès qu'il eut repouſſé M. Row-
„ ley, parce qu'elle étoit trop har-
„ die. C'eſt qu'on croyoit fauſſe-
„ ment tous les Eſpagnols écraſés,
„ & que les Anglois fiers de leur
„ victoire nous pourroient trou-
„ ver en déſordre. Cependant la
„ manœuvre de revirer de bord
„ dès le commencement étoit la
„ ſeule téméraire & imprudente;
„ mais de revirer de bord, après
„ avoir fait reculer M. Rowley,
„ il y avoit de la hardieſſe, de
„ la prudence & de la néceſſité.

„ On ne doute pas que ce ne
„ ſoit une action hardie de défiler
„ ſous le feu, & à la demi-portée
„ du canon de dix à douze gros
„ vaiſſeaux Anglois, d'aller ravir

„ la victoire à des gens qui
„ avoient déjà pris un vaiſſeau,
„ & qui regardoient les autres
„ comme ne pouvant pas leur
„ échapper. On ne doute pas non
„ plus que ce ne fût une manœu-
„ vre néceſſaire pour ſauver l'eſ-
„ cadre Eſpagnole, qui ſans le
„ ſecours du général François de-
„ venoit certainement la proie
„ ou des Anglois, ou de la mer,
„ ou des flammes.

„ Cependant cette manœuvre
„ fut encore prudente, parce
„ qu'elle ſe fit, après que le *Ter-*
„ *rible* & ſes redoutables mate-
„ lots eurent fait reculer M. Row-
„ ley & ſa diviſion. Alors il y
„ avoit bien moins à craindre qu'il
„ s'opposât à la marche des Fran-
„ çois; auſſi n'oſa-t-il pas tirer
„ un coup, quoiqu'il vît bien où
„ l'on alloit, & il n'étoit pas de
„ la prudence des François de

„ recommencer avec lui le com-
„ bat, parce que le temps preſſoit
„ pour aller ſecourir les Eſpagnols.
„ La manœuvre étoit prudente,
„ parce que les Eſpagnols ne pou-
„ voient plus ſe plaindre qu'on
„ empêchoit leur feu, en ſe met-
„ tant entre les Anglois & eux,
„ & qu'elle leur donnoit le temps
„ de ſe réparer, afin de recom-
„ mencer le combat, ſi les An-
„ glois en avoient envie.

„ A juger donc du combat du
„ 22 février par toutes les circon-
„ ſtances, l'on ne peut pas douter
„ que le général François n'ait
„ manœuvré avec autant de ſa-
„ geſſe que de valeur. Si les Eſpa-
„ gnols ont fait quelque perte,
„ quel eſt le combat le plus glo-
„ rieux où l'on n'en faſſe pas ?
„ L'on peut dire que les Anglois n'y
„ ont acquis aucune gloire, que
„ le général François auſſi bien

„ que tous les vaiſſeaux François
„ ſe ſont fait craindre des Anglois ;
„ qu'un peu plus d'ordre dans les
„ Eſpagnols auroit empêché M.
„ Matthews de les attaquer.

„ Voilà ce qui a attiré au gé-
„ néral François la haine de ces
„ Eſpagnols, ou qui étoient à fond
„ de cale pour de légeres bleſſu-
„ res, ou qui ſe ſont tenus trop
„ loin des coups pour en juger,
„ ou qui ont abandonné ſans or-
„ dre leur général. Si D. Navarro
„ avoit fait pour ſauver l'eſcadre
„ Françoiſe une partie de ce que
„ M. de Court a fait pour ſauver
„ les Eſpagnols, les plus grands
„ honneurs avec les plus groſſes
„ penſions ſeroient au deſſous du
„ mérite, de la valeur, de la pru-
„ dence du général Eſpagnol ; &
„ les François animés d'un véri-
„ table zele pour les intérêts des
„ deux nations y applaudiroient
„ volontiers.

* * *

XV. Dès l'année précédente, le miniſtere François avoit été inſtruit de tous les projets de M. Pitt, comme on le voit par une lettre du maréchal de Belle-Iſle à M. le duc d'Aiguillon, datée de Verſailles du 3 mai 1759. On ne ſera pas ſans doute fâché de la trouver ici.

„ Je vous dépêche ce courrier, „ Monſieur le Duc, 1.° Pour vous „ faire part d'un avis ſecret qui „ a été donné au Roi, que M. „ Pitt avoit accepté un projet qui „ lui a été donné par un officier „ François, d'attaquer & ſurpren„ dre Belle-Iſle, comme une des „ choſes la plus dommageable à la „ France, & la plus utile que ce „ miniſtre puiſſe procurer à la cou„ ronne d'Angleterre. L'ingénieur

„ François, auteur de ce projet, „ promet de rendre le port de „ Belle-Isle le meilleur de l'Euro- „ pe, & de lui en faire tirer plus „ de fruit que de Gibraltar. On „ doit pour cet effet bloquer Brest „ & Rochefort, inquiéter en plu- „ sieurs endroits à la fois, la côte „ de Bretagne, tandis qu'en mê- „ me temps la véritable attaque „ se fera contre Belle-Isle, depuis „ un écueil appelé le *Four* jusqu'au „ Palais, & le débarquement se „ fera à Sauzon pendant la nuit; „ on se propose de brusquer ce „ coup, en foudroyant la princi- „ pale forteresse.

„ Quoique nous soyons assurés „ de la bonne foi de celui qui „ nous a instruits, & qui est effec- „ tivement à portée d'être instruit, „ je sais bien que les donneurs „ d'avis peuvent être trompés, „ ou se tromper eux-mêmes; le

» miniſtere & M. Pitt peuvent
» auſſi changer de projet, & nous
» ſavons avec certitude qu'ils en
» ont déjà changé plus d'une fois.
» Il n'eſt pas douteux qu'ils ont
» eu d'abord en vue Breſt, & que
» ce n'eſt que les bonnes diſpoſi-
» tions que vous avez faites & les
» précautions redoublées que vous
» avez priſes, qui les ont empê-
» chés de faire cette entrepriſe
» qu'ils ne perdront vraiſemblable-
» ment jamais de vue, attendu ſon
» extrême importance.

» Ils ont également en vue la
» deſtruction du port de l'Orient;
» mais comme Belle-Iſle dans ſon
» genre eſt de la plus grande con-
» ſéquence, & que nous voilà
» bien avertis, le Roi a cependant
» déſiré que je vous dépêchaſſe
» un courrier, &c., &c., &c.

* * *

XVI. Nous ſerions entrés dans d'aſſez grands détails ſur le traité de Paris, & nous en aurions diſcuté avec ſoin tous les articles, ſi cette tâche délicate n'avoit pas été remplie dans un ouvrage qui parut au commencement de 1780, ſous ce titre : *Obſervations ſur le traité de paix conclu à Paris, le 10 Février 1763, entre la France, l'Eſpagne & l'Angleterre, relativement aux intérêts de ces Puiſſances dans la guerre préſente.* Des perſonnes éclairées en ont accuſé l'auteur d'avoir conſtamment ſuppoſé que la France étoit dans le cas de donner & non de recevoir la loi de ſes ennemis, & d'être parti de ce principe pour inculper la conduite des négociateurs Fran-

çois. L'accuſation eſt grave, mais eſt-elle fondée ? On ſe convaincra du contraire, en jetant les yeux ſur ce paſſage de la page 64 : „Une „ ſemblable ſituation étoit *trop* „ *critique* pour que les conſeils „ de Verſailles & de Madrid ne ſe „ déterminaſſent, à *quelque prix* „ *que ce fût*, à terminer la guerre". Mais l'obſervateur, pourſuit-on, en relevant la défectuoſité de quelques articles, n'a-t-il pas fait la cenſure des Miniſtres Plénipotentiaires des deux couronnes ? Non ſans doute, il n'a voulu que montrer juſqu'à quel point l'Angleterre a abuſé de ſa fortune & de ſa prépondérance maritime, pour arracher des Puiſſances belligérantes leur conſentement, à des conditions onéreuſes qu'elle ſeule dictoit. L'objet de ces réflexions critiques n'eſt-il donc pas énoncé à la page 65 par ces termes : *Puiſſent-elles faire*

ſentir la néceſſité d'effacer, par de nouvelles négociations, juſqu'au moindre veſtige de ce traité! Ce vœu eſt celui d'un homme qui aime ſa patrie. Pourquoi lui feroit-on un crime d'avoir cherché à ménager l'honneur de ſes concitoyens dans des circonſtances où il falloit élever leur courage, l'exciter même, en employant des tournures de phraſes ou des expreſſions qui ne fiſſent pas naître chez eux des ſentimens contraires ?

L'auteur de ces obſervations peut s'être trompé quelquefois ; cela ne nous étonne point. Cultivant dans une profonde retraite les lettres, & s'y occupant des intérêts chers à ſon cœur, ceux de ſa nation, il lui étoit impoſſible de pénétrer dans le cabinet des Cours pour y chercher tous les éclairciſſemens qu'il auroit déſirés. Nous connoiſſons trop la droiture

de ſes intentions, pour croire qu'il nous ſache mauvais gré des remarques ſuivantes :

1.° Après la levée du ſiege de Carthagene, & lorſque Georges II fut monté ſur le trône, *on ne penſa plus*, dit l'obſervateur, *à l'invaſion de l'Amérique*, p. 13. Cela eſt exact, s'il n'a voulu parler que des poſſeſſions Eſpagnoles ; mais faux, relativement aux colonies Françoiſes. En 1746, l'Angleterre équipa une flotte de ſoixante voiles, ſur laquelle s'embarquerent ſix bataillons de 800 hommes chacun, deſtinés à s'emparer de Quebec & de tout le Canada. Mais retenue par les vents contraires, elle ne put partir à temps, & on donna ordre à l'amiral qui la commandoit, de tenter ſur les côtes de Bretagne une deſcente dont perſonne n'ignore le mauvais ſuccès. Jamais les Anglois n'ont fait aucune guerre

contre la France, qu'ils n'ayent pensé à la chasser de l'Amérique septentrionale. Malheureusement pour eux ils n'ont que trop réussi.

2.° En parlant de la Floride, l'auteur dit, pag. 225 : „ Rien ne „ peut donc empêcher l'Espagne, „ après avoir soustrait ses anciens „ colons au joug de l'Angleterre, „ de les laisser entrer dans la con„ fédération des Anglo-Amériq„ cains ". Il est mal instruit; nous savons certainement, qu'après la cession de cette Province à la Grande-Bretagne, il n'y est resté aucun des anciens habitans, ayant tous voulu passer à l'isle de Cuba: nouvel exemple de cette fidélité respectable, dont la nation Espagnole a donné tant de preuves.

3.° On lit à la page 58, que M. Wal étoit ministre de la marine en Espagne pendant la derniere guerre. Il n'a jamais eu ce dépar-

tement ; il étoit chargé des affaires étrangeres. A la page 153, il eſt dit que l'iſle de Sainte-Lucie eſt *ſous le vent*. Elle ſe trouve au vent de la Martinique & ſous le vent de la Barbade : C'eſt ce qu'il falloit diſtinguer.

4.° Cette derniere remarque ne ſervira qu'à juſtifier l'auteur qui, en parlant du bill en faveur des Canadiens catholiques, demande : *Cet acte même eſt-il irrévocable ?* P. 81. Donc il prévoyoit déjà qu'on n'oublieroit rien pour le faire changer. En effet, à l'occaſion de l'émeute ſuſcitée par le fanatiſme de lord Gordon, le duc de Richemond, après avoir dit, le 3 juin 1780, dans le Parlement „ qu'il „ regardoit le bill paſſé en faveur „ des catholiques de Quebec, com„ me la premiere cauſe de tout le „ mal dont on ſe plaignoit “, en propoſa la révocation. Malheureu-

sement le lord Schelburne fut seul de son avis, sans quoi la révolution de l'Amérique étoit accélérée ou assurée par le soulevement général des Canadiens, qui ne peut être que très-prochain.

* * *

XVII. „ Je pense, dit l'illustre „ Franklin, que la population dou„ ble en vingt-cinq ans, dans l'A„ mérique Septentrionale. Mais les „ demandes qu'on y fait aux né„ gocians Anglois augmentent en „ plus haute proportion, la con„ sommation ne suivant pas exac„ tement l'accroissement de la po„ pulation & devenant plus forte „ à raison des moyens. En 1725, „ toute l'importation de la Grande„ Bretagne en Pensylvanie, mon„ toit à environ 15000 liv. sterl.

» Aujourd'hui elle va presque à » un demi-million «. *Interrogatoires devant la Chambre des Communes, réponse à la 2.e question.* Ce n'est point une chose extraordinaire dans un pas fertile, vaste & libre. Les besoins y croissent & s'y multiplient en raison de l'aisance ou de la richesse, & non à proportion du nombre d'hommes. Quoiqu'il se fût à peine triplé depuis 1723 jusqu'en 1759, dans les colonies Angloises, cependant on y avoit observé, selon Blacford, que l'importation des marchandises étoit devenue dix-sept fois plus grande dans le même espace de temps. D'autres ont remarqué que depuis trente ans les exportations de l'Angleterre, seulement au nord de l'Amérique, avoient constamment doublé, tous les dix ans. Comment l'Angleterre pourroit-elle suffire à une pareille consommation?

tion ? Auroit-elle assez de bras pour le travail de ces manufactures, elle dont la population, suivant les calculs de ses politiques, ne sauroit doubler que dans le cours de cinq siecles ? Comment entretiendroit-elle des forces capables de faire respecter son autorité au-delà des mers & dans une contrée à laquelle il ne faut pas un demi-siecle pour avoir trois fois plus d'habitans que la Grande-Bretagne & l'Irlande ensemble ? Ces deux isles auroient-elles à espérer de voir dans le sein un grand nombre d'émigrans? Leurs bornes étroites, la constitution & l'intolérance de leur gouvernement les en éloignent ; au lieu qu'ils arrivent de toutes parts en foule dans le continent septentrional du Nouveau-Monde. » Nous avons les plus „ fortes raisons de croire, assure le „ congrès à ses constituans, que „ cette population sera immense.

„ Suppoſons qu'il vienne ſeule-
„ ment 10000 perſonnes, la pre-
„ miere année après la guerre ; en
„ vingt ans qu'auront-elles pro-
„ duit avec leurs familles ? Proba-
„ blement leur nombre ſera dou-
„ ble. Calculez ainſi en propor-
„ tion le produit des émigrans ve-
„ nus dans chacune des années
„ ſuivantes ". Ce calcul ne ſauroit favoriſer les conjectures mal-fondées d'un écrivain célebre, qui voudroit fixer la population future d'un pays, dont les limites ſont indéterminées, ſoit au Nord, ſoit au Midi, & moins encore à l'Eſt, au-delà des Apalaches, à dix millions d'ames. Cette opinion ſinguliere ne mérite pas d'être réfutée ſérieuſement.

* * *

XVIII. Ce rétabliſſement de la

marine Françoiſe n'a pu s'opérer ſubitement. Le nombre des vaiſſeaux dont elle étoit compoſée, ſans y comprendre les frégates, flûtes, corvettes, &c., montoit à quatre-vingt-quatre à la fin de la campagne de l'année paſſée 1781, pendant laquelle il y en a eu ſoixante-onze à la mer. Vingt-quatre, ſeulement, ſont le reſte de ceux qui ont ſurvécu, s'il eſt permis de le dire, au déſaſtre de la derniere guerre. Les dix-ſept donnés par les provinces & différens corps du royaume, & cinq ou ſix que le roi acquit de la compagnie des Indes n'ont pas ſuffi pour mettre cette marine ſur un pied auſſi reſpectable. Il a donc encore fallu en conſtruire beaucoup d'autres : c'eſt ce dont s'occupa avec ſuccès M. le duc de Choiſeul, après la paix de 1763.

Quand ce miniſtre quitta le

département de la marine, les arſenaux ſe rempliſſoient journellement, & les chantiers étoient déjà couverts de bois & d'ouvriers. En lui ſuccédant, M. le duc de Praſlin entra dans ſes vues & mit bientôt ſa patrie en état, non-ſeulement de ne rien craindre de ſes ennemis, mais encore d'attendre ſans inquiétude le moment de la vengeance. Si les Anglois avoient pu limiter les forces navales de la France, comme on l'imaginoit fauſſement, ne ſe ſeroient-ils donc pas oppoſés à leur accroiſſement rapide? Les deux lettres ſuivantes prouvent invinciblement ce que nous avançons, & diſſipent entiérement des préjugés dont la vérité s'offenſe & qui bleſſent l'honneur de la nation. Réduits à ne point entrer dans des détails ſur les événemens trop récens, du moins aurons-nous l'avantage de conſerver

& de tranſmettre des pieces utiles à ceux qui écriront l'hiſtoire après nous.

LETTRE de M. le duc de Choiſeul à M. le comte de Vergennes.

Du 17 Décembre 1779.

„ J'ai reçu, Monſieur, de la
„ part de l'auteur, un écrit ayant
„ pour titre : *Obſervations ſur le*
„ *Mémoire juſtificatif de la cour de*
„ *Londres.*

„ On aſſure, Monſieur, que cet
„ ouvrage vous a été lu; l'on ne peut
„ pas douter, par la maniere dont
„ il ſe publie, qu'il ne ſoit autoriſé par le gouvernement. D'après cette opinion, j'aurai l'honneur de vous faire obſerver qu'il
„ ſe trouve dans cet écrit une
„ fauſſeté de fait & de bon ſens
„ ſur laquelle il eſt juſte, décent
„ & même politique d'éclairer authentiquement le roi & le public,

„ M. de Beaumarchais, à la page
„ 35 de ſon mémoire, après
„ avoir fait le tableau vraiment
„ touchant & juſqu'à ce moment-
„ ci inconnu de l'Europe entiere,
„ des anxiétés qui le deſſéchoient
„ d'inſomnie, après avoir peint
„ les ſoupçons, l'ingratitude &
„ les reproches de la France, de
„ l'Amérique & de l'Angleterre,
„ dont il étoit la victime, dit,
„ *qu'il a vu renaître ſon courage*
„ *quand il a penſé que ſa patrie*
„ *ſeroit vengée de l'abaiſſement au-*
„ *quel on l'avoit ſoumiſe en fixant*
„ *par le traité de 1763, le petit*
„ *nombre de vaiſſeaux qu'on dai-*
„ *gnoit encore lui ſouffrir.*

„ C'eſt cette aſſertion fauſſe &
„ abſurde que je prends, Mon-
„ ſieur, la liberté de vous dé-
„ noncer.

„ Vous connoiſſez le traité de
„ 1763; vous ſavez que dans le

„ fait rien n'eſt ſi dénué de vé-
„ rité & de vraiſemblance que
„ ce qu'oſe avancer affirmative-
„ ment M. de Beaumarchais. Si
„ vous vous êtes fait rendre
„ compte de la négociation de ce
„ traité ; qui doit être dans vos bu-
„ reaux, vous aurez vu que ce
„ fut l'Angleterre qui la premiere
„ propoſa la paix à la France, &
„ que, malgré ſes ſuccès, elle reſ-
„ pectoit trop la grandeur du roi
„ pour imaginer de lui préſen-
„ ter une condition auſſi humi-
„ liante.

„ Le miniſtre actuel de la ma-
„ rine ne peut pas ignorer que
„ la plus grande partie des vaiſ-
„ ſeaux, employés dans la guerre
„ actuelle, ont été donnés gratui-
„ tement au roi en 1762, par
„ les différens corps & commu-
„ nautés de ſon royaume, & qu'ils
„ ont été conſtruits auſſitôt après

„ la paix de 1763. Ainſi il ne
„ peut y avoir aucune difficulté
„ de publier la fauſſeté du fait
„ avancé par M. de Beaumarchais.
„ Mais j'aurai l'honneur de vous
„ obſerver, Monſieur, que ce
„ fait faux, conſigné dans un
„ écrit que l'on ſuppoſe approuvé
„ par le miniſtere, peut avoir
„ des conſéquences dangereuſes.
„ La premiere ſeroit que le roi fût
„ dans l'erreur ſur un fait de cette
„ conſéquence. Sa Majeſté n'i-
„ gnore pas ſans doute que ſes
„ miniſtres ont connoiſſance du
„ mémoire de M. de Beaumar-
„ chais. Naturellement elle doit
„ craindre que ce qui eſt dit
„ dans ce mémoire ſur le dernier
„ traité de paix ne ſoit exact. Son
„ cœur noble & ſenſible eſt ſû-
„ rement peiné d'une condition
„ de ce traité auſſi humiliante
„ pour la mémoire du feu roi &

„ auſſi déshonorante pour la na-
„ tion dont il eſt le ſouverain.
„ Je crois, Monſieur, qu'il eſt
„ juſte & inſtant que vous dé-
„ trompiez Sa Majeſté en mettant
„ ſous ſes yeux la lettre que j'ai
„ l'honneur de vous écrire; j'oſe
„ même déſirer que vous diſiez
„ au roi que, quelque ſoumis
„ que je fuſſe aux volontés du
„ feu roi par devoir & par reſ-
„ pect, il n'auroit pas été en moi
„ de contribuer par ma ſigna-
„ ture à un article auſſi contraire
„ à l'honneur de ſon regne.

„ L'aſſertion poſitive de M. de
„ Beaumarchais peut faire crain-
„ dre un autre danger, ſi elle n'étoit
„ pas pulvériſée dans ſon prin-
„ cipe, par l'autorité du roi, avec
„ la plus grande authenticité.

„ Vous ſavez, Monſieur, que
„ la prévoyance eſt une des qua-
„ lités les plus eſſentielles en po-

„ litique. Quelque formidables
„ que ſoient les forces du roi,
„ quelque grand que ſoit le pou-
„ voir & l'influence de Sa Majeſté
„ en Europe, quelques talens
„ que l'on puiſſe avoir pour di-
„ riger ſa puiſſance reſpectable,
„ le ſort des armes dépend de
„ tant de haſards, que l'on éprouve
„ quelquefois des malheurs, même
„ en ſuivant les projets les plus
„ habilement combinés. Je ſuis
„ bien éloigné de craindre des
„ revers dans la guerre actuelle;
„ mais qui peut répondre des
„ événemens d'une autre guerre?
„ & ſi ces événemens conduiſoient
„ au déſir, au beſoin de re-
„ chercher la paix, les Anglois,
„ qui à Gertruidemberg n'ont
„ pas penſé à limiter les forces
„ de la France, qui en 1763 n'ont
„ pas eu, même en imagination,
„ la hardieſſe de faire une telle

» propoſition, ne ſeroient-ils pas
» autoriſés, d'après un mémoire
» où cette propoſition eſt poſée
» en fait, d'après un mémoire
» avoué par le miniſtre de France,
» d'avancer comme prétention
» cette condition de la paix,
» ſans craindre de révolter des mi-
» niſtres & une nation qui auroit
» imaginé d'elle-même de paſſer
» ſous le joug ?

» Je vous demande pardon,
» Monſieur, de m'être étendu
» auſſi longuement ſur cet objet ;
» je n'ai pu me refuſer à l'inté-
» rêt que je dois y prendre, &
» j'ai cru que lorſque M. de Beau-
» marchais faiſoit part à l'Eu-
» rope de ſes ſentimens ſur les
» différens de l'Angleterre & de
» l'Amérique, & *de ſa volonté* de
» ſoutenir l'honneur & les droits
» de la couronne de France, je
» pouvois vous confier mon ſen-

„ timent ſur un fait qui intéreſſe
„ la gloire du feu roi, lorſque
„ j'avois l'honneur d'être ſon mi-
„ niſtre.

„ J'ai celui d'être, &c.

LETTRE de M. le duc de Praſlin à M. le comte de Vergennes.

Du 17 Décembre 1779.

„ J'ai reçu, Monſieur, il y
„ a quelques jours, une petite
„ brochure qui a pour titre: *Ob-*
„ *ſervations ſur le Mémoire juſ-*
„ *tificatif de la cour de Londres*
„ *par Pierre-Auguſtin Caron de*
„ *Beaumarchais*, &c. Je n'y ai d'a-
„ bord fait aucune attention, parce
„ que je m'occupe rarement à la
„ lecture des brochures, & ſur-
„ tout de celles qui ſont relati-
„ ves à la politique; mais le bruit
„ que celle-ci a fait dans le public
„ a excité ma curioſité, & j'au-

„ rois peine à vous exprimer à
„ quel point j'ai été ſurpris d'y
„ trouver, page 35, le paſſage
„ ſuivant : *Mais mon courage re-*
„ *naiſſoit quand je penſois... que*
„ *ma patrie ſeroit vengée de l'a-*
„ *baiſſement auquel on l'avoit ſou-*
„ *miſe en fixant par le traité de*
„ *1763 le petit nombre de vaiſ-*
„ *ſeaux qu'on daignoit encore lui*
„ *ſouffrir.*

„ Si cet écrit, Monſieur,
„ étoit l'ouvrage d'un particulier
„ ſans miſſion, qui ne s'eſt pas
„ donné la peine de lire le traité
„ dont il parle, j'aurois mépriſé l'aſ-
„ ſertion erronée qui s'y trouve ;
„ mais il paſſe dans le monde pour
„ être publié ſous l'autorité du
„ gouvernement ; dès-lors on doit
„ croire qu'il ne contient que des
„ vérités, & la part que j'ai eue
„ à ce traité ne me permet pas
„ de voir avec indifférence l'arti-

» cle que je viens de rapporter,
» qui intéreſſe à la fois mon hon-
» neur, celui de la nation & la
» mémoire du feu roi.

» Vous ſavez certainement, que
» dans le traité de Paris il n'y a
» aucun article, qui fixe le petit
» nombre de vaiſſeaux que la
» Grande-Bretagne daigne encore
» ſouffrir à la France; que même
» dans tout ce traité (qui n'a point
» d'article ſecret) il n'y a pas un
» ſeul mot dont on puiſſe tirer
» une induction de cette nature;
» & ſi vous voulez vous faire
» repréſenter toute la négociation
» qui l'a précédé, vous verrez
» qu'une pareille clauſe n'a jamais
» été propoſée. Les miniſtres An-
» glois avec qui nous avons traité,
» connoiſſoient tout l'avantage de
» leur poſition, & ils ont très-bien
» ſu ſe prévaloir de nos pertes &
» de nos malheurs pour deman-

„ der des conditions de paix pro-
„ portionnées à leurs ſuccès. Mais,
„ Monſieur, (c'eſt une juſtice que
„ je leur dois) ils penſoient no-
„ blement, ils ſavoient les égards
„ qui ſont dus aux grandes puiſ-
„ ſances, ils n'ont jamais haſardé
„ de propoſitions inſultantes, &
„ j'oſe dire qu'ils me connoiſſoient
„ aſſez pour prévoir la maniere
„ dont j'y aurois répondu. J'ajou-
„ terai encore que le feu roi
„ qui ſavoit ſoutenir la dignité de
„ ſa perſonne & l'indépendance de
„ ſa couronne n'auroit permis à
„ aucun de ſes miniſtres de mettre
„ ſous ſes yeux une clauſe auſſi
„ étrange. La paix étoit alors dé-
„ ſirée par tout le royaume; on
„ alloit même juſqu'à la regarder
„ comme néceſſaire : mais je puis
„ atteſter qu'elle n'auroit jamais
„ été faite, ſi nos ennemis l'avoient
„ miſe au prix du déshonneur.

» Au ſurplus, Monſieur, cette
„ prétendue limitation de nos
„ forces maritimes, démentie par
„ tous les actes du traité & par
„ toute la négociation, l'eſt en-
„ core aux yeux de l'Univers par
„ le ſeul fait du rétabliſſement de
„ notre marine. Il eſt notoire
„ qu'elle étoit preſque anéantie
„ en 1763, & depuis cette épo-
„ que, l'on n'a ceſſé de travailler
„ publiquement dans nos ports à
„ la mettre ſur le pied le plus reſ-
„ pectable où elle ait été depuis le
„ commencement de la Monar-
„ chie. Quand j'ai quitté ce dé-
„ partement, la France avoit déjà
„ 64 vaiſſeaux, indépendamment
„ de ceux qui étoient ſur les chan-
„ tiers; toutes les matieres néceſ-
„ ſaires pour en conſtruire 10 ou
„ 12 de plus, & environ 50 groſſes
„ frégates ou corvettes.

» Les Anglois voyoient ce réta-

„ bliſſement d'un œil inquiet &
„ jaloux ; mais ils n'en ont jamais
„ porté de plaintes, ils ſavoient
„ bien qu'ils n'avoient pas le droit
„ de s'y oppoſer, & l'on peut
„ croire que s'ils y avoient été au-
„ toriſés par le traité de Paris, ils
„ n'auroient pas négligé de faire
„ valoir un titre ſi utile & ſi glo-
„ rieux.

» J'ai peut-être étendu mes ob-
„ ſervations ſur un article dont
„ l'erreur ſe décele d'elle-même ;
„ mais, Monſieur, occupant au-
„ jourd'hui la place qui m'a été
„ confiée autrefois, vous êtes plus
„ fait qu'un autre pour ſentir &
„ pour approuver mes motifs ; &
„ je crois que vous penſerez com-
„ me moi, qu'il eſt de la juſtice
„ & de la dignité du roi de faire
„ déſavouer publiquement l'ar-
„ ticle que je lui dénonce ; je
„ ne craindrai pas même de dire

„ qu'il doit cette ſatisfaction à la
„ mémoire de ſon grand-pere, à
„ l'honneur de ſa couronne & à
„ celui de la nation qu'il gou-
„ verne.

» J'eſpere, Monſieur, que vous
„ voudrez bien mettre ſous les
„ yeux de Sa Majeſté ma juſte &
„ reſpectueuſe réclamation avec
„ les titres ſur leſquels elle eſt
„ fondée, & me faire part des
„ ordres qu'elle jugera à propos
„ de donner en conſéquence.

» J'ai l'honneur d'être, &c.

Tout le monde ſait que le roi a eu égard à des repréſentations auſſi juſtes, également dignes de bons citoyens & de miniſtres éclairés, en ſupprimant, par un arrêt de ſon conſeil, le mémoire de M. de Beaumarchais, &c., &c.

* * *

XIX. Le premier à qui l'on a fait l'honneur d'avoir prévu la révolution actuelle de l'Amérique Septentrionale, eſt l'abbé Dubos, éleve de M. de Torcy, & auſſi diſtingué dans la carriere de la politique que dans celle des lettres. Peut-être cependant n'y penſoit-il pas ſérieuſement, quand, après avoir aſſuré dans un ouvrage, que nous regardons comme un chef-d'œuvre dans ſon genre, que l'Angleterre ne pouvant même empêcher une infinité de contraventions à l'acte de navigation, relativement au commerce excluſif de ſes colonies, la guerre étoit encore moins propre à le faire obſerver, il ajoute : » Les tentatives qu'il nous » faudra faire dans la ſuite pour ré-

» duire ces colonies à la juſte obéiſ-
» ſance qu'elles doivent à l'état qui
» les a établies, n'aboutiront peut-
» être qu'à les faire ſoulever,
» quand elles auront appris qu'elles
» peuvent ſe paſſer de nous «.
Les intérêts de l'Angleterre mal-entendus dans la guerre préſente, (celle de la ſucceſſion), 2.e Edit. *Amſterdam*, 1704, p. 73. Voilà le vrai paſſage, où cet auteur a eu intention de parler du ſort des colonies Angloiſes. L'endroit cité par M. Grosley, *Londres*, 1.re Edit., p. 237, 238, n'y a aucunr apport, & ne roule uniquement que ſur l'impoſſibilité de conſerver la conquête des poſſeſſions Eſpagnoles, dont les ennemis de la Grande-Bretagne lui attribuoient alors le projet. C'eſt pourquoi le judicieux Dubos avance que „ les Anglois „ n'ayant pas les reſſources de l'Eſ- „ pagne pour conſerver ſes con-

„ quêtes d'Amérique, elles leur „ échapperoient avant dix ans, & „ quand ils les conſerveroient, ils „ ne pourroient jamais en jouir „ tranquillement, ni en tirer le „ même revenu que les Eſpagnols „ en tirent, p. 217 «. Des écrivains modernes n'auroient donc pas dû imaginer qu'il étoit queſtion dans ce dernier paſſage, de l'époque aſſignée par ce politique à la durée de l'empire Britannique dans le continent de l'Amérique Septentrionale.

Cependant, les Anglois paroiſſoient déjà y craindre une révolution, après la guerre de la ſucceſſion, puiſqu'on propoſa, en 1715, au parlement, de faire un bill pour révoquer les chartres de la province de Maſſachuſſet & de quelques autres. *Si on ne met pas*, diſoit-on alors publiquement, *les colonies dans la dépendance immédiate de la*

couronne, elles deviendront avec le temps ſi puiſſantes, qu'elles ſecoueront le joug de l'autorité. En vain M. Dummer voulut-il diſſiper ces craintes ? elles étoient auſſi bien fondées qu'anciennes. Au commencement du regne d'Anne Stuard, le colonel Nicholſon, gouverneur de Virginie, écrivit au conſeil de commerce, » que les habitans de cette province, riches & nombreux, avoient des principes républicains, qu'il falloit corriger de bonne heure, pour maintenir les prérogatives de la reine & arrêter le cours de ces notions pernicieuſes qui ſe répandent de plus en plus, non-ſeulement en Virginie, mais encore dans tous les autres gouvernemens de Sa Majeſté. *Hiſt. de la Virg. liv. I, chap. IV.* Afin de prévenir les dangereux effets de ces principes, ce colonel avoit auparavant propoſé de réunir tou-

tes les colonies ſous un ſeul gouverneur qui auroit eu le titre & le pouvoir de vice-roi. L'exercice de cette charge n'auroit pas été ſans obſtacle ; auſſi demandoit-il qu'on entretînt ſur pied, en Amérique, une armée deſtinée *à y réduire les ennemis de la reine*. Ce projet étoit digne d'un tyran qui avoit oſé répondre aux réclamations d'un colon injuſtement perſécuté, „ que les Américains n'avoient au„ cun droit aux privileges des An„ glois, & qu'il feroit pendre tous „ ceux qui s'oppoſeroient à ſes vo„ lontés, avec un exemplaire de „ la grande chartre, attaché au „ cou «.

F I N.

TABLE
DES LIVRES
Contenus dans les deux volumes.

LIVRE I. *Progrès de la puissance navale de l'Angleterre jusqu'à la prise de Calais*, Tome I. page 1

LIV. II. *La vraie origine de la puissance navale des Anglois remonte au temps de la Reine Elisabeth.* 133

LIV. III. *Suite des progrès de la puissance navale des Anglois, jusqu'à la paix de Riswick.* 223

LIV. IV. *Les derniers progrès de la puissance navale des Anglois jusqu'au terme posé par la révolution actuelle de l'Amérique*, Tome II. 175

Observations sur l'Acte de Navigation.

Notes & Pieces justificatives. 233

APPROBATION.

J'AI lu les deux volumes de *l'Histoire des Progrès de la Puissance Navale de l'Angleterre*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Yverdon, le 13 Juin 1782.

E. BERTRAND, *Censeur.*

ÉTAT DE LA MARINE ANGLOISE,

A la mort de la reine Elisabeth.

Vaisseaux.	Tonneaux.	Soldats & Matelots.	Canonniers.
L'Elisabeth-Jonas,	900	460	40
Le Triomphe, . .	1000	460	40
L'Ours Blanc, . .	900	460	40
La Victoire, . . .	800	368	32
Le Marie Honora,	800	368	32
L'Arc Royal, . . .	800	368	32
Le Saint-Matthieu,	1000	460	40
Le Saint-André, .	900	368	32
Le juste Refus, . .	700	320	30
La Guirlande, . .	700	270	30
Le Warspight, . .	600	270	30
Le Marie-Rose, . .	600	220	30
L'Espérance, . . .	600	220	30
Le Bonaventure, .	600	220	30
Le Lion, ...	500	220	30
Le Nompareil, . .	500	220	30
La Défiance, . . .	500	220	30
L'Arc-en-Ciel, . .	500	220	30
Le Sans-Peur, . .	400	180	20
L'Antelope, . . .	350	144	16
Le Swift-Sure, . .	400	180	20
L'Hirondelle, . . .	330	144	16
La Prévoyance, . .	300	144	16

SUITE DE L'ÉTAT DE LA MARINE ANGLOISE.

A la mort de la reine Eliſabeth.

Vaiſſeaux.	Tonneaux.	Soldats & Matelots.	Canonniers.
La Marée, ...	250	108	12
La Grue, ...	200	88	12
L'Aventure, . . .	250	108	12
La Quittance, . . .	200	88	12
La Réponſe, ...	200	88	12
L'Avantage, ...	200	88	12
Le Tigre, ...	200	88	12
La Tramontane, ...		62	8
La Corvette, . . .	120	58	8
Le Catis, ...	100	52	8
Le Charles, ...	70	39	6
La Lune, ...	60	35	5
L'Avis, ...	50	35	5
L'Eſpion, ...	50	35	5
Le Merlin, ...	45	30	5
Le Soleil, ...	40	26	4
Le Synnet, ...	20		
Le Georges Hoy,	100		
Le Penny Roſe Hoy,	80		
Total, 42	16915	7532	819

DES FORCES,

DEPUIS L'AN M

Vaisseaux.	Du 1.er rang.	Total.
A l'Avénement de Guillaume III, en 1683.	4	173
A la mort de Guillaume III, en 1702.	7	273
Au Regne d'Anne Stuard, en 1707.	7	284
Sous Georges I, en 1721.	4	206
Sous Georges II, en 1734.	5	208
Sous Georges II, en 1746.	6	276
Sous Georges II, en 1755.	5	241
Au Regne de Georges III, en 1777.	3	315

* Tous sur les chantiers, 8tes.

TABLE A

DES FORCES NAVALES DE

DEPUIS L'AN MDCLXXXVIII, JUSQ

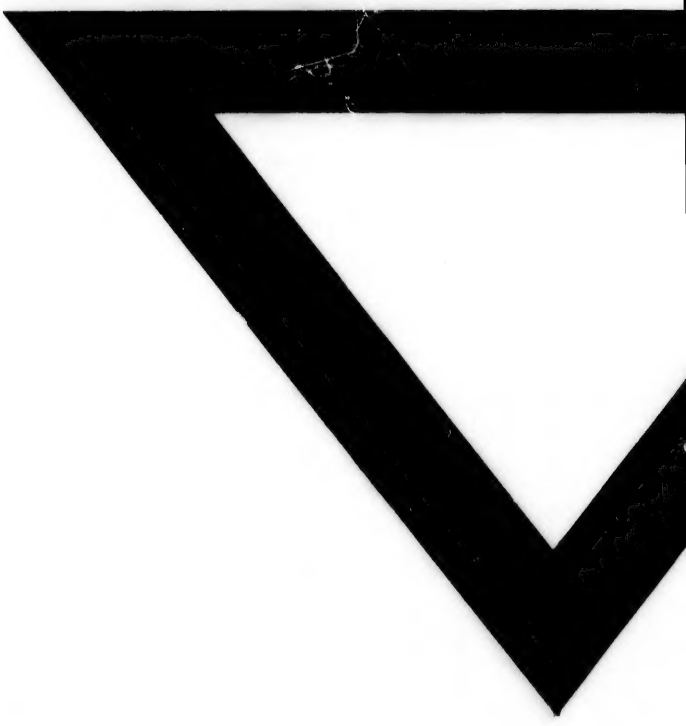
Vaisseaux.	Du 1.er rang.	Du 2.d rang.	Du 3.e rang.	Du 4.e rang.	D
A l'Avénement de Guillaume III, en 1683.	4	2	17	38	
A la mort de Guillaume III, en 1702.	7	14	47	62	
Au Regne d'Anne Stuard, en 1707.	7	14	45	64	
Sous Georges I, en 1721.	4	5	25	13	
Sous Georges II, en 1734.	5	11	30	19	
Sous Georges II, en 1746.	6	13	41	30	
Sous Georges II, en 1755.	5	11	48	36	
Au Regne de Georges III, en 1777.	3	12	56	41	

* Tous sur les chantiers, & dont cinq à trois ponts, dix-

BLEAU

LES DE L'ANGLETERRE,

XVIII, JUSQU'EN MDCCLXXVII.

.e rang.	Du 4.e rang.	Du 5.e rang.	Frégates & autres Bâtimens.	En réparation ou sur le chantier.	Total.
17	38	2	69	41	173
47	62	36	107	**	273
45	64	40	114	**	284
25	13	52	45	62	206
30	19	45	58	40	208
41	30	62	124	**	276
48	36	74	67	**	241
56	41	20	156	27*	315

trois ponts, dix-sept à deux ponts, & cinq frégates.